



La population espagnole en France (Tome 2)

Thomas Lacroix, Isabelle I. André-Poyaud

► To cite this version:

Thomas Lacroix, Isabelle I. André-Poyaud. La population espagnole en France (Tome 2) : Visages d'une communauté centenaire. 2004. halshs-00820660

HAL Id: halshs-00820660

<https://shs.hal.science/halshs-00820660>

Submitted on 6 May 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Contrat N° 781138 entre le Ministère espagnol
du travail et des affaires sociales et MIGRINTER (UMR 6588 du
CNRS et de l'Université de Poitiers)

LA POPULATION ESPAGNOLE EN FRANCE

TOME 2

Visages d'une communauté centenaire

30 octobre 2004

Laboratoire Migrinter/Université de Poitiers

Thomas Lacroix, Docteur en Géographie
En collaboration avec Isabelle Bouhet, Ingénieur d'étude CNRS

La réalisation de cette étude a été financée par une subvention du programme 19 « Aides pour le développement de projets concrets dans le domaine migratoire » de la Direction Générale de l'Organisation des Migrations (arrêté du 4 février 2003).

L'étude confiée au laboratoire Migrinter (UMR 6588 du CNRS et de l'Université de Poitiers), a été coordonnée par Isabelle Bouhet, Ingénieur d'étude CNRS, Nathalie Kotlok, Maître de conférences et Naïk Miret, Maître de conférences. Le présent rapport fait suite au tome 1 de l'étude, remis en juin 2004 et intitulé « LA POPULATION ESPAGNOLE EN FRANCE, Etude statistique des résultats du Recensement de la Population de 1999 ».

SYNTHESE DES RESULTATS

Nous présentons ici les résultats d'une enquête qualitative auprès de la population espagnole résidant en France réalisée au cours des mois de juillet, août et septembre 2004. L'élaboration de cette enquête est le résultat des nombreuses questions soulevées par l'étude statistique sur la population espagnole en France menée par le laboratoire Migrinter à partir des données du recensement de 1999¹. Les questions posées portaient sur la différenciation des processus d'intégration des différents groupes constituant la population espagnole en France et sur les processus de relation au pays d'origine qui n'ont pas pu être abordés à travers les données censitaires.

Quatre catégories de population ont été enquêtées. Des réfugiés politiques de 1939, des immigrés économiques des décennies 50 à 70, des membres de la deuxième génération de ces deux vagues et des personnes arrivées dans le cadre des migrations intra-Union Européenne depuis 1995.

Bien que confirmant les grandes différences liées à l'évolution de leur contexte d'arrivée, bien connue de la littérature sur le sujet, l'enquête a permis de mettre en avant des processus communs à l'ensemble de ces groupes à travers des éléments qui semblent contribuer à la définition d'une véritable communauté des Espagnols de France.

L'analyse des parcours migratoires présentée dans la première partie met l'accent sur le caractère brutal et traumatisant de l'exil après la guerre civile espagnole, que l'on ne peut dissocier du contexte dramatique de la seconde Guerre Mondiale qui succède immédiatement à l'arrivée des réfugiés, et conditionne fortement leur insertion en France. La migration de travail qui se développe ensuite dans les années cinquante, paraît assez nettement dissociée de cette première vague, même si certains itinéraires migratoires mêlent les deux vagues au sein d'une même famille. Quoiqu'il en soit, pour ces deux groupes de personnes aujourd'hui âgées, ou décédées et demeurant dans la mémoire familiale des « Deuxième génération », la migration est un déracinement brutal et en grande partie subi, et l'installation en France, qui n'est parfois conçue comme définitive

¹ Résultats transmis dans le tome 1 de l'étude sur la population espagnole en France, transmis à la Direction Générale de l'Organisation des Migrations en juin 2004.

qu'au moment de la retraite, est vécue comme un sacrifice pour permettre aux enfants de connaître un meilleur avenir.

La vague migratoire récente, rappelons-le essentiellement constituée de jeunes actifs qualifiés migrant individuellement dans le cadre des relations accrues au sein de l'UE, présente un parcours migratoire beaucoup plus volontaire et dans un contexte beaucoup plus facile. Elle n'en est pas moins vécue dans une perspective de retour et d'incertitude quant à l'avenir. Un des facteurs qui dans l'enquête semble décisif est l'âge de ces migrants, qui les amène fréquemment à fonder une famille ou une vie de couple au cours de leur séjour, ce qui est la raison principale de la pérennisation de séjours au début conçus comme provisoires.

Quant aux parcours résidentiels et professionnels présentés dans la seconde partie, l'enquête a confirmé ce que laissent pressentir les chiffres du recensement, c'est à dire un rapprochement progressif des immigrés espagnols du reste de la population française. Si dans un premier temps, le contexte les assimile aux conditions de vie des Français des catégories les plus populaires, au cours de leur installation, ils accompagnent l'amélioration des conditions de vie de l'ensemble de la population française. Il convient de nuancer ce constat par le maintien dans les professions les plus précaires des immigrés les plus âgés, qui confère un caractère très modeste à leur niveau de vie et particulièrement à leur logement. Quant à l'ascension sociale des « Deuxième génération », elle s'apparente à celle des couches populaires de la population française : une partie seulement a connu une réelle transformation de sa position dans la hiérarchie sociale, tandis que beaucoup sont restés dans les catégories socioprofessionnelles d'employés et ouvriers peu qualifiés (cf. tableau 2).

Concernant les personnes de la dernière vague migratoire, le caractère récent de leur arrivée induit une certaine instabilité. Bien que souvent qualifiés, les emplois qu'ils occupent sont souvent des contrats de courte durée, et leurs conditions d'installation future sont déterminées par l'accès à des postes stables. Leurs logements et leurs conditions de vie sont plutôt bonnes, mais leur instabilité les maintient encore la plupart du temps dans le marché locatif.

Quant aux modes de sociabilité de cette population, qui ont fait l'objet d'une large part des observations, on note d'une part l'existence notamment dans les grandes villes de lieux de ressourcement identitaire et de rencontre à l'intérieur de la communauté, mais aussi une forte ouverture sur le milieu français à travers les relations de travail, de voisinage et de la vie politique pour les réfugiés. Cette importance des relations avec les personnes de la société d'accueil est d'ailleurs mentionnée comme une fierté de leur parcours d'intégration.

Ceci nous amène au paradoxe identitaire que nous avons relevé parmi nos enquêtes et qui est en quelque sorte le ciment de cette communauté. Cette population, quelle que soit sa composante s'identifie en effet clairement à un espace de vie binational, entre « ici et là bas », subi par les migrants eux-mêmes mais revendiqué par une grande partie des « Deuxième Génération », quand ils atteignent l'âge adulte, et quand c'est le moment pour eux de transmettre des référents identitaires à leurs enfants, à travers ce que nous avons dénommé une « réinvention de leur hispanité ». Nous ne pouvons généraliser ce constat à partir du nombre nécessairement réduit d'entretiens, mais les témoignages recueillis sont assez démonstratifs pour attester de l'existence de cette forte tendance.

En outre, quelques témoignages des personnes arrivées récemment laissent envisager un processus d'identité similaire, où la mémoire de la présence espagnole en France est réappropriée pour se situer soi-même au sein de la société d'accueil.

INTRODUCTION GENERALE

Le présent document constitue le deuxième tome de l'étude sur la population espagnole résidant en France, confiée au laboratoire Migrinter par la Direction Générale de l'Organisation des Migrations. Après l'approche quantitative réalisée dans le premier tome, nous abordons ici la partie qualitative du travail, destinée à répondre à une partie des questions restées sans réponse au regard des données censitaires, et surtout à apporter un éclairage sur les membres de la deuxième génération, dont la majorité possèdent la nationalité française et sort, de fait, des données censitaires.

L'enquête qualitative que nous présentons ici a donc pour objectif d'explicitier les processus complexes de l'intégration des populations espagnoles et d'origine espagnole à la société française, en insistant particulièrement sur les relations que ces personnes tissent avec leur patrie d'origine. Elle permet également d'éclairer les évolutions du champ migratoire, en insistant sur les différences et continuités des vagues migratoires les plus récentes dans le cadre de l'Union Européenne, et de comprendre l'espace de vie des Espagnols en France.

Nous avons choisi de procéder à des entretiens longs, laissant une large place au discours libre des enquêtés qui se sont tous montrés fortement motivés pour nous transmettre leur témoignage, leurs sentiments et leurs frustrations par rapport à leur expérience migratoire. Il s'agit d'entretiens individuels ou en couple, au cours desquels nous avons demandé aux personnes de nous retranscrire leur histoire individuelle mais aussi le contexte familial dans lequel elle se situe ; nous avons ainsi recueilli des parcours biographiques de la migration de quelques trente familles espagnoles arrivées en France à différentes périodes. Cette démarche s'est d'ailleurs imposée naturellement dans la mesure où un grand nombre des personnes interviewées et notamment celles de la deuxième génération, commencent spontanément leur témoignage par l'histoire des membres de leur famille qui ont entamé le processus migratoire, et retracent tout leur itinéraire personnel en le raccrochant au contexte familial.

Les entretiens, dont une partie a été retranscrite de manière exhaustive en annexe de ce volume, ont porté sur le contexte d'origine, sur l'histoire migratoire des membres de la

famille, sur les conditions de vie des familles, à travers des questions sur le logement, l'emploi et les études, et enfin sur les relations au pays d'origine, à travers des questions concrètes sur leurs voyages et la langue notamment, et des questions plus intimes sur leur sentiment d'identité.

À travers 25 entretiens, nous avons ainsi appréhendé le processus migratoire de plus de 124 personnes arrivées en France entre 1865 et 2001, même si ensuite le discours sur l'intégration et les notions identitaires reposent uniquement sur des sentiments individuels.

Le choix des personnes à interroger s'est opéré en fonction de la typologie que nous avons dégagée à partir de l'étude des données du recensement de 1999. Nous avons ainsi retenu le critère de la période d'arrivée en distinguant les réfugiés politiques de la guerre civile espagnole, les travailleurs arrivés en France durant les Trente Glorieuses, et les personnes dont la migration est liée au développement de relations économiques bilatérales dans le cadre de l'Union Européenne depuis 1986. Un autre groupe était constitué par les membres de la « deuxième génération » issus de ces migrations, auxquels nous avons donné une large place dans la mesure où, étant française de naissance ou par acquisition, elles avaient échappé à l'étude quantitative. L'échantillon est ainsi constitué d'une famille de réfugiés, de 5 personnes venues travailler en France entre 1950 et 1975, de 8 personnes de la deuxième génération, et de 8 personnes arrivées depuis 1990 (cf. tableau en annexe 1).

Sur le plan géographique, nous avons tenu à présenter une certaine diversité, afin de respecter les différenciations régionales observées à travers le recensement, tout en ne recherchant pas une proportionnalité qui aurait été illusoire pour trente entretiens. Parmi nos interlocuteurs, 8 résident en région parisienne, 4 en Rhône-Alpes ou dans le Nord, qui sont des régions industrielles, et 10 dans la région Poitou-Charentes qui est une région à dominante agricole. Cet échantillon est présenté dans le tableau suivant².

Les résultats de cette enquête présentés ici ont été regroupés en deux parties. La première tente d'appréhender la variété des parcours migratoires de cette population, dont

² Les noms des individus et leur lieu de résidence exact n'ont pas été indiqués, afin de préserver l'anonymat de ces personnes qui nous ont confié leur histoire mais aussi leurs sentiments les plus personnels.

les trois principales vagues s'inscrivent dans des contextes d'accueil différents ; la seconde présente différents « schémas d'intégration », en mettant l'accent sur l'ensemble de relations ambiguës qui se tissent à travers les générations avec la patrie d'origine.

Tableau de synthèse des entretiens

Pseudo de la personne interrogée	Année d'arrivée	lieu d'arrivée	Lieu de résidence actuel	Lieu d'origine	année de naissance	Parcours professionnel
A.	née en France (NEF)		Montcoutant (86)	Extremadoure	1965	Enseignante
E.M.	N E F		Rochefort (17)	Tolède/Catalogne	1947	Enseignante
P.	1989	Rennes	Poitiers	Santander	1961	Commercial
V.	1962	Strasbourg	Vénissieux	Tétouan (Maroc)	1934	Ouvrier
An.	1969	Paris	Paris	Galice	1951	Gardiennne d'immeuble
L.	1966	Thouars	Thouars	Extremadoure		Ouvrier
N.	1939	Poitiers	Poitiers	Logroño	1917	Maçon
Mar.	1950	Poitiers	Poitiers	Santander	1930	Employée domestique
C.		NEF	Migné Auxances		1948	Instituteur
Ai.	2001	Paris	Poitiers	Pays Basque	1979	Infirmière
M.	1965	Mons en Baroeul (Nord)	Lille	Murcie		Photo, Documentaliste
R.	2002	Paris	Lille	Galice	1979	Serveur, enseignant
J.	1999	Paris	Paris	Madrid	1973	Informaticienne
I.	NEF		Chelles		1965	Conseillère d'éducation
Nem.	2002	Paris	Paris	Galice	1975 ?	Astronome
Pe.	NEF		Wasquehal (Nord)		1978	Professeur de gym
Pi.	1998	Paris	Paris	Madrid	1973	Informaticien
Ch.	2000	Paris	Paris	Séville		Serveuse, employée, enquêtrice
E.	NEF		Ste Foy lès Lyon		1952	
MA.	1998	Paris	Paris	Séville	1977	Enquêtrice Attachée de presse En recherche d'emploi
V	NEF	Poitiers	Poitiers	Asturies	1946	Formateur
D	1962	Gennevilliers (Hauts-de-Seine)	La Chapelle Gaudin (Deux-Sèvres)	Salamanque	1937	Ouvrier

NB : trois de nos entretiens n'ont pu être exploités.

PARTIE 1 : PARCOURS MIGRATOIRES

Le phénomène migratoire s'est propagé en Espagne à partir de la fin du XIX^{ème} siècle. S'il existe une émigration interne et internationale depuis le XVI^{ème} siècle, le phénomène est devenu massif sous la pression conjointe de la transformation de l'économie espagnole et des conflits politiques. Il n'est pas question de revenir ici sur l'histoire migratoire de l'Espagne dont un rappel a déjà été tracé dans la première partie de ce rapport, mais il faut souligner la place de ce phénomène dans le quotidien des Espagnols après la deuxième guerre mondiale. Dans les régions les plus concernées (Galice, Andalousie, Castille ou Extremadoure, ...), la plupart des habitants a dans son entourage au moins une connaissance qui a quitté son lieu de vie pour une ville en Espagne ou à l'étranger. L'importance de l'exode rural est à souligner dans la mesure où il représente parfois une étape avant un départ pour un pays étranger.

Les destinations comme les motifs de départ sont extrêmement diversifiés. Concernant les destinations, chaque région possède ses filières privilégiées : l'Algérie pour la Murcie, l'Amérique Latine pour la Galice, etc. Ces filières peuvent évoluer selon la période. Par exemple, les Andalous ont eu pour destination privilégiée l'Algérie jusqu'à la seconde guerre mondiale et l'Allemagne par la suite. La France représente une exception puisque ce pays a accueilli des Espagnols en provenance de l'ensemble du pays, sur une période qui s'étend sur un siècle. La France constitue en outre un observatoire privilégié de la migration espagnole puisqu'elle regroupe sur son territoire cinq générations. Au cours de notre enquête, la plus ancienne arrivée recensée date de 1865, et la dernière de 2001. Chacune de ces générations présente un profil marqué, du fait tant du contexte de départ que de celui d'arrivée. Nous allons essayer ici de dresser le portrait des trois principales catégories de migration : les réfugiés politiques, l'immigration économique des Trente Glorieuses et les migrants qualifiés arrivés dans les années 1990.

Les réfugiés : une communauté d'exil

Les réfugiés politiques constituent une population de première importance pour la constitution de la communauté espagnole en France. On enregistre les premiers flux pour raison politique au XIX^{ème} siècle. Mais c'est avec la fin de la guerre d'Espagne que les flux seront les plus massifs. Leur histoire a durablement imprégné la mémoire et l'image de la communauté espagnole en France. A travers leur engagement, ils témoignent des moments difficiles de l'histoire des deux pays.

A. Premiers exils au XIX^{ème} siècle

L'immigration politique a démarré au XIX^{ème} siècle, avec les premiers soubresauts d'une Espagne à la recherche d'un modèle politique, entre une restauration monarchique et une révolution républicaine. Nous avons pu recueillir le témoignage d'un parcours qui date de cette époque. L'histoire de ces premiers arrivants est peu ou pas connue. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi de retranscrire ce récit. Il s'agit de l'histoire d'un dignitaire espagnol chassé par la royauté pour avoir adhéré à l'idéologie républicaine.

« J.R., gouverneur de Murcie, étant carliste, a été obligé de quitter l'Espagne en 1876 pour Marseille avec sa femme et ses deux fils. Son aîné a eu une altercation avec un Français pour une histoire d'honneur et s'est battu. Suite à ça, toute la famille est partie en Algérie à Tafaraoui en 1877 où ils ont monté une briqueterie. Suite à une révolte, la briqueterie a été brûlée. La mère est retournée en Espagne avec son second fils. Grâciée par la royauté, elle a retrouvé ses terres. Les descendants ont quitté l'Algérie en 1961 pour Lyon. »

(E.)

L'histoire de ce parcours s'est transmise sur quatre générations. Il nous a été rapporté par l'arrière-petite-fille du gouverneur. Ces histoires familiales anonymes se sédimentent de génération en génération pour constituer la mémoire de cette communauté.

B. La guerre d'Espagne et le flot de réfugiés

500 000 réfugiés sont arrivés en France entre 1938 et 1940. Entre la fuite et l'installation, des milliers de récits racontent la dépossession, l'espoir, les rencontres et les difficultés. Cette mémoire d'une densité très forte est restée très vivace, même parmi les descendants. Cette période a durablement marqué la mémoire de l'exil. L'accueil des autorités françaises, l'isolement au sein des « camps » fut vécu comme un rejet, une marque d'illégitimité de leur fuite.

« Nous on est arrivés à la frontière à pied, comme tout le monde, ils nous ont laissés trois jours à Cerbère dans un train, on ne savait pas ce qu'ils allaient faire de nous, ils ne nous laissaient pas descendre, de temps en temps ils nous donnaient à manger par la fenêtre du train... et le train tout d'un coup est parti, on ne savait ni où ni quand, et il s'est arrêté ici, à Poitiers, il est venu direct jusqu'ici. Mais deux wagons ont continué et dans ces wagons était ma mère, mais pas mon père car à la frontière ils avaient été séparés.

Mon père on l'a récupéré longtemps après ils l'avaient emmené en Haute Marne, il a travaillé un an et quelques dans une ferme... on l'a retrouvé après en écrivant dans tous les camps où on savait qu'il y avait des réfugiés.

Nos deux wagons sont partis à Châtellerault et on est descendus. On y est restés de février à septembre lorsque a éclaté la guerre en France, et comme on nous avait mis dans une caserne désaffectée, ils ont eu besoin de la caserne pour la guerre et ils nous ont emmenés à Poitiers, c'était le grand rassemblement, il y avait une quantité terrible d'Espagnols ; ils étaient dans un hôpital à Jean Macé. Le 6 février 40 après ils ont ouvert un camp, qu'ils ont inauguré la haut, mais ensuite c'était pour les Juifs.

Moi, je suis allé à Prats de Mollo (Pyrénées orientales), et là je suis passé au camp de concentration de Barcarès, c'est nous qui l'avons organisé en entier et là on était dans le camp on mangeait pas très bien, il fallait acheter des conserves il y avait des compagnies de travail, mais on voulait pas y aller mais à un moment donné les gens y allaient parce qu'on vivait mal dans le camp. Alors il ne restait plus que les communistes qui ne voulaient aller nulle part, on voulait retourner en Espagne on voulait être reconnus comme réfugiés et pas comme... ils ont fait une compagnie de travail que mon capitaine connaissait et on est venus à Migné-Auxances (Poitou-Charentes), là, il y a une mine... c'est une carrière de pierres et on creusait pour y mettre des munitions pour l'armée française et ensuite les Allemands ont pris la carrière. On y vivait très mal, le militaire était un fils de pute et la nuit il gardait sa mitraillette. Et alors c'est quand mon capitaine m'a dit "pire qu'ici tu ne seras nulle part", et on est partis, j'avais deux frères, et un camarade qui ensuite est devenu mon beau-frère ; et ils nous ont emmenés à Poitiers pour décharger les wagons des réfugiés qui arrivaient du Nord de la France. »

(N.)

Cet extrait relate les difficultés inhérentes à l'exil : l'éclatement de la famille, les camps de « concentration », le travail forcé. Outre la précarité d'existence, il ressort de ce témoignage l'absence de reconnaissance liée au statut de réfugié, et ils sont, in fine, traités comme des travailleurs. L'arrivée tient de l'aléatoire (l'interviewée est descendue du train là où il s'est arrêté). La venue en France est entièrement encadrée par une organisation administrative. Le récit suivant rapporte l'histoire d'une famille dont la fuite fut bouleversée par la Guerre Mondiale. Ce n'est qu'en 1945 que cette famille a pu se réunir à Poitiers, au terme de six années entre prisons, camp de réfugiés et camps de travail.

« ...Et puis ma mère, il s'est trouvé qu'elle a travaillé pour l'aviation républicaine, avec les Russes et tout ça et donc à un moment donné, elle s'est trouvée coupée de sa famille, elle les a suivis, quoi elle a suivi l'armée et puis à un moment donné la République a été coupée en deux et puis elle s'est trouvée dans le Nord et puis eux se sont trouvés dans le Sud et elle s'est retrouvée en Catalogne et à la fin de la guerre, elle est partie avec l'armée, elle est partie en France. Mon père, lui était à Barcelone, jusqu'à la fin il est resté il était jeune, il avait 17 ans, et puis, et puis les derniers jours, il a pris le train. Son père était cheminot, il avait un poste assez important au syndicat, c'était quelqu'un de très engagé au niveau syndical et par contre ce n'était pas un combattant. C'était au niveau politique plutôt, lui et puis donc ils ont pris le train, ils se sont retrouvés aussi à la frontière. A la frontière ben euh, ils les ont mis dans les trains et puis il s'est trouvé que le train partait à Poitiers [...].

... mon oncle, son autre fils, lui était dans l'armée républicaine et donc il est rentré en France avec la débâcle avec toute l'armée. Et il était quelque part dans un camp. Il y avait des camps sur la plage. Il y avait Argelès, Agde, Saint Cyprien tout ça. Et donc mon grand-père était parti aussi un peu à sa recherche et il s'est retrouvé finalement prisonnier dans un de ces camps. Ce qui fait qu'il est resté dans ce camp, il a fait plusieurs camps à la recherche de mon oncle et jusqu'à la déclaration de guerre en France avec les Allemands. A ce moment là, ils ont dissout les camps, et avec tous ces hommes qui étaient là, ils ont formé des compagnies de travailleurs étrangers qui ont fait des travaux à droite à gauche. Ils se sont baladés pour faire des travaux des champs. Je crois qu'il a travaillé aussi à faire le train de l'Atlantique aussi sur Bordeaux, avec la compagnie Todt. Il y a beaucoup d'Espagnols qui ont travaillé là-dedans, dans les compagnies de travailleurs étrangers. Et donc lui, il a fait ça. Et puis il a retrouvé sa famille en fait en 43.

Mais parallèlement, mon père qui avait déjà rencontré ma mère, s'était fait arrêté par les Allemands à Poitiers, parce qu'il était communiste. Et donc il a été envoyé dans un premier temps dans la prison à Poitiers, puis il a été envoyé à Bayonne et après en Allemagne dans une petite prison, ce n'était pas en camp, mais quand même un peu et en fait il travaillait sur les voies ferrées et il n'est revenu qu'en mai 1945, à la fin de la guerre.

Pendant ce temps-là, ma mère était enceinte de mon frère et est restée à Poitiers pendant toute la guerre.

(E.M.)

Cet extrait³ est tiré d'un entretien fait auprès d'une fille de réfugiés née en France, qui a su recueillir cette mémoire familiale. Cet exemple n'est pas isolé. La seconde génération, a aujourd'hui une maturité qui lui permet de faire ce retour sur le passé familial sans le complexe que les plus jeunes (enfants ou adolescents) auraient pu avoir.

D'autres ont pu entrer dans la résistance. Le maquis fut la continuité d'une lutte commencée avec les Républicains, avec l'espoir de la poursuivre jusqu'en Espagne contre le franquisme⁴...

« Pendant la guerre, mon père et mon oncle se sont engagés dans la résistance. Donc ils se sont engagés dans la résistance, ils ont combattu, on était à la limite de la démarcation. La ligne de démarcation passait à Lussac. Donc ils étaient dans les maquis. Mon père a fait la poche de Royan, dans laquelle s'étaient repliés les Allemands. Donc, mon père était parmi les troupes qui encerclaient. Ils étaient commandés par un Espagnol, le colonel, je ne sais plus qui. Ils sont redescendus vers le Sud, à un moment parce que d'abord ils nettoyaient, ils appelaient cela le nettoyage et puis ils pensaient qu'en 1945 les troupes alliées allaient délivrer l'Espagne, ils appelaient ça comme ça les Franquistes. »

(C.)

Cette période d'instabilité fut aussi une période fondatrice. La communauté prend forme dans l'exil à travers une entraide commune. Les familles se recomposent en fonction des parcours, et de nombreux foyers se créent. Dans cette période d'après-guerre, l'installation succède à l'aléatoire. L'espoir d'un retour en Espagne se restreint au fur et à mesure que parents et enfants construisent leur vie en France.

« Moi, je suis devenu maçon, j'ai commencé comme manœuvre et j'ai fini maçon, dans une entreprise au début et ensuite une entreprise tenue par deux de mes frères, mais ils ne s'entendaient pas et ils ont fait faillite, et c'est moi qui l'ai reprise car mon frère même s'il est allé à l'école il est analphabète, on avait un comptable français qui lui a dit de faire une société, et on est restés treize ans comme ça et ensuite j'ai fait faillite [...] »

Moi, je pensais toujours revenir en Espagne, mais quand ils sont devenus grands ils ont eu leurs copines et on s'est dit qu'est-ce qu'on va foutre là-bas sans les enfants... et alors on a demandé la nationalité, en 58, il a fallu attendre un an la naissance de Sylvain, ils nous ont dit à la préfecture, tout était prêt, et à la préfecture ils m'ont conseillé d'attendre la naissance comme cela, s'il naît après il faudra refaire la demande pour lui tout seul, il fallait attendre plusieurs années pour l'avoir, il fallait attendre trois ans après avoir fait la demande, un de mes frères a dû attendre cinq ans. Pendant dix ans, on pensait revenir en Espagne et ça nous a fait du mal parce qu'on ne s'engageait pas dans d'autres choses...par exemple on aurait pu acheter un terrain, plus tôt. »

³ L'entretien se trouve dans son intégralité en annexe.

⁴ L'ordre de démobilisation est reproduit en annexe

(N.)

Outre cette mémoire de l'exode, la particularité de cette communauté réside dans la coloration politique des réseaux sociaux. L'étiquetage politique hérité du conflit en Espagne sert de repère dans les relations quotidiennes. Autour des réfugiés s'est constitué un tissu associatif, tant à Paris qu'en province. Les locaux associatifs servent de lieux de sociabilité. Les Républicains se mêlent très tôt à la nébuleuse des militants de gauche. Les fêtes sont des moments de rencontres et de croisements de ces milieux.

La migration des militants républicains est donc avant tout une migration forcée. La fuite s'est faite en dehors de tout projet, de toute volonté. Nombreux sont ceux qui se sont installés là où leur train s'est arrêté. Après cette période de dépossession, ce groupe s'est recomposé autour de cette mémoire commune de la guerre, de la fuite et d'une communauté d'appartenance politique.

I. La migration économique des années 1960

Alors que les réfugiés sont venus sous la contrainte, la migration des années suivantes procède d'un projet. Il n'y a que peu de relation entre les deux vagues : celle-ci n'a pas été entraînée par celle-là. Les flux de travailleurs arrivés en France après la seconde Guerre Mondiale sont les plus importants jamais enregistrés. La venue de travailleurs peu qualifiés pour occuper un emploi dans l'industrie, l'agriculture ou les services (ménages) existe depuis le XIX^{ème} siècle. Le sommet de la vague est atteint à partir de 1962, lorsque, après l'indépendance de l'Algérie, la France cherche à diversifier ses sources de main-d'œuvre. Pourtant, cette immigration est relativement peu connue en comparaison des réfugiés qui ont fait l'objet de nombreux travaux. Cette section leur est consacrée. Nous allons essayer ici de comprendre leurs trajectoires, depuis le départ de l'Espagne jusqu'à leur installation en France.

A. Les filières migratoires

Les personnes interrogées viennent essentiellement d'un milieu rural touché par la déstructuration du tissu économique agricole. La perte d'emploi ou la recherche d'un meilleur niveau de vie sont des facteurs précédant fréquemment le départ. Toutefois, vouloir partir ne suffit pas. Encore faut-il en avoir la possibilité. Le contexte migratoire est déterminant. Les initiatives individuelles prennent forme dans un environnement où l'acte migratoire n'est plus un acte antisocial condamné⁵, mais admis comme un projet de vie possible. En d'autres termes, une initiative n'est jamais complètement individuelle. Toutes les personnes interrogées avaient, avant de partir, dans leur entourage, au moins une personne qui avait une expérience migratoire, soit dans une ville espagnole, soit à

⁵ « Durant la période d'autarcie économique franquiste de l'après-guerre, l'émigration est pratiquement interdite. L'émigration est alors essentiellement clandestine, et surtout politique. Les années cinquante marquent l'ouverture économique et diplomatique [...] l'exode rural massif des années cinquante vers les zones urbaines industrialisées s'intensifie et face à l'incapacité d'absorption de l'industrie naissante s'oriente vers les pays européens industrialisés » : Martinez Cachero, L.A., *La emigración española ante el desarrollo económico y social*, Madrid, Nuevo Horizonte, 1965, cité par M.C. Muñoz, in *Situaciones de exclusión de los emigrantes españoles ancianos en Europa*, FACEEF, Paris, 2000, p.55.

l'étranger. Par ailleurs, le départ durable en France est souvent précédé par de courtes expériences migratoires dans une ville⁶...

« J'étais à Bilbao avec mon demi frère. J'étais là-bas deux ans, après j'ai été un an à Barcelone, j'avais 17 ans, pour travailler. Je gardais des enfants. Ce n'était pas trop dur, j'allais avec eux au parc, je les habillais, je leurs donnais à manger, voilà. Après, je suis venue là, ce n'était pas pareil. A Barcelone, j'ai travaillé aussi chez une collègue comme assistante pendant un an. Comme je voulais gagner plus d'argent pour aider mes parents, c'est là que je suis venue parce que j'avais ma cousine qui était là. »

(An.)

... ou à l'étranger, dans le cadre d'une migration saisonnière.

Mon père avant de venir en France, il avait fait deux périodes à l'étranger une en suisse et une autre dans le Nord de la France. Je crois que c'était dans les années 60-61-62. C'était dans ces périodes là. [...].

Il a fait des séjours, je crois que c'était trois mois, quatre mois, enfin des saisons, des choses comme cela et puis après bon il est repassé à la maison, chez lui dans le village. Il est reparti et ensuite ma mère est venue en France avec lui.

Qu'est-ce qu'il faisait en Suisse ?

Je pense qu'il travaillait dans une grande exploitation agricole. Il était saisonnier.[...] Je pense que la première fois lorsque mon père est parti en Suisse, ils sont partis à plusieurs. Ils sont partis un groupe. [...] Je crois qu'ils étaient partis à 6 ou 7 du village. Donc pareil, tu pars pas tout seul.

(A.)

Ces séjours constituent alors une expérience préparatoire au départ. La migration était donc une réalité présente dans la vie des candidats à l'émigration. Le soutien du collectif à un projet migratoire peut prendre diverses formes. La plus fréquente est celle des « têtes de pont ». Les têtes de pont sont des personnes qui se trouvent déjà dans le pays d'installation et qui aident les candidats à émigrer. Les têtes de pont peuvent être soit des connaissances isolées...

« Ma cousine, quand je l'ai vue, je lui ai dit écoute : "je veux aller en France". Elle m'a dit, "ben si tu viens, tu peux passer me voir". Elle m'a accueillie, elle m'a aidée à chercher du travail, et après, je me suis débrouillée toute seule. »

(An.)

...soit être constituées par une filière migratoire familiale :

⁶ D'après une autre enquête, 45% des migrants arrivés avant 1970 ont effectué une étape dans une ville espagnole avant d'entreprendre leur migration en France (M.C. Muños, in *Situaciones de exclusión de los emigrantes españoles ancianos en Europa*, dir. U. Martinez Veiga, FACEEF, Paris, 2000)

« Nous nous sommes installés ici de manière définitive en 1967 à Noël, mais avant mon mari venait déjà ici, puis repartait en Espagne. Moi, j'étais en Espagne. Et puis une année, mon mari m'a dit que si je ne venais pas, il ne viendrait plus. Au début, j'ai dit tant pis, mais ma mère m'a conseillé de le suivre. Nous sommes arrivés ici avec très peu de choses, nous avons tout laissé en Espagne. En attendant de trouver une maison, nous avons été accueillis par la famille de mon mari. On leur versait une pension.

Le beau-frère de mon mari travaillait ici comme contremaître. Son oncle, le frère de sa mère et ses tantes étaient là, ainsi que son grand-père. Les tantes de sa mère étaient même à l'école ici. Son grand-père est arrivé bien avant la guerre d'Espagne, il était jeune. Son oncle, qui est retourné en vacances en Espagne a proposé à son beau-frère de venir travailler ici. Mon mari est venu par la suite, puisqu'il y avait beaucoup de travail. »

(L.)

L'hôte accueille le nouveau venu, lui offre un hébergement temporaire, l'aide à trouver un travail et des repères sur un espace inconnu avec lequel la communication est difficile. Outre l'accès à la société française, les hôtes orientent les arrivants vers l'espace des Espagnols de France. Cet espace est constitué par tous les lieux de sociabilités comme les cafés, les restaurants, les locaux associatifs, les bals et les messes (voir ci-après). Il faut souligner le peu de liens entre ces migrants des Trente Glorieuses et les réfugiés de la période précédente. Ces derniers n'ont que peu servi de tête de pont à ceux-là.

Les migrants peuvent par ailleurs venir en France par les canaux de recrutement officiels. Après les accords bilatéraux de main-d'œuvre du 21 janvier 1961, la France organise le recrutement de la main-d'œuvre par des bureaux de l'Office National de l'Immigration en Espagne et à la frontière espagnole.

« Au départ, je voulais partir en Allemagne. Je me rappelle qu'au bureau des migrations, on nous proposait Allemania, Francia y Australia ; l'Australie c'était un peu loin. L'Allemagne m'attirait car le deutschemark était plus fort que le franc, mais les gens du bureau de l'immigration, nous disaient que l'Allemagne c'était difficile. Les gens de l'immigration frappaient aux portes des maisons, ils venaient nous chercher chez nous. Il y avait même un bureau sur place. Pour le voyage, tout était payé. Les services de l'émigration nous fournissaient tous les papiers : passeports...etc. En 1962, nous sommes donc allés en train de la gare de Madrid à celle d'Hendaye. Il y avait 4 ou 5 gars de mon village qui étaient avec moi.

A Hendaye, trois secteurs de travail étaient proposés : l'agriculture, l'industrie et la maçonnerie. Ils nous appelaient un par un. Je me souviens qu'à un moment donné, ils ont dit qu'il n'y avait plus de

place pour aller travailler en usine. Il ne restait plus que la maçonnerie et l'agriculture ; j'ai alors refusé car seule l'industrie m'intéressait. J'ai dit : « Si c'est ça, je retourne à Madrid ». Ils m'ont alors dit d'attendre un petit peu...

Dans le train, c'était un sacré bordel : nous avions emporté à manger : pâté, petits pois...etc. Le voyage d'Hendaye à Paris a duré toute la journée. Arrivé à la gare d'Austerlitz, un car attendait ceux qui allaient en Allemagne, pour les emmener à la gare du Nord. Nous comprenions difficilement ce que nous allions faire. Il y avait quelqu'un du bureau des migrations qui nous parlait en portugais ; mais nous le comprenions qu'un tout petit peu... On nous a alors emmenés à côté de la Tour Eiffel ; où il y avait le bureau de migrations. Nous sommes arrivés aux alentours de 10 h 00 le matin. On nous a donné un ticket pour que nous puissions aller manger au restaurant. Puis nous avons attendu très longtemps, pendant plusieurs heures.

Des hommes nous demandaient les papiers des migrations qu'on nous avaient donnés. Puis un gars de l'usine est arrivé vers 5 h ½ ; il nous a demandé de le suivre ; il nous a conduits vers le métro. Nous étions une dizaine de personnes avec tous nos bagages, à aller à Saint-Ouen. Arrivés en banlieue, nous avons essayé de prendre le bus ; mais c'était impossible avec toutes nos valises. Nous ne pouvions pas monter à l'arrière du bus comme cela se faisait à l'époque. Alors nous avons marché à pied jusqu'à Gennevilliers. Arrivés à l'usine, nous n'avions toujours pas de monnaie française ; un responsable nous a alors donné 50 francs pour que nous puissions acheter les premières choses dont nous avions besoin. Il y avait des Polonais, des Arabes.... C'était vraiment le bordel pour trouver un hôtel. »

(D.)

Ce mode de recrutement n'a concerné qu'une minorité des arrivées pendant les Trente Glorieuses. Il est peu flexible et ne laisse aucune marge de manœuvre au migrant pour maîtriser son parcours migratoire. Cette vague a fortement structuré la répartition géographique des Espagnols dans les grands centres industriels. Mais cette visibilité territoriale ne se traduit pas par une spécificité sociale. En définitive, cette filière n'a aucune influence à long terme sur la trajectoire des migrants en termes d'intégration. Le mode d'installation est identique. Les Espagnols sortent rapidement de l'encadrement officiel, à partir du moment où ils ont suffisamment de relations et de maîtrise de l'environnement pour poursuivre seuls une trajectoire entamée sous une égide administrative.

B. La diversité des motivations

La venue en France grâce à des têtes de pont a caractérisé l'émigration des Espagnols pendant les années 1960 et 1970. A l'inverse, nous verrons que, dans le cadre de

l'émigration actuelle, les têtes de pont sont absentes. Les venues sont davantage encadrées par des filières d'emploi ou les études universitaires. Par ailleurs, on aurait tendance à opposer les deux migrations en expliquant la première par des « facteurs répulsifs⁷ » (pauvreté, déstructuration du tissu socio-économique en milieu rural...), et la seconde par des « facteurs attractifs » (recherche d'un complément de formation, situation favorable du marché de l'emploi...). Il faut nuancer cette opposition. On ne peut, en effet, résumer la migration des années soixante à une fuite de la pauvreté.

Contrairement à l'exil forcé de la guerre civile, la migration économique est un choix. Ce choix se pose à des moments particuliers du cycle de vie. Les personnes ciblées ont fait le choix de venir pendant leur jeunesse, pendant une période d'instabilité professionnelle. Les considérations économiques à court terme ne sont pas les seuls éléments à entrer en ligne de compte. Derrière l'acte migratoire, c'est un choix de destinée qui s'affirme, la volonté de réaliser et de se réaliser. Le pays d'accueil est un ailleurs où tout est possible.

« C'est votre cousine, qui vous a proposé de venir ? »

Non, c'est personne, même mes parents ne m'ont pas obligée, ni ma famille, c'était moi. Moi, j'étais une aventurière, je voulais voir plus, gagner plus et devenir un jour pas riche, mais vivre convenablement. C'est cela que j'ai cherché. »

(An.)

Pour autant, au-delà de cette recherche d'une situation meilleure, les immigrants des années 1960 ne se voient pas demeurer en France plus d'une poignée d'années. Cette vision d'une migration à court terme est probablement renforcée par le fait que les expériences précédentes qui ont préparé la venue en France n'ont elles-mêmes pas duré plus de quelques mois. Cette promesse de court terme est à l'origine du mythe du retour qui sera alimenté jusqu'à l'âge de la retraite. Nous verrons que ce mythe est à l'origine de la tonalité particulière que prendront les relations des migrants avec leur pays d'origine. L'arrivée contient donc en filigrane la relation avec l'Espagne.

Tes parents sont venus ici avec l'idée de retourner en Espagne ?

⁷ Les facteurs répulsifs (Push factors) se définissent comme l'ensemble des facteurs qui incitent les acteurs à quitter leur lieu d'origine (pauvreté, accidents climatiques, guerres...). A l'inverse, les facteurs attractifs (Pull factors), sont ceux qui attirent les acteurs dans le pays d'accueil (besoin de main-d'œuvre, image de l'eldorado, stabilité politique...).

C'est très compliqué, je crois qu'ils n'ont jamais su et ils ne savent toujours pas. [...] C'est ma mère, elle a vécu très difficilement la séparation, les changements de pays, la séparation de sa famille, de ses amis les premiers temps. Revivre une séparation d'un même ordre avec ses propres enfants, revivre une deuxième fois la même rupture, elle en a vachement peur. C'est très difficile à vivre parce qu'elle sait qu'elle ne pourra pas les voir tous les jours comme ça. Donc elle aurait tendance à ne pas vouloir, mon père a envie. Mais quand il est là-bas, il se rend compte qu'il fait super chaud alors à son âge c'est dur, que la vie n'est plus... Tu vois, il y a des fantasmes, le système de soin est mieux ici, même s'il est un peu remis en cause, tu es quand même mieux ici que là-bas. Si tu lui dis, tu as des problèmes de soin et tu en as besoin, alors il se rend compte que c'est mieux ici. Ils sont souvent tiraillés, ma mère pour les enfants, mon père pour un confort de vie. Moi, je pense qu'ils ont toujours imaginé qu'ils pourraient y retourner et pour une raison ne veulent pas le faire.

(M.)

L'état d'esprit des jeunes issus d'un milieu rural dans les années 1960, n'est donc pas si éloigné des jeunes d'aujourd'hui, même si le poids du contexte est différent. La recherche d'une réalisation personnelle, d'une aventure initiatique sont des sentiments qui ont toujours accompagné les voyageurs.

Globalement, les flux de cette période sont autoproduits, c'est-à-dire constitués en dehors de tout encadrement extérieur. Les migrations organisées par l'Etat ou les entreprises depuis les zones d'origine sont minoritaires. Cette vague s'est tarie dans les années 1970. La fin de cette vague migratoire est corrélée à l'essor économique du pays et à la démocratisation du régime. Le pays a intégré l'Union Européenne en 1986 et a signé les accords Schengen en 1990. La liberté de circulation intra-européenne n'a pas généré d'accélération de l'émigration. Au contraire, les flux de retour se sont accentués à partir de la fin des années 1970. 105 000 Espagnols de France seraient retournés définitivement en Espagne entre 1975 et 1982⁸. Les ressortissants espagnols furent les plus nombreux à bénéficier de l'aide au retour mise en place par le gouvernement Barre en 1977. La circulation internationale est facilitée au moment où l'Espagne n'est plus un pays d'émigration. En outre, le mythe du retour cesse de devenir une référence au fur et à mesure que les migrants observent leurs enfants grandir en France et leur vie s'ancrer davantage tant au niveau professionnel que social.

⁸ Zamora, François ; Lebon, André, 1985, « Combien d'étrangers ont quitté la France entre 1975 et 1982 », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 1(1), pp 67-80.

Le contexte migratoire des nouveaux arrivants n'a plus rien à voir avec celui des années 1960. Nous allons à présent examiner la dernière vague migratoire, beaucoup plus faible en termes de flux, mais qui contribue à rénover le profil de cette communauté de France.

II. Les parcours individuels des jeunes arrivés depuis les années 1980

C'est une immigration très différente qui commence à partir de la deuxième moitié des années 1980. Elle est alimentée par des jeunes inscrits dans une trajectoire universitaire ou du personnel qualifié appartenant à des secteurs particuliers (informatique, médecine...), venus pour trouver en France, un marché du travail plus favorable. Ils bénéficient de la législation européenne sur la libre circulation des travailleurs. Quant à la circulation des étudiants, elle est largement tributaire des programmes européens en la matière : ERASMUS et SOCRATES. Les séjours sont généralement très courts, sauf si une rencontre réoriente le projet de vie... C'est donc, à l'inverse de ce qu'on observe dans les années 1960 et 1970, une migration très encadrée, que ce soit par des entreprises ou par les structures universitaires.

Nous allons examiner ici les deux principaux profils de nouveaux arrivants : les étudiants et les travailleurs qualifiés. Nous verrons par la suite les facteurs qui font que certains de ces migrants temporaires, venus pour une année universitaire ou le temps d'un contrat, finissent par s'installer.

A. La circulation du personnel qualifié

La circulation du personnel qualifié répond à deux types de besoins. Tout d'abord, il peut s'agir de personnes embauchées en France dans un secteur qui connaît un manque de main-d'œuvre. L'exemple type est celui des informaticiens venus en France à la fin des années 1990, lors de l'expansion de la « bulle internet ». Les migrants étaient alors embauchés sur des contrats de courte durée (6 mois ou un an), pour répondre à un fort besoin sur une branche très sensible. Les entreprises voulant profiter le plus longtemps

possible d'une expansion rapide mais sans lendemain, ont trouvé ici le moyen de conserver du personnel qualifié sans avoir à investir à plus long terme.

« A cette époque-là, c'était le boom informatique. C'était facile de trouver de l'argent et du travail dans l'informatique, parce qu'il y avait beaucoup d'investissement en 1999. J'ai cherché, j'ai travaillé, c'était assez facile pour les carrières scientifiques. J'ai été embauchée par une entreprise espagnole, qui m'a tout de suite proposé d'aller en France. Donc, je suis devenue expatriée, détachée. C'est comme ça que je suis venue a priori pour rester six mois renouvelable six mois encore. Pour moi, c'était très intéressant, parce que c'était mon vrai premier travail. J'ai eu un coup de foudre et je suis restée.

Vous êtes arrivés dans le cadre de l'entreprise, c'était pour quel type de travail ?

C'était un travail informatique d'assistance, c'était un projet de développement et puis après l'assistance des utilisateurs.

Il fallait un Espagnol pour faire ça ?

Non, il ne fallait pas forcément un Espagnol pour faire ça, mais comment dire, l'entreprise était espagnole. Elle venait de démarrer en France et elle payait beaucoup moins cher, même si on était très bien payé. Ça lui revenait moins cher d'amener des développeurs espagnols. Pour moi, c'était très intéressant. »

(I.)

L'autre secteur qui connaît actuellement un besoin important est celui de l'assistance médicale. Les écoles d'infirmière en France, limitées par des quotas restrictifs, ne parviennent pas à satisfaire une demande croissante. A l'inverse, le marché de l'emploi espagnol est saturé. Les hôpitaux français effectuent les recrutements en Espagne par le biais d'internet ou en lançant des appels directement auprès des écoles.

« J'ai fini mes études l'année 2000, alors je suis restée un an là-bas, mais c'est vrai qu'en Espagne, on est trop. Il y a trop d'infirmières. Il n'y avait pas de travail. J'ai commencé à chercher pour aller en Angleterre par rapport à la langue, parce que j'ai toujours étudié l'anglais. Mais après, j'ai reçu une offre de Paris, ça m'intéressait et j'y suis allée. [...] »

Comment as-tu trouvé cette annonce ?

C'est l'école d'infirmière qui me l'a envoyée et après j'ai vu aussi par Internet.

Tu étais seule dans ce cas là ?

Non, on était une vingtaine à venir à Paris. »

(Ai.)

Ensuite, la circulation de la main-d'œuvre peut être liée à l'europanisation du tissu économique. Elle peut être due à des entreprises espagnoles implantées en France ou, inversement, des entreprises françaises qui cherchent à toucher l'Espagne.

« De par ma connaissance de la France et tout, ils voulaient que je commence à faire des démarches commerciales en France pour l'entreprise de pépinière espagnole. Donc je suis venue en France avec ma femme, elle avait son poste de travail à l'université et moi j'avais un poste de travail pour une entreprise espagnole. »

(P.)

Le besoin de main-d'œuvre espagnole ne concerne pas uniquement un personnel spécialisé. Ce besoin profite également à des personnes sans qualification précise, et notamment aux étudiants qui trouvent ici le moyen d'obtenir le complément d'une bourse insuffisante.

B. Les étudiants

Les dispositifs d'aide à la mobilité ont permis la venue en France d'étudiants espagnols à la recherche d'un complément de formation internationale, ou encore d'une expérience personnelle dans un pays étranger. Pour nombre de ces étudiants, la France est une expérience sans lendemain. Pourtant, certains d'entre eux restent ou reviennent poursuivre leur trajectoire de vie. A l'origine de cette décision, une multitude de facteurs peuvent entrer en ligne de compte : le souci de perfectionner une formation, l'absence de perspective attrayante en Espagne, une opportunité d'emploi... L'horizon professionnel reste un critère qui influe lourdement sur le choix de rester. Il est cependant un facteur qui s'est révélé être, au fil des entretiens, un déterminant commun à toutes les installations qui nous ont été décrites au cours de ces dernières années. Les installations des personnes interrogées ont toutes été décidées à la suite d'une rencontre avec un conjoint français, que cette rencontre se produisît en France ou en Espagne, lors d'un séjour ERASMUS du compagnon.

« En Espagne, j'ai commencé à Saint-Jacques-de-Compostelle, après je suis allé à Grenade et après je suis venu en France, en tant qu'Erasmus en 2002. Je suivais des cours de maîtrise à la Sorbonne à Paris, mais j'étais déjà dans ma cinquième année d'études en Espagne. Je suis resté une année, l'année scolaire. On habitait ensemble avec ma copine, on se connaissait déjà, c'est pour cela que je suis venu en France. J'ai trouvé une bourse Erasmus pour pouvoir connaître le français, pour connaître un petit peu la famille de B., pour pouvoir parler avec eux. On a habité à Paris dans une résidence d'insertion bretonne pour des Bretons d'Ile et Vilaine arrivant à Paris pour travailler et n'ayant pas encore de logement. Grâce à Blandine qui est bretonne, on a pu habiter là-bas.

Comment vous êtes vous connus en Espagne ?

B. a également fait une année Erasmus en Espagne à Saint-Jacques de Compostelle. Nous nous sommes connus dans un groupe de théâtre. »

(R.)

Ce phénomène ne touche pas seulement les étudiants, mais également les travailleurs qualifiés venus dans le cadre d'un contrat à durée limitée. En effet, ceux qui acceptent de faire le déplacement sont des jeunes sans attaches familiales. Ils se trouvent donc à un moment de leur cycle de vie où la recherche d'un(e) conjoint(e) est un déterminant de la formulation du projet de vie.

« En arrivant en France tu as rencontré ton mari ?

Oui, tout de suite. Il travaillait au même endroit que moi et il continue encore à travailler dans la même entreprise que moi.

Tu t'es mariée ?

Non, en fait, je suis tombée enceinte. On était très amoureux. On avait envie de continuer et c'est vrai que j'avais aussi envie de rester en France. On aurait pu se demander aussi si on pouvait tous les deux partir en Espagne. Il parlait l'espagnol, il avait déjà eu une expérience de six mois à Madrid. Mais on avait envie de continuer ici, je ne dit pas toute la vie, mais à ce moment-là, oui. On s'est mariés. »

(I.)

Les migrations « amoureuses » sont un phénomène méconnu. Le facteur sentimental apparaît cependant être décisif sur le choix de l'installation. Cette observation montre que la migration ne se résume pas à un phénomène économique. L'acte migratoire implique l'humain dans toutes ses dimensions. Dans le cadre des migrations Nord/Nord, le contexte actuel rend l'acte migratoire moins dépendant des contraintes économiques, et laisse apparaître d'autres dimensions qui engagent tout autant les relations entre les individus et leur groupe.

Conclusion de la première partie

Nous avons, dans cette partie, examiné les trajectoires migratoires des trois vagues d'arrivée d'Espagnols en France : les réfugiés, les migrants économiques, les migrants arrivés depuis les années 1980. Chaque vague possède ses spécificités liées à la particularité des contextes. La première est une migration forcée où l'installation en France ne procède pas d'une décision, mais de la contrainte et du hasard. La dimension dramatique des événements a durablement marqué la mémoire de leur exil. Cette mémoire perdure à travers l'intérêt des enfants de réfugiés. Aujourd'hui cette mémoire franchit les générations et les barrières communautaires pour imprégner l'ensemble de cette identité des Espagnols de France.

La seconde vague est une émigration choisie mais contrainte par un contexte économique difficile. La mutation du système économique espagnol et l'exode rural ont alimenté les flux de main-d'œuvre vers l'étranger. La migration se fait pour trouver les ressources d'une ascension sociale. Elle s'organise en fonction de réseaux migratoires familiaux ou régionaux, dans le cadre desquels des têtes de pont facilitent la venue et l'installation en France. Ces têtes de pont sont des proches qui facilitent l'installation en France. Ces personnes sont venues pour quelques années, avec l'illusion de maîtriser leur parcours. 30 ans plus tard, une mécanique sociale complexe en a décidé autrement.

L'Espagne n'est plus considérée comme un pays d'émigration depuis le début des années 1980. Les flux ont considérablement diminué, en dépit de l'intégration du pays dans l'espace Schengen, et sont aujourd'hui principalement alimentés par une émigration de jeunes qualifiés. A l'instar de ce qui se produit dans les années 1960, les travailleurs espagnols occupent des emplois sur des secteurs où les besoins sont très spécifiques (flexibilité, beaucoup d'heures de travail hebdomadaire, rémunération relativement faible, etc.), même si ces besoins concernent aujourd'hui une main-d'œuvre qualifiée. Nous avons examiné le cas des infirmières et des informaticiens venus à la fin des années 1990 pour bénéficier de la « bulle internet ». Cette main-d'œuvre connaît une rotation très importante et la plupart ne reste pas plus de un ou deux ans. Cependant, les personnes que nous avons

interviewées et qui sont restées au-delà de trois années ont toutes pour point commun d'avoir rencontré un compagnon vivant en France. Cette remarque a d'autant plus d'intérêt qu'elle concerne également l'autre catégorie des nouveaux arrivants : les étudiants. Ces derniers, bénéficiant des programmes européens d'aide à la mobilité, n'ont avec la France que des relations brèves et cloisonnées. Toutefois, certains décident de s'installer en France. De par les modalités de leur arrivée (absence de tête de pont, faiblesse relative des réseaux), cette installation se décide en fonction des opportunités trouvées sur place.

Au sein d'une même génération, les modalités d'arrivée sont finalement très homogènes. Mais, d'une génération à l'autre, elles changent radicalement. Est-ce que cette diversification des modalités d'arrivée a influencé le parcours d'intégration de chacune de ces générations ? Nous allons à présent examiner ces parcours, les relations que ces groupes ont générées avec tant la France que l'Espagne.

SECONDE PARTIE : INTEGRATIONS

Dans cette partie, nous allons nous pencher sur les trajectoires d'insertion des Espagnols en France. Quelle est la particularité de ce groupe par rapport à la société d'accueil et d'origine ? Comment peut-on les caractériser ? Nous allons chercher à dégager, au-delà de l'hétérogénéité des âges et des origines sociales, les traits fondateurs d'un sentiment d'appartenance communautaire. Nous avons étudié ces Espagnols à travers ses différentes composantes générationnelles, mais aussi à partir de différents angles : le logement et les parcours professionnels, les relations sociales construites en France et conservées en Espagne, les pratiques culturelles et linguistiques et le rapport à l'Etat.

I Evolution des modes de vie des Espagnols en France

Les Espagnols en France connaissent globalement une trajectoire sociale ascendante. Cette ascension est sensible tant au niveau des logements que du type d'emploi. Nous verrons par la suite que le processus d'insertion est également lisible à travers l'évolution des relations sociales quotidiennes.

A. Parcours résidentiels

L'amélioration du logement des Espagnols suit globalement l'amélioration générale de l'habitat en France. Après la seconde Guerre Mondiale et jusque dans les années 1980, le logement des Espagnols en France se rapproche de celui de l'ensemble de la classe ouvrière. Il faut cependant souligner deux exceptions liées aux modalités d'arrivée des réfugiés et des travailleurs des années 1960. Les premiers furent le plus souvent accueillis dans des conditions précaires. Les « camps de concentration » (pour reprendre l'expression consacrée) offraient des conditions de salubrité très réduites. Par la suite, les conditions de logement sont précarisées par le contexte de la guerre et contraintes par l'instabilité financière et familiale. La famille N. a par exemple, passé 18 ans dans un logement de deux pièces au départ, puis de cinq, avec neuf enfants et leurs grands parents mais, mais

sans le confort minimum, d'une salle de bains par exemple. Quant aux immigrants des Trente Glorieuses, les interviewés rapportent avoir été accueillis chez leur correspondant le temps de trouver un emploi et un logement à part, la plupart du temps dans le parc HLM ou dans des quartiers populaires.

En ce qui concerne les personnes venues récemment, l'encadrement de leur venue les fait bénéficier d'un logement à leur arrivée. D'après les entretiens, ces logements sont le plus souvent des appartements en co-location partagés avec d'autres Espagnols venus dans les mêmes conditions. Il faut souligner également le cas des gardiennes d'immeuble qui ont été nombreuses jusqu'au début des années 1990. Celles-ci disposaient d'une loge gratuite sur leur lieu de travail. La gratuité a poussé ces familles à rester de nombreuses années dans des logements réduits de deux ou trois pièces.

Une fois passé le cap du premier logement, l'habitat évolue jusqu'à l'accession à la propriété. Plus tard, la famille N. a pu acquérir un terrain et construire son propre pavillon, parce que le mari exerçait son activité professionnelle dans le bâtiment, et que toute la famille a participé aux travaux.

D'abord on a vécu rue de la B. dans un appartement à côté de Montierneuf, une de ces vieilles maisons sans salle de bains ni rien, et là on a habité 18 ans, tous mes enfants y sont nés. Au début on avait deux pièces, mes beaux-parents qui étaient à Perpignan sont venus et après on a eu toute la maison, mais il y avait toujours quelqu'un. Il y avait toujours des Espagnols qu'on accueillait.

Ensuite on s'est fait quatre maisons ensemble les quatre frères et on y est restés aussi 18 ans, et c'est là qu'on a eu la faillite, c'était à ..., et ensuite après la faillite on est restés deux ans chez un fils qui ensuite est parti en Bretagne et là on est venus habiter ici [en HLM] et maintenant cela fait 27 ans. On est venu là parce que j'y travaillais, c'était le 1%, de mon entreprise, tout ça c'était après les baraques et un petit passage grand-rue, et après un peu chez mes parents rue du M. à Montierneuf.

(N.)

Cette évolution relativement rapide s'observe dans les cas où la migration des Espagnols est familiale, lorsque la venue en France se fait avec l'ensemble du foyer ou si le regroupement suit de quelques mois la première arrivée. Selon les travaux de M.C. Muñoz, la majorité des hommes sont arrivés seuls⁹. Mais il faut rappeler que la dimension familiale de l'immigration espagnole est importante puisque sur les 600 000 immigrants

arrivés en France au titre du regroupement familial entre 1947 et 1969, un tiers étaient de nationalité espagnole¹⁰. L'accession à la propriété en France se fait dans le cadre d'une stratégie d'installation. Cette stratégie influe sur les investissements en Espagne qui s'orientent dès lors davantage vers une villégiature pour des séjours temporaires. Inversement, la volonté de retourner en Espagne freine l'acquisition en France au profit d'un achat dans la région d'origine.

Quoiqu'il en soit, l'accession à la propriété est une tendance généralisée parmi les Espagnols, que cette accession se fasse ici ou dans le pays d'origine.

Les nouvelles générations ne semblent pas faire exception à la règle. Toutefois, les personnes interrogées sont, dans leurs majorité, en situation instable, arrivées depuis moins de cinq ans. Ce sont des étudiants ou des personnes sorties de leurs études sans emploi stable. Dans ce cas, l'accession à un logement de plus de trois pièces est plus rapide en province qu'à Paris. Cela dépend également du niveau social de la personne. Globalement, les nouveaux arrivants ne se distinguent pas de la moyenne nationale, à niveau social équivalent. Nous avons constaté la même chose pour ce qui est de la génération née en France. On constate parfois une tendance à choisir son lieu de résidence dans le voisinage des parents. Toutefois, ce comportement n'a rien de systématique et dépend beaucoup des possibilités que laisse l'activité professionnelle. Le rapprochement de l'habitat des Espagnols avec l'habitat moyen ne dépend donc pas seulement des comportements individuels, mais surtout des conditions proposées par la société d'accueil.

B. Parcours professionnels

Les principaux secteurs d'emploi des personnes arrivées jusque dans les années 1970 sont les secteurs traditionnels de l'emploi des immigrés en France : le bâtiment, l'industrie, et les travaux saisonniers dans l'agriculture. Les réseaux communautaires jouent un rôle important sur la trajectoire des immigrés espagnols dans la mesure où la recherche d'emploi passe par des relations tissées dans l'entourage.

⁹ 58% ont émigré seuls, selon une étude faite sur 124 personnes à Paris et à Lyon (M.C. Muños, *in Situaciones de exclusión de los emigrantes españoles ancianos en Europa*, dir. U. Martinez Veiga, FACEEF, Paris, 2000)

¹⁰ Rapport OMISTATS, 1969, p.120

« J'ai continué, parce que j'ai toujours eu beaucoup de chance, en fait quand il y avait un ouvrier qui sortait de prison ou un truc comme ça, ils venaient et je les prenais avec moi, et ensuite [après la faillite] quand j'ai eu besoin ils m'ont trouvé du travail ; Chef-Ferrailleur dans une grande entreprise. »

(N.)

Si le chômage est relativement faible pendant les Trente Glorieuses, l'ascension sociale l'est également. Quelques personnes interrogées ont conservé le même emploi toute leur vie et/ou sont restées au sein de la même entreprise. La création d'entreprises par les immigrés espagnols se fait essentiellement dans les secteurs de la restauration et surtout du bâtiment. En ce qui concerne les femmes, on les trouve dans les emplois domestiques (femmes de ménage, employées de maison, garde d'enfant) et de gardienne d'immeuble. Toutefois, du fait des bons niveaux de rémunération, on rencontre aussi des hommes qui travaillent dans le secteur du ménage dans les entreprises. Ce secteur n'est pas réservé aux femmes.

La « valeur travail » est essentielle pour les Espagnols arrivés au cours de cette période. Elle tend à être un référent identitaire revendiqué. Elle structure la perception de soi, la justification d'un parcours social.

« J'ai fait comme Linda de Suza. Je suis venue avec une valise et regardez tout ce que j'ai. Voilà. Et les enfants. C'est ça qui est le plus important. »

(An.)

« J'ai toujours fait des ménages, [...] mais maintenant je suis contente, j'ai mené mes enfants, j'ai commencé à 7 francs de l'heure et on s'en est tirés »

(Mar.)

C'est autour du travail que se construit le rapport à soi et aux autres. Une vie de travail justifie les ruptures générées par la migration et justifie la place dans la société d'accueil. La valeur travail catalyse aujourd'hui, même après l'âge de la retraite, le malaise induit par la difficulté à trouver une place dans une société en mouvement, où l'emploi tend à perdre sa centralité et ses significations. Certaines personnes transforment ce malaise en racisme à l'égard des nouvelles vagues migratoires qui connaissent un taux de chômage élevé. Le travail sert de point d'appui pour se distinguer de l'immigration africaine. Ces témoignages montrent comment la discrimination peut être reproduite par ceux qui l'ont subie 20 ou 30 ans plus tard dans les mêmes conditions.

Ce comportement est symptomatique d'un groupe qui connaît un déclassement et qui cherche les moyens d'une distinction sociale. La population espagnole en France a beaucoup vieilli, puisque près d'un Espagnol sur deux avaient plus de soixante-cinq ans lors du recensement de 1999 (cf. tome 1 de la présente étude, page 30). Or, comme le souligne Marie-Claude Muñoz, les conditions d'exclusion de cette population se sont aggravées¹¹. Les conditions de revenus de ces personnes âgées, souvent modestes en raison des emplois peu qualifiés qu'ils ont occupés¹², particulièrement pour les femmes, même si elles bénéficient des aides compensatoires du minimum vieillesse, restreignent leurs conditions de vie en France. C'est notamment le cas pour cette personne qui a exercé le métier de femme de ménage pendant toute sa vie, probablement non déclarée sur certaines périodes :

« Je suis partie à Grenoble, pour me rapprocher de mes enfants pendant trois ans... Avec ma retraite je n'ai pas pu rester à Grenoble, je payais 2500 F de loyer et je n'arrivais plus à manger avec ma petite pension.. Mais je pouvais pas rester là-bas... je bouffais tout ce que je gagnais... ici je suis en HLM et tout est moins cher ».

(Mar.)

Beaucoup de ces retraités ont eu des difficultés pour toucher toutes les aides auxquelles ils ont droit en raison de leurs difficultés d'expression en français et de leur méconnaissance des réseaux institutionnels. En outre, pour ceux qui avaient travaillé en Espagne, avant leur arrivée, il a souvent été très difficile de toucher une pension de vieillesse espagnole, ce qui a souvent laissé un sentiment d'injustice et d'aigreur face à l'Etat espagnol. Ces conditions difficiles, expliquent, dans certains cas selon M.C. Muñoz, qu'un certain nombre de ces personnes âgées soient retournées dans leur village d'origine où elles possédaient une maison familiale qui leur permettait de mieux valoriser leurs revenus. Pour combler les lacunes relationnelles liées à la solitude des personnes âgées vivant seules, plusieurs associations ont vu le jour dans les grandes métropoles¹³, mais nous n'en avons pas retrouvé la trace en province.

11 M.C. Muñoz, in *Situaciones de exclusión de los emigrantes españoles ancianos en Europa*, dir. U. Martinez Veiga, FACEEF, Paris, 2000.

12 Rappelons que un quart des Espagnols touche selon l'enquête emploi de 2002 un salaire net inférieur ou égal à 884 euros, soit à peine trente euros de plus que le SMIC, (cf. p.84, tome 1 de la présente étude).

13 M.C. Muñoz, op. cit, mentionne l'association ARELA à Lyon, ou la Casa de España de Paris, qui ouvre ses portes aux retraités tous les après-midi.

Ce n'est qu'à partir des années 1980 que les secteurs d'emploi changent avec le type d'immigration, vers des postes qualifiés. Des informaticiens ont profité des besoins de main-d'œuvre à la fin des années 1990, années de la « bulle internet ». On observe également une migration d'ingénieurs et de commerciaux. Plus récemment, le secteur hospitalier attire de jeunes infirmières. Cette vague migratoire est encore trop récente pour constater une réelle ascension sociale.

Cette ascension est cependant nettement perceptible chez les enfants d'Espagnols nés en France. Les secteurs d'emplois sont nettement diversifiés. On constate une volonté d'investir sur le plan symbolique une certaine hispanité par le biais professionnel. Cela se traduit par exemple par des études supérieures en littérature espagnole pour rejoindre ensuite l'enseignement. L'école a fait son office d'ascenseur social pour une partie des enfants de réfugiés et d'ouvriers.

« Alors, il faut savoir dans quelles conditions j'ai pu faire mes études. Il faut dire que chez nous, on ne faisait pas d'études. On allait au certificat et on allait travailler. J'ai eu la chance d'être un élève brillant à l'école élémentaire et d'avoir un instituteur qui s'intéressait à moi. Lui et le président des parents d'élève ont fait le siège de la maison jusqu'à ce que ma mère dise oui. Tous les samedis après-midi, il venait et il frappait et ma mère disait le revoilà. Il disait, "il faut qu'il continue, il faut qu'il continue". Ma mère a accepté mais il fallait qu'il s'occupe de tout. Ma mère n'est pas allée à l'école et elle n'était pas capable d'assumer toutes les nécessités au niveau paperasserie. Donc j'ai fait des études. D'abord, je suis allé au Lycée de la Cathédrale, qui était un lycée public d'état moderne technique. [...] J'ai fait la sixième, cinquième, quatrième, troisième. Ensuite, je suis rentré au lycée Camille Guérin. J'ai fait ma seconde, première, terminale et puis ensuite, j'ai fait une licence d'espagnol. Après ma licence d'espagnol, je me suis interrogé et je me suis demandé ce que j'allais faire maintenant. En 1971, je me suis renseigné du côté de l'enseignement pour savoir qu'elles étaient les possibilités et les chances. Les chances étaient estimées à peu près à 1%. Donc, j'ai dit non, j'ai fait une année de prépa et comme j'étais licencié, j'étais inscrit directement en deuxième année. J'avoue à ma grande honte que je suis allé deux fois en cours. Je n'étais pas du tout concerné par les méthodes de travail, les matières enseignées. Mais, bon, je pensais que ça pouvait me donner des pistes pour aller dans l'interprétariat, des choses comme ça. Donc, j'ai décidé de postuler pour être instituteur. J'ai rempli un dossier que j'ai déposé à l'inspection académique en décembre 1973. J'ai été convoqué l'année suivante en janvier 1974 par l'inspecteur adjoint d'académie, qui m'a dit : votre candidature nous intéresse. »

(C.)

La trajectoire professionnelle des Espagnols s'inscrit donc dans l'évolution de la structure du marché du travail français. Parmi les personnes interrogées ou leurs enfants, nous avons recensé une majorité de professions intermédiaires (cadres, commerciaux) et d'enseignants, bien qu'une dizaine de membres de la deuxième génération occupe encore des emplois d'ouvriers peu qualifiés. La tendance générale est celle d'une lente ascension avec une nette amélioration pour les nouvelles générations.

C. L'évolution de l'espace social des Espagnols en France

L'espace social des Espagnols a longtemps été un espace spécifique. Le travail et la famille occupent la majeure partie de l'emploi du temps et réduisent considérablement la vie sociale extérieure, parfois jusqu'à l'inexistence.

« Les cercles de tes parents, c'était quoi ?

Rien, nul. Aucune vie sociale. Déjà pas d'Espagnols dans leur entourage. Ils arrivent tard. Ils ont mis beaucoup de temps à parler français, aujourd'hui encore c'est difficile, mais bon ça va. Mon père se débrouille, mais pas super génial non plus. Mon père est de nature très casanière, ma mère s'est sacrifiée pour la maison et les enfants, elle restait enfermée entre quatre murs. Donc pas beaucoup de sorties, pas de relations. En fait, leurs amis, c'est les amis qui ont été presque imposés par la vie, c'est à dire la belle famille des uns et des autres. Ma mère a la voisine d'en face, la voisine de pallier, c'est tout, ça s'arrête là. Ils ont une vie de solitude quand même. »

(M.)

La faiblesse des réseaux sociaux chez les ouvriers contraste avec la dynamique qui existe chez les exilés républicains. Les liens tissés pendant l'exode se sont maintenus et ont constitué le ferment d'une activité associative et politique intense.

« Il était un partisan, donc quand il y avait des fêtes du parti communiste, des partisans, on y était. Il y avait les fêtes de la CGT. On était toujours dans ces trucs là, mais il a fait partie d'aucun que je sache. Mon frère en cachette est parti aux jeunesses communistes et ma mère l'avait su. Ça a été un peu le stress. Elle avait très peur à la suite des guerres et tout ça ma mère ne voulait plus que personne ne fasse partie de rien. [...]il fréquentait le milieu communiste. Ben il y avait de tout dans les Espagnols, des anarchistes, des socialistes, il y avait de tout. D'ailleurs, on ne les connaît que comme cela. Celui il est anarchiste, celui-là il est communiste. Ils avaient gardé leur étiquette de l'Espagne, de la République, de la guerre. C'est resté très présent, longtemps. »

(E.M.)

Une dynamique particulière existe à Paris et sa banlieue où l'on peut encore fréquenter les lieux qui ont animé la vie de la communauté espagnole. Cette dynamique est à l'origine d'une exception de Paris et des grandes villes françaises observée par M.C.

Muñoz¹⁴ : dans son enquête 69% des plus de 60 ans appartiennent à une association, parmi lesquels 70% à une association culturelle¹⁵, alors qu'une étude de l'INSEE donne 28% de fréquentation d'associations chez les plus de 60 ans au niveau national. On peut distinguer trois types de lieux : les bals, les églises et les associations.

« Rue de la pompe il y avait un prêtre qui disait la messe en espagnol. On y allait le plus souvent possible et après on sortait, on allait au bal. On allait avec trois copines et ma cousine, tous les cinq danser. On dansait tous les quatre, avec des amis, avec des gens. Après on rentrait tous ensemble jusqu'à l'autre dimanche. On n'avait pas le droit au téléphone, c'est pas comme maintenant, tu téléphones à ta copine. On se voyait le dimanche. [...]J'allais là-bas pour me changer les idées et pour voir si je trouvais un jeune espagnol. C'est ça que j'ai réussi. »

(An.)

Les bals espagnols ont été très nombreux jusque dans les années 1970. Ils étaient animés le week-end par des orchestres espagnols. Ils se situaient dans le XVIème (avenue des Ternes, rue de la pompe...), dans le XIXème. Ils étaient très nombreux dans la banlieue nord de Paris, notamment à Aubervilliers. Le théâtre de la Huchette est un ancien bal espagnol.

L'institution religieuse a également joué un grand rôle dans le maintien des liens communautaires de cette population et dans la retransmission des lieux de ressourcement à travers les différentes générations. Une paroisse espagnole a été créée en 1913 rue de la pompe. Cette paroisse était destinée à encadrer les employés domestiques du quartier. À cette époque, on estime qu'une centaine de milliers d'Espagnols résidaient déjà dans la capitale et sa banlieue, venus travailler pour l'exposition universelle de 1898, et étant restés sur place. C'est suite à la description des conditions de vie et de travail très précaires des Espagnols par un prêtre espagnol en visite à Paris que le roi Alphonse XIII décide de fonder cette mission, *« dans le but de pourvoir nos nombreux compatriotes pauvres résidant à Paris, de prêtres qui s'occupent de leurs nécessités spirituelles mais aussi d'œuvres sociales et de bienfaisance qui aident au maintien de l'esprit de patrie parmi*

¹⁴ Muñoz M.C., opus cité.

¹⁵ Ce taux de fréquentation doit toutefois être nuancé dans la mesure où les adhérents d'associations sont sur-représentés dans cet échantillon.

eux »¹⁶. C'est donc dans le cadre d'un réel souci de maintenir l'identité de ces migrants que s'est établie cette institution qui par la suite joue un rôle structurant, notamment pour les nombreuses employées domestiques du quartier. Une annexe existe près de la place Victor Hugo. Une autre église se trouvait à Aubervilliers, dans le quartier dit de la « Petite Espagne ».

Enfin, le tissu associatif espagnol est à la fois dense et diversifié (la liste des associations recensées par l'ambassade d'Espagne se trouve en annexe 3). On distingue les locaux animés par les consulats, les associations à caractère politique créées par des exilés et des associations spécialisées comme les APFEEF (associations des parents d'élève espagnols en France). Ces associations sont aujourd'hui avant tout des lieux de sociabilité où les ressortissants se retrouvent à la fin de la semaine pour jouer aux cartes, partager un repas. Les structures consulaires tendent à maintenir le lien avec l'Espagne au sein de la communauté et par delà les générations. Outre des cours de langue espagnole, elles soutiennent financièrement des voyages en Espagne pendant la période estivale. Aujourd'hui, la FACEEF¹⁷ (Fédération des associations et centres des émigrants espagnols en France) regroupe 174 organisations. Elle est située au cœur de la « Petite Espagne », sur un terrain acquis par l'ambassade. Le paysage associatif tend à évoluer sous l'effet du vieillissement de la communauté (apparition des associations de retraités) et de la présence accrue des deuxièmes générations. Les associations jouent un rôle essentiel dans la transmission de cette mémoire de la migration espagnole. Les derniers arrivants sont relativement peu présents dans ces structures. Certains s'y retrouvent cependant pour retrouver une immersion culturelle qui fait défaut dans leur quotidien, à l'instar de Ma., venue en 1998 qui se rend toutes les semaines à la maison d'Espagne, rue de Nantes, dans le XIXème arrondissement de Paris, pour prendre des cours de Flamenco. C'est à travers des discussions avec des anciens, qu'elle a appris l'histoire des exilés et des ouvriers.

¹⁶ Extrait de l'ordre royal du Ministère de l'Etat du 15 novembre 1913, citée par José Magruña Romero, in « La colonia española y las misiones o capellanías españolas en Francia en la segunda mitad del siglo XX », Tesis de licencia de Teología Pastoral de la movilidad humana, Pontifica Universitas Urbaniana, Roma, 2004.

¹⁷ www.faceef.org

Ce maintien d'un tissu social espagnol vivace ne signifie pas une communautarisation cloisonnée. Au contraire, on observe une très forte ouverture sur la société française. Cette évolution se constate même chez les personnes arrivées avant 1980.

« Avant, oui, il y en avait qui travaillaient avec moi. Bon, ils sont mariés. Quand on était jeune, on allait jouer aux cartes dans les cafés. Maintenant aucun ne veut retourner jouer aux cartes. Ils ont des enfants, comme nous, et passent plus de temps en famille. Maintenant, on s'est fait un peu des amis français et on sort des fois le dimanche. On aime bien danser. On aime bien avoir des contacts avec les gens. On est bien ouvert.

Vous avez gardé des amis espagnols ?

Français plutôt. On aime bien aller dans les grandes salles de danse, pour danser. Il y a beaucoup de Français qui viennent nous voir parce qu'on danse bien et qu'ils voudraient danser comme nous. Avant, les Français ne dansaient pas comme nous. Nos copains nous téléphonaient pour savoir si on part danser aujourd'hui, ils sont embêtés si on ne vient pas. On va aussi réveillonner avec des copains français. Nous en avons qui sont partis avec nous en vacances en Espagne. On est très ouverts. »

(L.)

Cette évolution est liée à la lente interpénétration des groupes sociaux. Au fil du temps, des relations se nouent avec le voisinage et sur le lieu de travail. Mais aussi en raison de l'effritement des relations espagnoles qui s'érodent avec les décès ou les départs en Espagne à l'âge de la retraite. Les pratiques culturelles françaises imprègnent le quotidien des immigrés. Le déroulement de la journée comme les heures de repas se calquent sur le rythme français. La cuisine combine les recettes des deux pays.

Le contexte est différent pour les enfants nés en France. Leur milieu relationnel est essentiellement français du fait de leur socialisation ici depuis leur enfance. Il en va de même pour les immigrants les plus récents, mais pour des raisons différentes. Nous avons vu que la plupart ont eu une migration encadrée par un contrat d'entreprise ou par l'université. Le milieu relationnel des premières années s'organise donc principalement autour des fréquentations des collègues de travail espagnols arrivés dans les mêmes conditions. Après plus de trois ans passés en France, les fréquentations espagnoles deviennent très minoritaires. Selon nos observations, les Espagnols qui restent plus de deux ans sortent du cadre d'un contrat ou d'un échange et ont une stratégie d'installation liée à

une rencontre avec un conjoint français. L'établissement d'un couple détermine la prolongation des séjours. Le milieu relationnel s'organise dès lors autour de ce conjoint.

« On connaissait une amie de B., qui était ici dans la région. Il y a aussi des gens, qui connaissaient des gens qui étaient ici à Lille qui nous ont donné des numéros de téléphone, mais seulement des amis de B. »

(R.)

Cette « francisation » de l'espace relationnel n'est pas incompatible avec l'entretien de relations avec l'Espagne et leur hispanité.

II La conservation des liens avec l'Espagne

La conservation des liens avec l'Espagne s'observe parmi toutes les catégories d'Espagnols et de descendants d'Espagnols. Les retours saisonniers, le maintien de contacts avec famille et amis sont une constante. Elle prend cependant un sens différent pour les exilés, les primo-migrants et les « secondes générations ».

A. La politisation de la relation avec le pays d'origine chez les réfugiés

La relation avec l'Etat espagnol est empreinte de conflictualité qui peut se reporter chez certains sur leur hispanité. Nous avons pu interviewer des personnes qui ont témoigné du rejet de la nationalité espagnole, symptôme du rejet de l'Espagne. Ce comportement se traduit fortement dans l'éducation donnée aux enfants, tournée très tôt vers la France. Le regard porté sur l'Espagne est chargé d'amertume, parfois sans appel. Cette dureté est induite à la fois par l'incompréhension d'une Espagne qui s'est complètement transformée depuis le départ, du mépris produit par une société d'origine qui considère les exilés comme jouissant d'une vie facile, et du besoin de légitimer leur attachement à leur nouvelle patrie.

« même la première fois cela ne nous a pas beaucoup satisfait, l'Espagne avait beaucoup changé. J'avais quinze ans quand je suis partie, et mon père il travaillait il était "garde aiguilles" et les horaires de travail étaient normaux c'était pas comme maintenant où ils mangent à 15 heures, non non, mes sœurs travaillaient à l'usine et elles terminaient, on leur emmenait le manger vers midi, et la première fois qu'on y est allés à onze heures et demi du soir ils n'avaient pas commencé à faire le repas du soir.

Mais là-bas, on n'a plus personne, tout le monde est resté ici sauf des neveux, ceux de mon frère qui n'avait pas pu passer en France, et aussi son frère qui a eu deux filles qu'on voit là bas, et j'ai aussi beaucoup de cousins là-bas, les oncles et tantes sont tous morts maintenant. »

(N.)

Par ailleurs, les retours après des années d'exil se font avec une charge émotive très forte, à la fois empreints d'appréhension et de respect sacralisateur. Le retour est vécu comme un « pèlerinage ».

« ça s'assouplissait du côté de Franco. Pendant longtemps, ce n'était pas possible ça. Je crois qu'il y avait du y avoir un assouplissement qui avait dû se faire et il y avait cette opportunité. Je ne sais comment s'est venu. Je ne sais pas, je n'en sais rien. Mais ma mère n'est pas allée dans son village la première fois, parce qu'elle craignait, elle avait peur, parce qu'on lui disait, on lui avait dit que si elle mettait les pieds dans le village, on la pendrait ou je ne sais pas quoi. Elle n'est pas allée la première fois. Elle n'y est allée qu'en 65. Autrement on a fait Barcelone, Madrid la première fois, puis dans le village où est né mon père. On a fait un petit pèlerinage. »

(E.M.)

La relation des réfugiés avec le pays d'origine est donc empreinte de sentiments à la fois forts et complexes. Les personnes interrogées expriment un mélange d'amour et de haine pour ce pays qui les a mis au monde et rejetés. Ce type de comportement révèle le lien qui existe entre l'autoperception de soi et le rapport à l'Etat. Toutefois, la fracture qui s'établit semble définitive. Si les réfugiés cherchent, dans l'ensemble, à transmettre leur hispanité, aucun parmi ceux interrogés ne projette son avenir en Espagne.

B. La migration de travail et la promesse du retour

Les migrants sont venus en France avec l'intention de repartir deux ou trois ans après. Ils sont restés plusieurs décennies, bloqués par une insertion professionnelle, familiale et sociale chaque jour un peu plus profonde. Ces migrants ont construit une relation avec l'Espagne en tenant compte de ces paradoxes. Le mythe du retour est resté très vivace, entretenu par des retours pluriannuels, l'acquisition d'une maison au village d'origine ou en ville. Les contacts avec la famille et les amis sont hebdomadaires. Le téléphone reste l'instrument privilégié mais nous avons entendu de nombreuses personnes disant avoir gardé l'habitude d'écrire. Toutefois, les transferts d'argent mensuels sont peu

fréquents. La faiblesse de la rémunération des ouvriers espagnols et la charge de famille explique la faiblesse de cette pratique. De même, les nouveaux arrivants venus en France dans une perspective personnelle, n'ont pas à assumer l'aide aux parents. C'est davantage l'inverse qui se produit.

Les migrants les plus récents utilisent davantage Internet et les messages par téléphone portable. Les Espagnols de France se tiennent informés des actualités par le journal et, lorsqu'ils en ont la possibilité la télévision retransmise par le satellite. Les événements majeurs comme les élections ou les attentats font l'objet d'un intérêt particulier.

Les retours estivaux se font surtout dans la région de la famille. C'est une période décrite comme un temps de fête et de retrouvailles. Le temps du retour est un moment particulier dans la vie des villages d'émigration. Il est courant de voir l'instauration d'une fête communale au mois d'août pour raviver le lien entre le village et ses ressortissants à l'étranger. L'Espagne est appréciée pour sa chaleur sociale, la simplicité des relations humaines.

« Oui, on était toujours très bien accueillis par la famille, même par les amis. Mes parents retrouvaient leur famille et leurs amis aussi qu'ils avaient laissés. Donc c'était toujours festif. Nous en France, on n'allait jamais dans les bars, que là on avait l'autorisation. L'Espagne c'est ça, les gens se retrouvent au bar et puis il y avait les fêtes du village. Il y avait une fête dans notre village, parce que toutes les petites villes ou les villages ont leur saint ou leur patron et donc nous au village de mes parents, c'est au mois d'avril, mais comme la plupart des immigrants ne pouvaient pas y assister, ils en refaisaient une bis au mois d'août exprès. C'est la fête des immigrants. Elle a été instaurée dans les années soixante-dix et c'est toujours resté. »

(A.)

Le maintien de relations très fortes avec l'Espagne et le discours très positif qui les décrit s'accompagne parfois très paradoxalement d'un jugement très dur à l'égard des Espagnols.

« Et en Espagne, vous disiez avoir ressenti du racisme.

Oui, beaucoup, du racisme, de la jalousie. Ce n'est pas comme ici. Là-bas si vous mettez une petite robe à 10€ et vous partez et vous êtes en bonne santé, on dirait que le gens vous mangent avec les yeux. Ici, si vous mettez du 10€, 15€ ou 1€, les gens en ont rien à foutre. Peut-être cela vient du village. [...]. Ce n'est pas comme avant, parce que même dans notre village, il n'y a pas longtemps en arrière les gens t'embrassaient, ils s'occupaient un petit peu de ta santé, mais maintenant tu passes, tu dis bonjour. Mais moi, je sais que je vais dans mon village et

tout le monde m'aime et vient me voir. Tout le monde m'emmène quelque chose, des œufs, des poulets, il m'emmène de la paille, c'est parce que je ne suis pas méchante quand même. »

(An.)

Les migrants restent stigmatisés, que ce stigmat soit positif, notamment pendant les fêtes de village, ou négatif, face à des Espagnols qui entretiennent l'image de l'émigré qui jouit de la supposée abondance du pays d'accueil.

Certains nouveaux arrivants ont orienté leur trajectoire professionnelle de façon à conserver des liens avec leur région d'origine.

« Tu as gardé le moyen d'être entre les deux.

Voilà, je pense que peut-être pas conscient à 100% mais... et donc maintenant, je suis dans le stade de... Quand j'ai connu le marché international et tout ça, j'ai compris que la région d'où je suis originaire, la Cantabrie a des possibilités dans le secteur énorme, de par son climat, de par sa terre, de par sa conjoncture économique, la région de Cantabrie a un potentiel énorme. [...]. Au jour d'aujourd'hui, il y a déjà deux entreprises françaises, reconnues dans le secteur, avec une histoire dans le secteur qui ont installé déjà une production en Cantabrie. [...] Maintenant je suis sur le point qu'avec une des entreprises, une de ces deux entreprises qui se sont installées en Espagne déjà, je vais créer, je vais signer dans les prochaines semaines, une nouvelle société à 50% : une pépinière de production. Et on a déjà planté 10 000 arbres là-bas, on développe cette activité-là, mais toujours en habitant à Poitiers. Je fais en sorte de garder le lien avec l'Espagne. »

(P.)

Ce projet est de nature exemplaire, mais de nombreux migrants investissent une activité commerciale pour pouvoir vivre entre les deux pays. On observe chez les enfants de migrants le même type de comportement, notamment pour ceux qui ont choisi d'enseigner l'espagnol et qui profitent de leurs attaches pour monter des projets pédagogiques. Les relations avec l'Espagne restent très dynamiques par delà les générations.

C. Les enfants de migrants : l'hispanité réinventée

La perpétuation du lien avec l'Espagne chez les nouvelles générations est un phénomène qui éclaire la mécanique sociale de la transmission de l'identité parentale. Elle

montre que cette transmission n'est pas simplement un décalque, mais une réappropriation complexe qui tient compte de la socialisation en France.

Les enfants de migrants ont aujourd'hui entre 20 et 60 ans. Ils présentent un profil différent puisque les plus jeunes sont issus du milieu des ouvriers des Trente Glorieuses et les plus vieux sont des enfants des exilés républicains. Toutefois, les comportements dépendent moins de l'origine sociale que du cycle de vie dans lequel les personnes se trouvent. On constate en effet un rejet de cette hispanité chez les enfants et les adolescents qui la vivent comme un facteur de stigmatisation dans leur environnement. Ce phénomène est courant chez les populations d'origine étrangère. Le refus d'apprendre à parler l'espagnol ou de suivre les parents sur les lieux de vacances en sont des symptômes. Ils préfèrent investir dans les relations avec leur entourage en France. C'est après l'adolescence que l'on observe un changement de comportement.

« Donc en fait, pendant dix-quinze ans, ils ont arrêté de venir au village ?

Oui et là ils reviennent l'été.

Et là, ça fait combien de temps ?

Ca fait moins de cinq ans. J'ai remarqué, oui, ça fait moins de cinq ans. Et puis, il y en a d'autres que je n'ai jamais revus, jamais, jamais. Et c'est marrant, là cette année, je ne l'ai pas vue, mais je sais qu'elle était là. C'est une fille de la région parisienne, qui était cousine avec un fille qui elle aussi revient tous les ans, et avec qui je m'entends bien et qui habite en France. Elle a une cousine, ça faisait vingt ans, qu'elle n'était pas revenue. Et elle l'a revue là cette année. Ca faisait vingt ans quand même. Donc elle avait arrêté de venir, la dernière fois quelle a dû venir, elle devait avoir 17 ou 18 ans. Ca fait longtemps qu'elle n'était pas venue, ça fait quand même. »

(A.)

Ce changement se déclare à un moment du cycle de vie qui correspond, sur le plan personnel, à une distance prise avec les impératifs identitaires. Etre français n'est plus une chose à prouver, ne se pose plus dans les mêmes termes et avec autant de malaise dans les interactions quotidiennes. La construction identitaire, contrairement à la période de l'enfance et de l'adolescence, est achevée. En outre, cette période est aussi celle de l'établissement du foyer et des premiers enfants. Les personnes ont la charge de transmettre à leur tour un héritage familial jusqu'ici refoulé. Cet intérêt se traduit chez quelques personnes par un retour définitif en Espagne. Ces personnes ont profité de la période universitaire pour effectuer ce retour. On observe de plus en plus de personnes

issues de l'immigration espagnole revenir dans leur région d'origine en famille, avec ou sans leurs parents.

Plus que de simples allers-retours, on observe de plus en plus d'investissements, notamment immobiliers, qui matérialisent l'attachement symbolique pour l'Espagne. Plus qu'un simple retour identitaire, ce comportement des nouvelles générations est empreint d'une volonté de syncrétisme, une volonté de vivre pleinement une double appartenance. Cette orientation caractérise la trajectoire d'intégration de l'ensemble de la communauté espagnole.

III Les compromis de la double appartenance : le syncrétisme identitaire à l'espagnole ?

On ne peut comprendre le processus d'intégration des Espagnols en France sans appréhender, simultanément, leur positionnement par rapport à la société d'accueil et la société d'origine. Cette intégration est faite de mélanges, de syncrétisme, c'est-à-dire l'invention d'un troisième terme à partir de deux termes distincts. Il faut penser en termes d'articulation d'appartenances. La communauté espagnole est à la recherche de légitimité au sein de cette double appartenance. Nous allons ici présenter les principaux produits de ce syncrétisme.

A. Le lien culturel : la pratique des langues

A travers la pratique de la langue, c'est à la fois un rapport entre les générations et les sociétés d'accueil et d'origine qui s'affirme. Chez les anciens migrants, la pratique du français est chargée de complexes. L'apprentissage se fait sur le tas, à travers les relations professionnelles, avec l'administration et le voisinage, sans méthode. Les excuses quant à la faiblesse de la maîtrise de la langue sont quasi systématiques avant un interview. Certains ont refusé l'entretien sur ce prétexte. Trente ans après, la langue demeure à la fois un obstacle subi et un paravent contre une perte de soi. La langue est le rocher sur lequel les migrants accrochent leur hispanité. Inversement, l'absence de maîtrise du français peut s'analyser comme une résistance à la dilution identitaire. L'un des modes d'assimilation

courant de la langue française est la diglossie, l'utilisation de termes des deux langues dans l'expression. Une autre forme de diglossie courante est la pratique de la « francisation » de termes espagnols et, inversement, « l'hispanisation » de termes français pour pallier les manques de vocabulaire. La diglossie peut devenir dans certains cas pathologique lorsque la personne perd totalement la conscience d'une distinction entre les deux langues.

La transmission de la langue espagnole aux enfants s'observe dans l'ensemble de la communauté. Il y a deux exceptions : les réfugiés qui ont décidé de tirer un trait sur leur hispanité, ce qui reste extrêmement rare, et les descendants de migrants qui pratiquent le français dans le foyer et ne s'astreignent pas à parler espagnol avec leurs enfants.

Dans ces conditions, les enfants font office de vecteur d'entrée du français dans le foyer. Ils médiatisent le rapport à la société française, notamment lorsque les parents les utilisent pour effectuer des démarches administratives.

« Tous les papiers concernant le lycée, la scolarité, concernant la maison, c'était toujours moi qui m'en suis occupé. Depuis l'âge de 12 ans, je m'occupe des papiers de ma mère, banque etc... »

(C.)

Les enfants construisent leur espace linguistique entre deux pôles, le foyer et l'extérieur. L'usage de l'espagnol est réservé pour communiquer avec les parents et lors des séjours en Espagne. Le rapport au foyer, et donc aux parents est dès lors, étroitement associé à la langue espagnole et au pays d'origine.

« Au niveau des langues que vous pratiquez à la maison ?

C'est très précis. C'est les deux, mais en fait, il y a des échanges, c'est très codé. Avec mes parents toujours en espagnol, depuis le début jusqu'à aujourd'hui quand on leur parle. Entre frangins, on peut se mettre à parler français. Ça dépend si c'est un sujet qui nous concerne uniquement ou si l'écoute des parents pas loin peut être intégrée ou pas. Ils vont comprendre ce qu'on dit si on parle en français. En même temps, si ça devient très sérieux, on a beaucoup plus de vocabulaire en français. On aura des arguments, pour pouvoir aller loin dans les idées, on choisit le français, parce qu'en espagnol, ça va être assez binaire. En espagnol, j'ai un vocabulaire un peu pauvre, même mes parents. Ils ne sont pas très littéraires. Tu sais chez nous, les premiers disques et livres qui sont arrivés à la maison, c'est parce que nous adultes ou adolescents, on a commencé à faire rentrer un livre à la maison. Il n'y en a pas eu avant. Les questions de langue, ça c'est très étonnant. Quand j'étais avec ma femme, au début qu'on se connaissait, mes parents pour lui parler faisaient l'effort de lui parler en français. Dès qu'il s'adressaient à moi, ils parlaient en espagnol. Moi, quand je leur parlais, je leur parlais en espagnol. En fait, c'est un jeu, on décide de parler, c'est naturel, ce n'est pas un calcul, c'est en fonction de qui écoute et qui est concerné par la

discussion. Tout ça est naturel. C'est quelque chose qui est un peu tissée comme cela. C'est vrai que la porte quand tu la pousSES tu es en Espagne, à l'extérieur tu es en France. [...] Oui, mais si je rentre en "Espagne" (dans l'appartement) avec des Français, alors là, il y avait tout un jeu assez complexe. Des choix de langue pour se parler, mais pas pour se cacher des choses. C'est une question d'ajuster si la personne est concernée au pas. [...] D'ailleurs mes parents finissent par leur parler espagnol même s'ils ne comprennent pas tout. Ils vont deviner et vont s'en arranger. C'est une question de familiarité en fait. »

(M.)

Il n'est donc pas étonnant d'observer un rejet de l'espagnol dans le processus de construction identitaire quand celui-ci se fait dans une perspective de construction de l'individualité, contre les parents, pendant l'enfance et l'adolescence. Il faut souligner que cette période de rejet est renforcée pendant les séjours estivaux. Les enfants nés en France qui ne maîtrisent pas ou plus l'espagnol se retrouvent stigmatisés par les autres enfants sur le lieu de vacances. Inversement, une maîtrise de l'espagnol conditionne une plus grande proximité avec l'Espagne. Elle facilite les retours et les contacts avec la famille en Espagne.

B. Le lien politique : le retour symbolique de la double nationalité

Analyser le lien politique dans toute sa complexité nécessite de prendre en compte une multitude de paramètres. Ce lien dépend de la trajectoire de vie des individus, de leur éducation, de leur auto-perception et de leur projet de vie. Nous avons pris le parti ici d'examiner ce lien politique avec la France et l'Espagne à travers deux manifestations civiques : la nationalité et la pratique du vote.

La prise de la nationalité française est peu fréquente parmi les anciens migrants. Cette démarche n'a pas d'utilité en soi. Elle peut être faite afin de s'aligner sur la nationalité des enfants. Le choix se pose à la retraite, lorsque la fin de l'emploi ne justifie plus le non-retour. Certains choisissent ce retour, d'autres choisissent une installation définitive en France. Il faut souligner cependant que dans les deux cas, ce choix est d'ordre symbolique et les personnes continuent à effectuer des allers-retours entre l'Espagne et la France où ils ont laissés amis et enfants.

« Ma mère est française. Ma mère s'est fait naturaliser française au moment de sa retraite. Avant, je lui ai proposé plusieurs fois, ça n'aurait rien changé pour elle, surtout avec l'Europe maintenant, mais à l'âge de sa retraite, dans les mois qui ont précédé son départ à la retraite, "ben je vais me faire naturaliser". Elle s'est fait naturaliser. C'est une formalité, elle était en France depuis plus de 50 ans et donc elle est française. Il n'y avait pas de raisons administratives, il n'y a pas de raisons financières. Sa retraite c'était sa retraite. »

(C.)

La prise de la nationalité française chez les enfants peut être également tardive. Elle peut se faire par simple nécessité administrative. L'interviewé a fait sa demande pour pouvoir obtenir une bourse nationale et poursuivre ses études secondaires. Ses frères ont été naturalisés au moment du service militaire.

« C'est sur les conseils d'un ami qui a dit, mais si tu étais français, tu aurais une bourse.[...], pour moi, je vivais en France, j'étais né en France, j'ai fait des études en France. Je jouais au foot en France avec une licence bien française qui avait la même couleur que les autres. Moi, j'étais Français. Ca m'a étonné d'être obligé de faire cette démarche. Mes frères, quant à eux, sont devenus Français, quand ils ont été appelés à Limoges pour faire leurs trois jours, le conseil de Révision. Donc on leur a dit, ils sont arrivés, la première question que l'on leur a posée, "est-ce que vous voulez être Français, est-ce que vous voulez faire votre service militaire". Ils ont dit oui. Séance tenante, ils ont été déclarés bons pour le service et français. »

(C.)

Cet extrait nous renseigne sur le poids psychologique que représente la nationalité, même chez un enfant qui, contre son vécu quotidien, se rend compte avec étonnement qu'il n'est pas français. Elle induit une véritable réflexion sur l'identité de la personne concernée.

L'extension de la double nationalité symbolise une certaine évolution de la communauté. Elle se constate en particulier chez les personnes nées en France qui veulent renouer avec une certaine hispanité. Cette démarche ne s'inscrit pas dans un projet de retour en Espagne et encore moins dans le désir de devenir espagnol. Il s'agit de matérialiser une double appartenance franco-espagnole.

« A titre symbolique plus. Dire bon ben voilà, quoi, c'est peut-être la boucle. Une façon de retourner sans retourner. »

(E.M.)

Les démarches entreprises pour obtenir cette double nationalité sont souvent l'occasion pour les intéressés de se renseigner sur l'histoire familiale. Cette démarche

s'accompagne d'un important travail de transmission de la mémoire. Outre la collecte d'informations sur l'origine et le parcours des parents, certains entreprennent de véritables recherches généalogiques.

L'une des conséquences de ce sentiment de double appartenance est une conscience aiguë de l'identité européenne. Les descendants de migrants expriment une facilité à se projeter au niveau européen.

« Maintenant, il y a l'Europe, donc tu sais, moi mon rêve, c'est qu'on ait une carte européenne. On peut toujours marquer le pays où t'es né, garder ça quoi. Ça serait sympa que, quand t'as un Lituanien et un Espagnol et un Français, ils aient une carte qui se ressemble. On a bien la monnaie unique, pourquoi pas une pièce d'identité unique, même si les gens ont fait mention de ton trajet, de ton origine, quelque chose comme ça. Ton lieu de résidence, ton lieu de travail, j'en sais rien. »

(M.)

La pratique du vote relève de la même logique. L'abstentionnisme et le désintérêt des affaires politiques est répandu chez les personnes issues d'un milieu populaire arrivées pendant les Trente Glorieuses : *« je fais de la politique avec mes mains »* déclarait un interviewé. En revanche, l'implication politique est vivace parmi les exilés et leur descendance. Les nouveaux arrivants expriment également un intérêt similaire. Nous avons pu observer que, parmi les personnes interrogées, celles qui votent en Espagne, votent également en France (sauf dans le cas d'arrivée récente). Quant à celles qui votent en France, elles votent aussi en Espagne si leur nationalité le permet. La pratique du double vote est donc très répandue. Elle est significative d'un intérêt simultané pour la vie politique des deux pays. Les personnes interrogées s'informent tant à travers les médias que lors de leurs séjours dans le pays d'origine et à travers les contacts qu'elles entretiennent à distance avec leurs proches. On constate donc la volonté de construire une double immersion sociale. Ce n'est pas seulement une double immersion de fait ou subie, mais un véritable projet de vie et une construction identitaire qui se dessine au-delà du double lien politique.

C. Sédiments de mémoire et ferments d'avenir

Au-delà des générations et des origines, les Espagnols se retrouvent autour d'une condition et d'une mémoire commune, qui n'est ni celle de la société d'accueil ni celle du pays d'origine, mais une construction propre, née d'un vécu partagé et transmis.

Cette conscience d'appartenance commune s'est d'abord forgée autour des souffrances subies : celle de l'exil et de la condition des ouvriers immigrés. La souffrance originelle est une dimension constitutive des diasporas. Elle est un ferment social. Son expression s'observe également chez des personnes qui n'ont pas traversé ces expériences dramatiques, chez les nouveaux arrivants et les descendants.

« Il y a eu beaucoup de souffrance et on ne connaît pas l'histoire. Donc si ça sert à ce que l'on connaisse, ça serait bien. Ça fait partie de ce que j'ai connu. Il y a eu une espèce de honte pendant des années, donc il fallait cacher tout ça. Et maintenant, c'est peut-être avec le renouveau de l'Espagne, peut-être avec la facilité d'accéder à l'information maintenant, peut-être, je ne sais pas pourquoi, peut-être que la nouvelle génération ou la deuxième génération d'Espagnols ou la troisième vont rechercher ses origines. Moi je ne pensais pas que c'était important mes origines avant de sortir d'Espagne. Quand tu es en Espagne, tu ne te poses pas ce genre de questions. En habitant en France, c'est là que je me suis rendu compte que c'est important pas de garder les habitudes espagnoles, ça c'est secondaire, mais de savoir d'où tu viens. Ça c'est important. C'est pour ça que la deuxième ou troisième génération d'Espagnols veulent savoir. »

(P.)

Ceci démontre un processus de transmission qui soude le lien social et produit du sentiment d'appartenance.

Nous avons pu mettre à jour un autre élément qui semble structurer ce sentiment d'appartenance : le positionnement par rapport aux sociétés d'accueil et d'origine. Ce positionnement est conditionné chez les primo-migrants par le malaise inhérent à la condition de l'émigré/immigré qui, où qu'il soit, ne se trouve pas à sa place. La migration produit de l'illégitimité géographique. En France, le temps n'efface pas ses origines et en Espagne, il n'est plus vraiment espagnol. Nous avons retrouvé ce malaise chez les enfants de migrants, à ceci prêt que la double appartenance est vécue de façon positive. Elle offre une opportunité latente qui leur permet d'envisager l'idée de pouvoir vivre à un endroit ou un autre, même si, dans les faits, le passage à l'acte est peu fréquent.

« Je me suis toujours bien sentie dans le village de ma mère. J'avais l'impression, je ne sais pas si c'était me projeter des choses, mais j'ai l'impression d'être chez moi vraiment. Oui. Finalement, on est un peu chez soi nulle part et partout en fait. On est vraiment partagé. Là je suis chez-moi c'est sûr. J'ai toujours des envies d'aller vivre en Espagne, de concrétiser, je serai peut-être déçue, je n'en sais rien. »

(E.M.)

L'histoire migratoire et l'exil constituent donc un creuset identitaire opératoire par delà les générations. Les derniers arrivants présentent une conscience moins marquée de ce phénomène. Les arrivants les plus récents sont isolés par l'encadrement de leur milieu professionnel. De façon symptomatique, cet extrait montre que cette infirmière, arrivée en 2001, ne perçoit pas la spécificité de la seconde génération par rapport à la société française.

« Comment tu les vois les enfants d'Espagnols ?

Comme des Français. Oui, il y en a qui parlent espagnol, il y en a qui parlent pas du tout. C'est normal, ils sont français, ils sont nés ici, c'est normal. [...]

Et ceux qui parlent espagnol, tu les vois différemment de ceux qui ne le parlent pas ?

Ben pareil, parce qu'ils sont français. Ils sont nés ici, ils ont pris les habitudes de la France alors c'est normal. »

(Ai.)

Ce témoignage entre en contradiction avec la perception des interviewés nés en France.

« Quand je rencontre les Espagnols, il y a une familiarité immédiate. Mais j'ai remarqué que quand des Espagnols rencontrent d'autres Espagnols, c'est souvent le cas. »

(M.)

Si l'on place ce que dit ce nouveau venu en regard avec le témoignage de P., arrivé il y a 6 ans, sensible à la question de l'exil (p. 39), on met à jour le parcours identitaire et social que peuvent faire les Espagnols en quelques années d'installation. L'isolement s'atténue après quelques années, ouvrant la possibilité d'une interaction plus grande avec les autres catégories d'Espagnols, entraînant l'acquisition des schémas identitaires communs aux Espagnols de France. Il est peut-être abusif de parler de la « communauté » des Espagnols en France, étant donnée la diversité des situations. Toutefois, nous avons mis en lumière l'existence d'un « être-ensemble », les linéaments d'une mémoire qui pèse sur l'identité des ressortissants espagnols et de leurs enfants et crée du lien, donne sens à un groupe à part.

Conclusion de la deuxième partie

Existe-t-il une communauté espagnole en France ? Vue de l'extérieur, la vie des Espagnols en France tend à perdre sa spécificité. L'alignement des modes de vie s'observe à travers une conformation de l'habitat et de l'emploi sur le niveau de la société française. Cette tendance est cependant une moyenne et il faut, pour être précis, rappeler que l'ascension sociale ne concerne pas l'ensemble des enfants d'Espagnols et encore moins les retraités qui connaissent un déclassement du fait de la faiblesse de leur pension.

Mais la réalité de l'être-ensemble des Espagnols de France se trouve dans la constitution d'une mémoire construite à partir de la multiplicité des vécus des exilés et des personnes arrivées pour trouver un travail. La souffrance est le dénominateur commun de ces mémoires individuelles partagées, mais passées au crible d'une lecture commune pour devenir une mémoire collective. Cette souffrance est d'abord liée à une certaine condition migratoire, le refoulement dans une marginalité sociale dans laquelle le travail reste le seul horizon de légitimité. L'absence de reconnaissance du statut de réfugié fait écho à une vie de travail sans réelle ascension sociale. Cette souffrance est pourtant valorisée dans le discours collectif, réappropriée par les plus jeunes, et transformée en un sacrifice fondateur pour la communauté qui trouve ici sa raison d'être.

Cet être-ensemble se fonde aussi sur la légitimation d'un espace de vie commun entre ici et là-bas. Pour les migrants des Trente Glorieuses, l'installation en France procède d'un non choix. Ils sont venus pour repartir mais sont restés et ont nourri cette idée originelle de retour pour la transformer en mythe. Les enfants nés en France se sont quant à eux réappropriés le choix migratoire en assumant leur double appartenance. Cela se traduit par la prise chez certains de la double nationalité. Aux impératifs de l'intégration, ils ont préféré légitimer l'articulation.

CONCLUSION GENERALE

Nous avons dans cette étude étayé par des témoignages directs les résultats de l'enquête quantitative, mais aussi de mettre à jour des processus, notamment identitaires que les chiffres n'étaient pas à même de montrer.

La communauté des Espagnols en France est un groupe hétérogène, constitué par des vagues successives depuis un siècle, chacune ayant une histoire et un parcours différent. Nous avons commencé cette étude par les exilés qui ont fui l'avènement de Franco entre 1938 et 1940. Ces réfugiés ont subi une migration forcée. Leur venue en France s'est faite dans des conditions dramatiques, faite d'éclatements familiaux, de travail et de logements précaires, dans une trajectoire sur laquelle ils n'avaient pas de contrôle. A l'inverse, les migrants des Trente Glorieuses sont des ouvriers qui sont venus avec le projet de travailler quelques années afin de construire une vie meilleure. Certains sont venus dans le cadre des recrutements officiels, la plupart ont bénéficié de contacts qu'ils avaient sur place. Ils ont donc maîtrisé leur migration, mais absolument pas la durée de leur installation. Enfin, la dernière vague est faite de jeunes qui ont fait des études supérieures, soit des étudiants profitant des programmes d'échange, soit du personnel qualifié recruté sur des secteurs spécifiques. Il s'agit d'une migration très encadrée et généralement de courte durée. Le dernier groupe est constitué par les enfants nés en France. Cette génération a aujourd'hui entre 20 et 50 ans.

A l'instar de ce qui ressort du rapport statistique, on observe une amélioration des conditions de vie des Espagnols en France, tant au niveau professionnel que du logement. La seconde génération appartient aujourd'hui à une classe moyenne parmi laquelle nous avons interrogé des professeurs, fonctionnaires ou commerciaux... D'une façon générale, les conditions de vie se calquent sur la société française. Au-delà de ces évidences, nous avons mis à jour la constitution d'une mémoire commune qui sert de ferment à un sentiment d'appartenance commun. Cette mémoire s'est constituée à partir de fragments d'expériences différentes de la migration. La souffrance de l'exil, la solitude des travailleurs immigrés, l'expérience de la discrimination et de la différence ont été passées au crible de l'histoire pour rentrer dans l'inconscient collectif. Cette formation d'une

identification collective à l'expérience migratoire s'est produite à travers une interaction dense au sein de la communauté espagnole. Les lieux de sociabilité comme les bals ou les églises, le travail des associations et des militants politiques ont permis la construction de cette communauté d'histoire. Aujourd'hui elle est réappropriée et revendiquée par des personnes qui n'ont pas vécu cette période fondatrice : les nouveaux arrivants et des enfants de migrants.

Pour autant, cette mise en commun d'un patrimoine historique ne s'accompagne pas d'un cloisonnement communautaire. Au contraire, les relations avec l'Espagne et la vie sociale française sont de plus en plus denses. L'intégration des Espagnols et de leurs descendants entre ici et là-bas se fait de façon originale, en prenant conscience de leur spécificité. Ils donnent l'image d'une communauté qui se construit par rapport à ici et là-bas de façon positive.

TABLE DES ANNEXES

Annexe 1 :

Tableau des personnes enquêtéesp.53

Annexe 2 :

Attestation de présence dans une unité des FFIp.58

Annexe 3 :

Liste officielle des associations de ressortissants espagnols en Francep.59

Annexe 4 :

Entretiens : retranscriptions intégrales.....p.66

Entretien n°1 : E.M. : L'hispanité de la seconde génération	p.66
Entretien n°2 : A. : Intimité des relations avec l'Espagne dans la seconde génération	p.79
Entretien n°3 : P. : La nouvelle vague migratoire : une vie construite entre ici et là-bas	p.96
Entretien n°4 : N. : Destins d'exil	p.110
Entretien n°5 : D. : L'immigration de travail pendant les Trente Glorieuses	p.115
Entretien n°6 : Ma. : Du séjour ERASMUS à l'installation.....	p.118

Annexe 1 : Tableau des personnes enquêtées

N.B. NEF= Né en France

Personne afférente : personne dont il est question dans l'entretien et qui possède une histoire migratoire

pseudo de la personne interrogée	Nature du lien	Année d'arrivée	Lieu d'arrivée	lieu de résidence actuel	Lieu d'origine	année de naissance	Parcours professionnel
A.		née en France (NEF)		Montcoutant (86)	Extremadoure	1965	Enseignante
personne afférente1	Mère	1964	Cerizay		Extremadoure	1925	Ouvrière et femme d'ouvrage
personne afférente2	Père	1963	Cerizay		Extremadoure		Ouvrier (Heuliez)
personne afférente3	Grand-oncle (mat)	1930's			Extremadoure		
personne afférente4	Oncle (Mat)	NEF	Cerizay				Ouvrier, représentant
personne afférente5	Tante (Mat)	1960	Cerizay		Extremadoure		
personne afférente6	Sœur	1964	Cerizay		Extremadoure	1962	
personne afférente7	Frère	1964	Cerizay		Extremadoure	1960	
personne afférente8	Sœur	1964	Cerizay	Espagne	Extremadoure	1959	
personne afférente9	Cousin (pat)		NEF	Vendée		1957	employé
personne afférente10	Cousine (pat)		NEF	Vendée		1954	ouvrier
personne afférente11	Grand-père (mat)	1930's	St Véran	Décédé	Extremadoure		ouvrier
personne afférente12	Fils			Montcoutant		1994	scolarisé
personne afférente13	Fille			Montcoutant		1998	scolarisée
E.M.		N E F		Rochefort (17)	Tolède/Catalogne	1947	enseignante
personne afférente1	Mère	1939	Poitiers		Tolède		
personne afférente2	Père	1939	Poitiers		Barcelone	1922	ouvrier, gardien d'hôtel
personne afférente3	Grand-père	1939	Camp de travail, puis Poitiers	Poitiers (décédé)	Bucigarax (Catalogne)		cheminot, ouvrier
personne afférente4	Oncle	1939	Camp d'Argelès	Paris (décédé)	Barcelone		Livreur
personne afférente5	Frère		NEF	St Jean de Luz		1942	Banquier
personne afférente6	Sœur		NEF	Toulouse		1949	Psychomotricienne
personne afférente7	Grand-mère	1939	Poitiers	Poitiers (décédé)	Barcelone		
personne afférente8	Tante	1939	Poitiers	Poitiers (décédé)	Barcelone	1939	vendeuse
personne afférente9	Cousin		NEF	Eure			ingénieur
personne afférente10	Cousin		NEF	Roche s/ Yon			commercial
personne afférente11	Cousin		NEF	Limoges			
personne afférente12	Cousine		NEF	Paris			Artiste
personne afférente13	Neveu (frère)		NEF	Nord			ouvrier (fondeur)
personne afférente14	Nièce (frère)		NEF	Bordeaux			Juriste
personne afférente15	Nièce (frère)		NEF	Bordeaux			Esthéticienne
personne afférente16	Neveu (sœur)		NEF			1981	
personne afférente17	Neveu (sœur)		NEF			1990	
personne afférente18	Fille		NEF	Rochefort		1971	Tourisme, juriste, institutrice
personne afférente19	Fille		NEF	Paris		1977	professeur de piano
P.		1989	Rennes	Poitiers	Santander	1961	commercial
personne afférente1	Grand-père	1939	Arcachon	décédé	Santander		Marin pêcheur

personne afférente2	Fille		NEF	Poitiers	NEF	1990	
personne afférente3	Fils	1998	Poitiers	Poitiers	Barcelone	1998	
V.		1962	Strasbourg	Vénissieux	Tétouan (Maroc)	1934	Ouvrier
personne afférente1	Fils	1962	Strasbourg	Vénissieux	Tétouan	1961	carrossier
personne afférente2	Fils		NEF	Vénissieux		1965	Handicapé
personne afférente3	Fils		NEF	Vénissieux		1967	Ouvrier
personne afférente4	Épouse	1962	Strasbourg	Vénissieux	Tétouan		
personne afférente5	petit-fils		NEF	Vénissieux		1998	
personne afférente6	Petite-fille		NEF	Vénissieux		1992	
An.		1969	Paris	Paris	Galice	1951	Gardienn d'immeuble
personne afférente1	Sœur	2004	Paris	Paris	Galice	1948	sans emploi
personne afférente2	Cousine	1968	Paris	Paris	Galice	1934	gardienn d'immeuble
personne afférente3	Fille		NEF	Paris		1976	Pharmacienne
personne afférente4	Fils		NEF	Paris		1978	Ingénieur
L.		1966	Thouars	Thouars	Extremadoure		Ouvrier
personne afférente1	Femme	1966	Thouars	Thouars	Extremadoure		femme de ménage
personne afférente2	Beau-frère				Extremadoure		
personne afférente3	Grand-père	1930's	St Varan	décédé	Extremadoure		ouvrier
personne afférente4	Père		St Varan		Extremadoure		ouvrier
personne afférente5	Oncle		St Varan		Extremadoure		
personne afférente6	Sœur	1930's	St Varan	St Varan	Extremadoure		
personne afférente7	Tantes	NEF	St Varan	décédées			
personne afférente8	Fille	1966	Thouars	Paris	Extremadoure	1962	commercia
personne afférente9	Fils		NEF	Paris	Extremadoure	1968	Menuisier
personne afférente10	Fils	1966	Thouars	Thouars	Extremadoure	1963	ouvrier
personne afférente11	Fils	1966	Thouars	Thouars	Extremadoure	1964	peintre en bâtiment
personne afférente12	Fils	1966	Thouars	Thouars	Extremadoure	1965	sans emploi
N.		1939	Poitiers	Poitiers	Logroño	1917	maçon
personne afférente1	Épouse	1939	Poitiers	Poitiers	Barcelone	1923	femme au foyer
personne afférente2	beau-père	1939	Poitiers	Poitiers	Barcelone	1900~	ouvrier
personne afférente3	fils	—	NEF	Poitiers	Poitiers	1942	maçon
personne afférente4	Fils	—	NEF	La Guadeloupe	Poitiers	1944	militaire
personne afférente5	Fils	—	NEF	Poitiers	Poitiers	1946	infirmière
personne afférente6	Fille	—	NEF	Poitiers	Poitiers	1948	aide soignante
personne afférente7	Fils	—	NEF	Poitiers	Poitiers	1950	menuisier
personne afférente8	Fille	—	NEF	Toulouse	Poitiers	1951	aide soignante
personne afférente9	Fils	—	NEF	Montauban	Poitiers	1953	éducateur d'enfants
personne afférente10	Fille	—	NEF	Poitiers	Poitiers	1955	secrétaire
personne afférente11	fils	—	NEF	Poitiers	Poitiers	1957	plombier
Mar.		1950	Poitiers	Poitiers	Santander	1930	employée domestique
personne afférente1	Époux	1952	Poitiers	décédé	Santander	192?	menuisier
personne afférente2	Fils	—	NEF	Grenoble	Poitiers	195?	
personne afférente3	Fils	—	NEF	Grenoble	Poitiers	195?	
personne afférente4	Sœur	1939	Poitiers	décédée	Santander	192?	

personne afférente5	Soeur	1939	Poitiers	Poitiers	Santander	192?	
C.			NEF	Migné Aauxances		1948	Instituteur
personne afférente1	Père	1938	Poitiers	décédé	Fuente (Andalousie)		Agriculteur, militaire, maçon
personne afférente2	Grand-père mat	1938	Poitiers	décédé	Malaga		agriculteur
personne afférente3	Oncle mat	1938	Poitiers	Poitiers	Malaga		maçon
personne afférente4	Mère	1938	Poitiers	Poitiers	Malaga		Femme d'ouvrage, serveuse
personne afférente5	Grand-père pat	1938	Poitiers	décédé	Fuente (Andalousie)		agriculteur
personne afférente6	Grand-mère pat	1938	Poitiers	décédée	Fuente (Andalousie)		agriculteur
personne afférente7	Oncle pat	1938	Poitiers		Fuente (Andalousie)		Agriculteur, militaire, maçon
personne afférente8	Oncle pat	1938	Poitiers		Fuente (Andalousie)		maçon
personne afférente9	Tante pat	1938	Poitiers	décédée	Fuente (Andalousie)		Sans emploi
personne afférente10	Tante pat	1938	Poitiers	décédée	Fuente (Andalousie)		Sans emploi
personne afférente11	Tante pat	1938	Poitiers	Poitiers	Fuente (Andalousie)		commerçante
personne afférente13	Tante pat	1938	Poitiers	La chapelle mauilière	Fuente (Andalousie)		restaauratrice
personne afférente14	Frère		NEF	Tours		1942	SNCF
personne afférente15	Frère		NEF	Alençon		1944	Cuisinier, maçon
personne afférente16	Fille		NEF	Toulouse		1975	Communication
personne afférente17	Fils		NEF	Toulouse		1983	étudiant
Ai.		2001	Paris	Poitiers	Pays Basque	1979	infirmière
M.		1965	Mons en Baroeul (Nord)	Lille	Murcie		Photo, Documentaliste
personne afférente1	Tante		Mons en Baroeul (Nord)	Fréjus	Andalousie		
personne afférente2	Père	1965	Mons en Baroeul (Nord)	Mons en Baroeul (Nord)	Murcie	1925	Menuisier (chef d'équipe)
personne afférente3	Mère	1965	Mons en Baroeul (Nord)	Mons en Baroeul (Nord)	Xerxès	1935	Sans emploi
personne afférente4	Frère	1965	Mons en Baroeul (Nord)	Somme	Andalousie	1955	Réalisateur de film
personne afférente5	Frère	1965	Mons en Baroeul (Nord)	Lille	Andalousie	1955	Tourneur fraiseur, cadre GDF
personne afférente6	Soeur	1965	Mons en Baroeul (Nord)	Orchies (Nord)	Andalousie	1956	Secrétaire
R.		2002	Paris	Lille	Galice	1979	Serveur, enseignant
J.		1999	Paris	Paris	Madrid	1973	Informaticienne
personne afférente1	Amie	1999	Paris	Madrid	Madrid		Informaticienne
personne afférente2	Grand-tante	1960	Paris	Paris	Madrid	1940	Employée de maison
I.		NEF		Chelles		1965	Conseillère d'éducation
personne afférente1	Mère	1961	Paris	Chelles	Soria		Employée de maison
personne afférente2	Père	1960	Moselle	Chelles	Galice		maçon
personne afférente3	Grand-père	1959	Brésil, Moselle	Galice	Galice		Ouvrier, maçon
personne afférente4	Oncle	1960	Moselle	Bordeaux	Galice		maçon
personne afférente5	Grand-mère	1961	Paris	Galice	Galice		
personne afférente6	Tante	1959	Paris	Saragosse	Soria	1929 ?	Employée de maison
personne afférente7	Frère	NEF		Melun		1964	Dessin industriel
personne afférente8	Oncle	1961	Paris	Paris	Galice	1949 ?	Poissonnier
personne afférente9	Tante	1960	Paris	Chelles	Galice	1944	Ménage
Nem.		2002	Paris	Paris	Galice	1975 ?	Astronome

personne afférente1	Grand-oncle	1950 ?	Suisse	?	Galice		agriculture
Pe.		NEF		Wasquehal (Nord)		1978	Professeur de gym
personne afférente1	Père	1962 ?	Roubaix	Wasquehal (Nord)	Andalousie	1945	Paysan, ouvrier
personne afférente2	Mère	1966	Tourcoing	Wasquehal (Nord)	Cordoue	1950	Ouvrière, Femme de ménage
personne afférente3	Grand-père mat	1966	Tourcoing	Espagne	Cordoue		Concierger d'usine
personne afférente4	Grand-mère mat	1966	Tourcoing	Espagne	Cordoue		Concierger d'usine
personne afférente5	Tante mat	1966	Tourcoing	Sud de la France	Cordoue	1945	
personne afférente6	Oncle pat	1962 ?	Roubaix	Décédé	Andalousie		Paysan, ouvrier
personne afférente7	Oncle pat	1962 ?	Roubaix	Andalousie	Andalousie		Paysan, ouvrier
personne afférente8	Tante pat	1962 ?	Roubaix	Barcelone et Wattrelos (Nord)	Andalousie		
personne afférente9	Sœur	NEF		Melun		1974	Responsable de magasin
personne afférente10	Frère	NEF		Reims		1980	Responsable de magasin
personne afférente11	Sœur	NEF		Toulouse		1976	Garde d'enfant
Pi.		1998	Paris	Paris	Madrid	1973	Informaticien
personne afférente1	Sœur	1999	Ecosse	Madrid	Madrid		Employée dans la restauration
E.		NEF		Ste Foy lès Lyon		1952	
personne afférente1	Arrière-arrière-grand-père	1876	Marseille	Décédé	Murcie		Gouverneur, briquetier
personne afférente2	Grand-mère	1961	Lyon	Décédée	Oran	1894	
Ch.		2000	Paris	Paris	Séville		Serveuse, employée, enquêtrice
MA.		1998	Paris	Paris	Séville	1977	Enquêtrice Attachée de presse En recherche d'emploi
personne afférente1	Frère	1999	USA	Espagne	Séville	1979	Prof de musique
V		NEF	Poitiers	Poitiers	Asturies	1946	Formateur
D		1962	Gennevilliers (Hauts-de-Seine)	La Chapelle Gaudin (Deux-Sèvres)	Salamanque	1937	Ouvrier
personne afférente1	Epouse	1962	Gennevilliers (Hauts-de-Seine)	La Chapelle Gaudin (Deux-Sèvres)			Ouvrière

NB : trois de nos entretiens n'ont pu être exploités.

Annexe 2 : attestation de présence dans une unité des FFI

Modèle N°1

RÉGION MILITAIRE

ETAT-MAJOR RÉGIONAL

1^{er} Bureau

Subdivision de

Date N° 295/RE

Je soussigné **Colonel SANCHEZ REDONDO Miguel**
 Commandant de l'Unité 7^{me} Bataillon de Sécurité

certifie que M^r **CASILLEROS GONZALEZ**, prénoms **Juan Jose**
 né le **13.02.16**, à **Ajuel Alto**, département **Corroba**
 pays **Espagne**, au **20.3.1945**, a été présent dans mon Unité du **2.10.1944**
 au **20.3.1945**, date à laquelle **a été libéré.**

L'intéressé nous a, en outre, fourni la preuve **a été libéré.**
 da **au** **à ()**
 du **au** **à ()**
 du **au** **à ()**

L'intéressé a déclaré se retirer (2) **POLICE**

(1) Indiquer l'Unité.

(2) Adresser complètement avec département, commune, rue, n°.

IMP. MARRIMPOUST, 23, R. SERVIEZ, PAH

194.

annexe3 : Liste officielle des associations des ressortissants espagnols en France

Dénomination	adresse	Ville
Secteur NORD-EST		
ASOC. ESPAÑA-ARDENNES Charleville	51, rue de l'Avenir	CHARLEVILLE MEZIERES
CENTRO ESPAÑOL DE TROYES	7, Bd.Général Ch. Delestraint	TROYES
CENTRO ESPAÑOL DE CHALONS	59, Rue du Général Compère	CHALONS SUR MARNE
ASOCIACION DE ESPAÑOLES REIMS	33, Rue Jeanne d'Arc	REIMS
CENTRO FRANCO-ESPAÑOL M. St. Martin	9, Cité du Prieuré	MONT SAINT MARTIN
CENTRO CULT.FRANCO-ESPAÑOL Laxou	BAT. SAVOIE Salle 5	LAXOU
C. CULTURAL ESPAÑOL Pont a Mousson.	52, Rue Pasteur	PONT A MOUSSON
ASOCIACION "PUERTA DE ESPAÑA" Rombas	6 B, Rue Saint Exupéry	ROMBAS
CENTRO ESPAÑOL DE LA MOSELA Metz	63, Av. Robert Schuman	LONGEVILLE LES METZ
UNION REG. ASOC. DE EMIGRANTES ESP.	61, rue de la Forêt. B.P. 101	KONACKER HAYANGE
CENTRO FAMILIAR ESPAÑOL Konacker	61, Rue de la Forêt	KONACKER HAYANGE
CENTRO ESPAÑOL DE UCKANGE	10, Rue des Dahlias	UCKANGE
A.C.B.E. "Miguel Cervantes" Uckange	B.P. 15	UCKANGE
CENTRO FAMILIAR ESPAÑOL Fameck	9, Rue de Thionville	FAMECK
CENTRO ESPAÑOL DE GUENANGE	Place St. Benoît. B.P. 51	GUENANGE
AMISTAD FRANCO-ESPAÑOLA CAMBRESINA	14, rue Gambetta	FONTAINE AU PIRE
CENTRO CULTURAL ESPAÑOL Bousbecque	9, Rue Saint Joseph	BOUSBECQUE
ASOCIACION ESPAÑOLA DE HALLUIN	6, Rue Emile Zola	HALLUIN
GALICIA NORTE DE FRANCIA	Maison des Assoc.Rue du 8 Mai	CAMBRAI
CASA DE ESPAÑA EN COMINES	17, Rue de la Lys	COMINES
ASOCIACION FRANCE-ESPAGNE	24, rue des Archives. Centre Social	LILLE
CENTRO CULT. Y REC. ESPAÑOL Creil	2, rue Charles Perrault	CREIL
CENTRO CULTURAL IBERICO Strasbourg	9, Quai Finkwiller	STRASBOURG
ASOC. CULTURAL Y DEPORT. Estrasburgo	9,Rue Richshoffer	STRASBOURG
A.P.F.A. DEL BAJO-RIN	1, rue Nelly Stultz	WOLFISHEIM
ESPAÑOLES DE SCHILTIGHEIM Strasbourg	Stade Romens Av. 2ème Div. Blindée	SCHILTIGHEIM
CENTRO CULTURAL ESPAÑOL Colmar	11, rue André Kiener	COLMAR
CLUB AMICAL ESPAÑOL DE MULHOUSE	5, Rue Didenheim	MULHOUSE
CLUB DEPORTIVO ESPAÑOL Mulhouse	5, Rue Didenheim	MULHOUSE
AMICAL ESPAÑOLA DE ROUFFACH	19, Rue de la Poterne	ROUFFACH
CLUB AMICAL VALENCIANO. Soultz	9, rue de la Marne	SOULTZ

"ALEGRIA DE ESPAÑA" Belfort	64, rue de la 1ère. Armée	BELFORT
Secteur Région parisienne		
Centro Español A.P.F.E.E.F. PARIS 6	9, Rue Huysmans	PARIS
A.S.C.P.F.E.E.F. DE PARIS 8	26, rue François 1er.	PARIS
A.P.F.E.E.F. DE PARIS-9	8 bis, rue Choron	PARIS
A.P.F.E.E.F. DE PARIS-10	66, Rue René Boulanger	PARIS
ASOC. CULT. FOLKLORE ESPAÑOL Paris	185, rue St. Maur	PARIS
ASOC JUBILADOS ORIGEN ESPAÑOL (A.J.O.E.)	28, rue de Sambre-et-Meuse	PARIS
ASOCIACION "Ntra. Sra. Perpetuo Socorro"	15, rue René Villermé	PARIS
A.P.F.E.E.F. PARIS-11 (St. Maur)	59, Rue de la Fontaine au Roi	PARIS
CASA REGIONAL VALENCIANA Paris	7, Rue Jean Macé	PARIS
A.P.F.E.E.F. DE PARIS-12	9, rue de Prague	PARIS
A.P.F.E.E.F. PARIS-11 (A. Dumas)	20, Av. du Bel Air	PARIS
ESPAMEDIA	5, Bd. du Port Royal	PARIS
U.G.T. Region de Paris	141, Av. de Maine	PARIS
SOLIDARIDAD DEMOCRATICA Paris	141, Av. de Maine	PARIS
U.G.T. JUBILADOS Y PENSIONISTAS Paris	141, Av. de Maine	PARIS
A.P.A. Y FAMILIAS ESP. PARIS XV	170, rue Lourmel	PARIS
ASOC. GRUPO ZORONGO PARIS	17, rue de la Saida	PARIS
C. RELIGIOSAS "MARIA INMACULADA" Paris	58, Rue Saint Didier	PARIS
ASOC. SOCIO-CULTURAL "HISPANIA"	35, rue Mirabeau	PARIS
A.P.A. COL. ESP. "Federico Gca. Lorca"	51/53, Rue de la Pompe	PARIS
CASAL DE CATALUNYA DE PARIS	41, Rue Berzélius	PARIS
A NOSA CASA DE GALIZA (A.N.C.G.)	91, rue du Ruisseau	PARIS
OS PAÑOS	113, rue du Mongt Cenis	PARIS
A.P.F.E.E.F. DE PARIS-17. Epinettes	147, rue Lamarck	PARIS
A.P.A. CASA DE ESPAÑA Paris	8, Rue de Nantes	PARIS
ASOCIACION SOCIO-CULTURAL ASTURIANA	14, rue Rouvet	PARIS
A.P.E.S.C.E. DE PARIS-19	1, Cours du 7ème. Art	PARIS
IBERIA CULTURA de Paris	8, rue de Nantes	PARIS
A.P.F.M.E.E.F. MINUSVALIDOS Paris	8, Rue de Nantes	PARIS
A.J.O.S. (Asoc. Jov. Span.) Paris	8, Terrasse du Parc	PARIS
A.P.F.E.E.F. DE PARIS-20	12, rue Auger (Rez-de-chaussée)	PARIS
A.P.F.E.E.F. DE MELUN	29, rue Charles Peguy	MELUN
CASA DE ESPAÑA DE MONTEREAU	7, Tour Lavoisier	MONTEREAU
A.P.F.E.E.F. DE DAMMARE LES LYS	943 E, Av. Charles Prieur	DAMMARE LES LYS
A.P.F.E.E.F. DE PONTAULT COMBAULT	20, rue de l'Orme au Charron	PONTAULT COMBAULT
A.P.F.E.E.F. DE LAGNY	92, Rue des Fontaines	THORIGNY

HOGAR ESPAÑOL DE MANTES LA JOLIE	18, Rue Gassicourt	MANTES LA JOLIE
ASOC. PADRES DE FAMILIA GUYANCOURT	4, rue Alexandre Pouchkine	GUYANCOURT
CENTRO "MIGUEL DE CERVANTES" Poissy	25, Avenue du Maréchal Lyautey	POISSY
CASA DE ESPAÑA EN CORBEIL	45, Allée Aristide Briand	CORBEIL ESSONNES
A.P.F.E.E.F. DE PARAY-ATHIS	Maisons des Citoyens - Pl. Mendes France	ATHIS MONS
GENERACION PINGUINO	33, Av. de Paris Campagne	JUVISY S/ORGE
AMISTAD FRANCO-ESPAÑOLAVIGNEUX	4, place Léon Blum	VIGNEUX
A.P.F.E.E.F. ISSY LES MOULINEAUX	8, rue Paul Bert	ISSY LES MOULINEAUX
ASOCIACION ESPAÑOLA DE SURESNES	29, ruote des Fusillés	SURESNES
ASOCIACION H.-A. "SAN FERNANDO" Neuilly	121, Boulevard Bineau	NEUILLY SUR SEINE
A.P.F.E.E.F. DE NEUILLY	171, Avenue du Roule	NEUILLY SUR SEINE
A.P.A. LICEO ESPAÑOL DE NEUILLY	53, rue de la Pompe	PARIS
C. ESPAÑOL "F. GOYA" de Asnieres	15, rue du Chalet	ASNIERES
ASOC. CULTURAL "PABLO PICASSO"	35-37, Avenue de la Résistance	MONTREUIL
ASOC. ESPAÑOLA "F. GARCIA LORCA" Noisy	34/36, Rue Moissan	NOISY LE SEC
ASOC. CULTURAL ESP. DE LIVRY CLICHY	40, rue Jules Vallès	LIVRY GARGAN
CASA de ESPAÑA de la REGION PARISINA	10, Rue Cristino Garcia	LA PLAINE SAINT DENIS
HOGAR DE LOS ESPAÑOLES de St. Denis	10, Rue Cristino Garcia	LA PLAINE SAINT DENIS
CENTRO "UNION ESPAÑOLA" de Tremblay	13, Place de la Mairie	TREMBLAY EN FRANCE
HOGAR EXTREMEÑO EN PARIS	194, Boulevard Félix Faure	AUBERVILLIERS
A.P.F.E.E.F. DE CHELLES	5, Chemin Tortu	NEUILLY PLAISANCE
"FLAMENCO EN FRANCE" de Paris	18, Av. des Bretagnes	PANTIN
ESPAÑA 2000. PARIS	25, Square Edison	CRETEIL
A.P.F.E.E.F. DE SAINT MAUR	18 bis, Rue du Pont de Créteil	SAINT MAUR DES FOSSEES
A.P.F.E.E.F. DE IVRY SUR SEINE	26, Rue Henri Martin	IVRY SUR SEINE
SOLIDARIDAD SIN FRONTERAS Reg. de Paris	18, rue Petit	PARIS
CASA DE ESPAÑA EN VITRY	36, Rue de l'Audigeois	VITRY SUR SEINE
A.P.F.E.E.F. DE VITRY SUR SEINE	120, Av. Paul Vaillant Couturier	VITRY SUR SEINE
SALUD Y CULTURA Paris-Champigny	16 bis, rue Maurice Piroley	CHAMPIGNY
ASOC. PADRES ALUMNOS ESP. Argenteuil	9, rue de Calais	ARGENTEUIL
Secteur Bretagne		
C.R.E.F. Caen	10, rue de la Roseaie	CAEN
UNION DE PUEBLOS DE ESPAÑA Vernouillet	51, Rue de Torçay - B.P. 97	VERNOUILLET
C. CULT. RECR. ESPAÑOL. DE BREST	2, Rue du Docteur Gestin	BREST
ASSOC. LANGUE ET CULTURE D'ESPAGNE	3, allée des Jardins	LANDERNEAU
C. CULTURAL ESPAÑOL. RENNES	2, Bd. de la Guérinais	RENNES
CIRCULO ESPAÑOL DE RENNES	90, Boulevard de Cleunay	RENNES

CLUB DEPORTIVO ESPAÑOL DE TOURS	1, Rue Saint Lidoire	TOURS
AMISTAD ESPAÑOLA. BLOIS	8, Rue du Lieutenant Godineau	BLOIS
Secteur Aquitaine		
A.P.F.E.E.F. DE CHARENTE Angouleme	36, Rue Gontran Labregère	ANGOULEME
CASA DE ESPAÑA EN LA ROCHELLE	2, rue Pierre de Coubertin	LA ROCHELLE
JUVENTUD DEPORTIVA ESPAÑOLA	38, rue Anatole France	BEGLES
SOLIDARIDAD DEMOCRATICA ESPAÑOLA	38, rue Anatole France	BEGLES
ASOCIACION "VOCES ESPAÑOLAS"	120, rue Dubourdieu	BORDEAUX
EL HOGAR ESPAÑOL DE BURDEOS	120, Rue Dubourdieu	BORDEAUX
A.P.F.E.E.F. DE BURDEOS	120, Rue Dubourdieu	BORDEAUX
ASOC. JUBILADOS GIRONDE Burdeos	120, rue Dubourdieu	BORDEAUX
EL SOLAR ESPAÑOL	120, rue Dubourdieu	BORDEAUX
JUVENTUD Y ALEGRIA de Bordeaux	120, Rue Dubourdieu	BORDEAUX
ASOC. VETERANOS JUBILADOS Y ASOC. U.G.T.	17/19, Quai de la Monnaie	BORDEAUX
AMICAL CULTURAL HISP-FRANC.Bordeaux	120, Rue Dubourdieu	BORDEAUX
Secteur SUD-OUEST		
IBERIA CULTURA DEL ARIEGE	Avenue Jeu du Mail	PAMIER
A.P.F.E.R.A. DE LAVELANET	51, rue Pasteur	LAVELANET
UNION REGIONAL Pir. Orient. Ariège,Aude	9, rue de la Chapelle	ST. JEAN D'AIGUES VIVES
HOGAR EXTREMEÑO EN ARIEGE	6, rue Mirabeau	LAVELANET
ASSOCIATION FEDERICO GARCIA LORCA	BANAT	TARASCON S/ ARIEGE
ARTE Y ESTILO ANDALUZ	Domaine des Maures	ST. MARCEL SUR AUDE
SOLIDARIDAD DEMOCRATICA Toulouse	71, Rue du Taur	TOULOUSE
ESPAÑOLES EN FRANCIA –Toulouse-	14, rue d'Embarthe	TOULOUSE
ASOCIACION ESPAÑA EN OCCITANIA	14, rue d'Embarthe	TOULOUSE
CENTRO ESPAÑOL DE TOULOUSE	85, Av. des Minimes	TOULOUSE
CARABINEROS REP. ESPAÑOLA Toulouse	25,Chémin de Lapujade	TOULOUSE
IBERIA CULTURA DE TOULOUSE	85, Av. des Minimes	TOULOUSE
cASA DE ARAGON EN TOULOUSE	85, Av. des Minimes	TOULOUSE
A. ANTIGUOS GUERRILLEROS Toulouse	85, Rue des Minimes	TOULOUSE
ANTIGUOS COMBATIENTES REP. Toulouse	25, Chemin Lapujade	TOULOUSE
"BALLET ANDALUZ" TOULOUSE	85, Av.des Minimes	TOULOUSE
CASA DE ESPAÑA EN TOULOUSE	85, Avenue des Minimes	TOULOUSE
ANDALUCIA EN TOULOUSE	85, Av. des Minimes	TOULOUSE
CASAL CATALA DE TOULOUSE	7, Rue Novars	TOULOUSE
CASA DE GALICIA	21, Avenue de Cornaudric	L'UNION
CENTRO CULTURAL ESPAÑOL AUCH	2, Place du Caillou	AUCH
CENTRO CULTURAL ESPAÑOL. Dax	1, rue Joseph de Laurens	DAX

C.C.R.E. 47 "MIGUEL CERVANTES"	3, rue du Foirail	AGEN
A.P.E.R.A.F. -Lavardac-	4, rue Rectorerie - B.P. 17	LAVARDAC
HOGAR ESPAÑOL EN PAU	3, Rue Marcel Barthe	PAU
FUTBOL CLUB ESPAÑOL DE PAU	63, Avenue Louis Sallenave	PAU
CENTRO ESPAÑOL DE BAYONNE	2, Petite Rue de l'Este	BAYONNE
ASOC."GUADALQUIVIR" –Jurançon-	Rue Louis Barthou	JURANCON
IBERIA CULTURA DE MOURENX	9, Place Pasteur	MOURENX
CENTRO ESPAÑOL DE LA BIGORRE Tarbes	6, Place Germain Claverie	TARBES
ASOC. ESPAÑOLES EN BIGORRE	47, rue du 4 Septembre	TARBES
RACING CLUB ESPAÑOL DE TARBES	6, Place Germain Claverie	TARBES
PEÑA ANDALUZA "GUAZAMARA"	11, Bd. du Martinet	TARBES
ASOCIACION ¡AL GUADALQUIVIR!	8, rue des Platanes	ORLEIX
ARTE ANDALUZ	13 bis, rue René Byé	TARBES
CENT. ESP. DE LOS PIRINEOS ORIENTALES	26, Rue Jeanne d'Arc	PERPIGNAN
FOOT BALL CLUB C. ESPAÑOL Perpignan	26, Rue Jeanne d'Arc	PERPIGNAN
A.A.C.V.G.R.E. Le Boulou	B P 125	PERPIGNAN CEDEX
A.P.F.E.E.F. DE RIVESALTES	Rue du Commerce	RIVESALTES
CASA DE ESPAÑA EN CASTRES	8, Place Soult	CASTRES
IBERIA CULTURA DE MONTAUBAN	Maison de la Culture.Rue du Collège	MONTAUBAN
Secteur CENTE-EST		
A.C.R.E.O. DE OYONNAX	11, Av. Président F. Roosevelt	OYONNAX
A.P.F.E.E.F. DE BELLEGARDE	3, rue Louis Dumont BP 171	BELLEGARDE
CENTRO ESPAÑOL DEL ALLIER Montluçon	16, Rue du Canal	MONTLUÇON
"PEÑA ESPAÑOLA" DE VICHY	57, Avenue des Celestins	VICHY
CASA DE ESPAÑA EN BOURGES	12, Avenue P. Bérégovoy	BOURGES
ASOCIATION FRANCE-ESPAGNE VIERZON	51, rue E. Desroches	VIERZON
CENTRO CULT. RECR. ESPAÑOL Dijon	41, rue Berbisey	DIJON
A.P.F.E.E.F. DE DIJON –Chenove-	28, Bd. de Lattre de Tassigny	CHENOVE
ASOCIACION "DON QUIJOTE" Besançon	Grand Bastion de Chamars	BESANCON
Asociacion Padres de Besançon	Bastion de Chamars	BESANCON
ASOC. "SOL DE ESPAÑA" Montbéliard	44 bis, Rue du Mont Bart	MONTBELIARD
ALEGRIA DE ANDALUCIA –Montbéliard-	6, rue Pasteur	SOCHAUX
CASA DE ESPAÑA DE GRENOBLE	3, Rue de Londres	GRENOBLE
ASOC. ARTISTICA "FLOR DE ESPAÑA" Grenobl	53, Bd. Maréchal Foch	GRENOBLE
ASOC. CULTURAL ESPAÑOLA Echirolles	4, Impasse Léon Fournier	ECHIROLLES
CASA DE ESPAÑA EN VIENNE	10, Rue Albert Thomas	VIENNE
A.D.A.C.E. ST. MARTIN D'HERES	Foyer Teixier. Av. Ambroise Croizat	SAINT MARTIN D'HERES
ASOC. DE FAMILIAS ESPAÑOLAS Fontaine	38, Av. Jean Jaurès	FONTAINE

CASA DE ESPAÑA DE SAINT ETIENNE	11, Rue de l'Apprentissage	SAINT ETIENNE
SOCIEDAD "LA IBERICA" DE ROANNE	20, rue Bourgneuf	ROANNE
CENTRO ESPAÑOL DE ROANNE	29, Impasse Falconet	ROANNE
A.P.F.E.E.F. DE RIVE DE GIER	4, Impasse Victor Hugo	RIVE DE GIER
CENTRO ESPAÑOL DE ORLEANS	46,rue de la Gare	ORLEANS
A.P.F.E.E.F. DE ORLEANS	1, Rue des Pensées B.P. 2801	ORLEANS CEDEX 1
IBERIA CULTURA DE MONTARGIS	7, rue du Pont à l'Ane	CHALETTE SUR LOING
CLUB DEPORTIVO ESPAÑOL DE ORLEANS	Stade de la Vallée.Rue A. Dessaux	FLEURY LES AUBRAIS
F.A.C.E.E.F. DU PUY DE DOME Clermont	17,rue Jean Richépin	CLERMONT FERRAND
ASOC. FRANCO-ESPAÑOLA.CLERMONT	4, rue de la Grolière	CLERMONT FERRAND
A.R.A.F.E. de RIOM	1, Route d'Ennezat	RIOM
ASOCIACION AL-ANDALUS	Place de l'Oratoire	RIOM
A.P.F.E.E.F. DE LYON-CONDE	100, Cours Charlemagne	LYON
CENTRO CULTURA Y ACOGIDA Lyon	11, Rue Mazagran	LYON
F.A.C.E.E.F.FEDER.REGIONAL Lyon-Villeurb	61, rue Louis Becker	VILLEURBANNE
CASA CULTURAL DE MURCIA -Villeurbanne-	21, Place des Maisons Neuves	VILLEURBANNE
ASOCIACION ANDALUZA DUENDE	14, Pl. Grandclément	VILLEURBANNE
A.P.F.E.E.F. DE VILLEURBANNE	234, Crs Emile Zola -Centre Cultur	VILLEURBANNE
ASOC. MURCIANA DE VILLEURBANNE	49, Rue Jules Guesde	VILLEURBANNE
A.R.E.L.A -VILLEURBANNE-	61, rue Louis Becker	VILLEURBANNE
CENTRO ESPAÑOL CULT. Y RECREAT. Vaulx	55, rue de la République	VAULX EN VELIN
A.P.F.E.E.F. DE RILLIEUX LA PAPE	12, Avenue des Nations TAPIS VOLANT	RILLIEUX LA PAPE
HOGAR ESPAÑOL DE VENISSIEUX	13, Rue A. Sentuc	VENISSIEUX
CENTRO CULTURAL VALENCIANO	33, Av. Clemenceau	SAINT GENIS LAVAL
A.P.F.E.E.F. DE MEYZIEU	1, rue Henri Lebrun	MEYZIEU
A.P.E. SECC. ESPAÑOLA Lyon	2, Place de Montréal	LYON cedex 07
CASA DE ESPAÑA DE BRON	M. des Sociétés BP 35 - Sq. Grima	BRON
"LA EDUCATIVA" DE GIVORS	6, Rue Joseph Faure	GIVORS
CENTRO HISPANO-FRANCES de St. Priest	Rue Cité de l'Abbé Pierre	SAINT PRIEST CEDEX
A.P.F.E.E.F. DE SAINT PRIEST	Ecole H. Berlioz - Rue Garibaldi	SAINT PRIEST
HOGAR ESPAÑOL DE MACON	13, Rue Loche	MACON
ASOC. FRANCO ESPAGNOLE et Membres C.E.	115, rue des Cordiers	MACON
CENTRO CULT. "Garcia Lorca" Chalons	4, Chemin de la Coudre	CHALONS SUR SAONE
HOGAR ESPAÑOL DE LE CREUSOT	7, rue Cimitière Saint Charles	LE CREUSOT
SOLIDARIDAD SIN FRONTERAS Le Creusot	4, Allée du Parc n° 237	LE CREUSOT
AMICAL FRANCO-ESPAÑOLA DE AUTUN	2, rue Jondeau	AUTUN
SOLIDARIDAD SIN FRONTERAS.Chalon S.	22b, route de Demigny	CHALON S/ SAONE
CLUB DEPORT. OBRERO ESPAÑOL Annecy	54, Chemin de la Prairie	ANNECY

AMICAL RESISTENCIA ESPAÑOLA Annecy	Boîte Postale 158	ANNECY CEDEX
CENTRO RECREATIVO ESP. DE ANNEMASSE	24, rue Dr. Coquand	ANNEMASSE
CENTRO ESPAÑOL DE THONON	23, Chemin de Morcy. La Grangette	THONON LES BAINS
ASOC. "ESTRELLA IBERICA" Cluses	21, Avenue Jacques Arnaud	CLUSES
A.P.A.C.E.A.	20, Chemin du Panorama	CRAN GEVRIER
Secteur SUD-EST		
A.P.A. ESPAÑOLES EN GRASSE	1, Chemin des Gardes	GRASSE
CASA DE ESPAÑA EN CANNES	240, Avenue Francis Tonner	CANNES LA BOCCA
CENTRO ESPAÑOL BEAUSOLEIL Mónaco	Le Chêne Vert Tour E	LA TRINITE
CASA DE ESPAÑA EN AUBENAS	21, Boulevard de l'Europe	AUBENAS
CENTRO GALLEGO DE MARSEILLE	35, Rue Consolat	MARSEILLE
CERCLE CATALA DE MARSEILLE	89, Rue J. Bernardy	MARSEILLE
CENTRO ESPAÑOL DE MARSEILLE	358, Bd. National	MARSEILLE
CENTRO CULTURAL ANDALUZ	358, Bd. National	MARSEILLE
ASOCIACION "LA NORIA"	7 ter, rue Mignet	AIX-EN-PROVENCE
CENTRO ESPAÑOL MIRAMAS	Av. du Levant. Bât. K17	MIRAMAS
HOGAR ESPAÑOL DE AUBAGNE	4, Avenue de Laute	AUBAGNE
ASOC. CULTURAL ESPAÑOLA. CABANNES	Chemin de la Carita	CABANNES
HOGAR ESPAÑOL DE LA CIOTAT	33, Rue Renan	LA CIOTAT
CENTRO "SALVADOR DALI" de Marignane	Ecole A.Camus - Av. Lacanau	MARIGNANE
CENTRO CULTURAL ESPAÑOL. Valence	29, rue du Rhône	BOURG LES VALENCE
CASA DE ESPAÑA EN NIMES	15, Rue Painlevé	NIMES
IBERIA CULTURA DE NIMES	28, Rue Henri IV	NIMES
"LA VOZ IBERICA" DE NIMES	80, Rue Pierre Sémard	NIMES
CASA DE ESPAÑA EN MONTPELLIER	3, Rue Raoul	MONTPELLIER CEDEX
PEÑA FLAMENCA ANDALUZA	3, rue Nissole	MONTPELLIER
ASOCIACION DE JUBILADOS Y PENSIONISTAS	14, rue Leenhardt	MONTPELLIER
IBERIA CULTURA DE MONTPELLIER	7, Avenue de Nîmes	MONTPELLIER
A.P.F.E.E.F. DE SETE	A. Caser. Vauban - Bd. de Verdun	SETE
"COLONIA ESPAÑOLA" DE BEZIERS	1, Rue Vieille Citadelle	BEZIERS
CASA DE ESPAÑA EN St. RAPHAEL	41, Rue des Arènes	SAINT RAPHAEL
CASA DE ESPAÑA EN AVIGNON	10, rue Thiers	AVIGNON
A.P.A. ESPAÑOLES DE AVIGNON	8, Rue de la Bergeronnette	AVIGNON
CENTRO CULTURAL FRANCO-ESPAÑOL	20, Av. de la Trillade	AVIGNON
ASOCIACION ANDALUZA ALHAMBRA	9, rue Vincent Auriol	AVIGNON
ASOC. JUBILADOS DE ORIGEN ESPAÑOL	30, rue des Muriers	MORIERES LES AVIGNON
A.P.A. ESPAÑOLES DE CAROMB	Route de Mazan	CAROMB

Annexe 4 : Entretiens : transcriptions intégrales

ENTRETIEN N°1 : L'HISPANITE DE LA SECONDE GENERATION

Je voudrais commencer par votre histoire familiale en commençant par l'Espagne, quelle est l'origine géographique ?

Alors moi, ma mère est de la région de Tolède, un petit village de Tolède, et puis, mon père, lui par contre est catalan, il est né à Bucigarax, mais il a vécu à Barcelone, tout le temps. Voilà, en fait, ils se sont rencontrés eux à Poitiers. A la suite de ça, qu'est ce qui s'est passé ? au moment de la déclaration, quand la guerre a été déclarée, je vais dire 36, peu de temps après, la famille de ma mère est partie du village, ils ont quitté le village à pied tout ça, jusqu'à Madrid, ils étaient à 80 km de Madrid, et puis après en fait, ils ont été emmenés vers d'autres endroits de l'Espagne républicaine, quoi. Donc ils se sont retrouvés un peu plus à l'Est, où ils ont été du côté de Muncha, mais du côté d'Alvare par là. Une région bien républicaine quoi, qui est restée républicaine jusqu'à la fin.

Et puis ma mère, il s'est trouvé qu'elle a travaillé pour l'aviation républicaine, avec les Russes et tout ça. A un moment donné, elle s'est trouvée coupée de sa famille, elle les a suivis, quoi elle a suivi l'armée et puis à un moment donné la République a été coupée en deux et puis elle s'est trouvée dans le Nord et puis eux se sont trouvés dans le Sud et elle s'est retrouvée en Catalogne. A la fin de la guerre, elle est partie avec l'armée, elle est partie en France. Mon père, lui était à Barcelone, il est resté jusqu'à la fin. Il était jeune, il avait 17 ans. Dans les derniers jours, il a pris le train. Son père était cheminot, il avait un poste assez important au syndicat, c'était quelqu'un de très engagé au niveau syndical, par contre ce n'était pas un combattant. C'était plutôt au niveau politique. Donc, ils ont pris le train, ils se sont retrouvés aussi à la frontière. A la frontière ben euh, ils les ont mis dans les trains et puis il s'est trouvé que le train partait à Poitiers. Quoi.

D'accord

En fait, ils se sont retrouvés là.

Et la famille de votre père puisqu'il est cheminot, donc ouvrier à Barcelone ?

La famille de votre père,

Oui à Barcelone, mon grand-père était dans les chemins de fer. Il était très impliqué dans la vie syndicale, et donc je crois même qu'après il avait simplement ce rôle syndical assez important au niveau ...

D'après ce que j'ai entendu dire, parce que je me suis intéressée un peu trop tard... c'est toujours pareil... j'ai pas pu au moment où il fallait. Il a écrit un peu sous forme de roman, ce qui fait que l'on ne sait qu'elle est la part du vrai, du vrai du faux. Donc c'est un petit peu embêtant et puis lui, il s'est retrouvé à Poitiers, mais quelques jours après ça c'était fin janvier 39 et quelques jours après il est revenu sur l'Espagne, parce qu'il avait entendu dire qu'il y avait un projet, je ne sais pas quoi, il est revenu et en plus son fils, mon oncle, son autre fils, lui était dans l'armée républicaine et donc il est rentré en France avec la débâcle avec toute l'armée. Et il était quelque part dans un camp sur la côte d'Argelès et tout ça. il y avait des camps sur la plage. Il y avait Argelès, Agde, Saint Cyprien, tout ça. Il était parti aussi un peu à sa recherche et il s'est retrouvé finalement prisonnier dans ces camps. Ce qui fait qu'il est resté dans ce camp, il a fait plusieurs camps à la recherche de mon oncle et jusqu'à la déclaration de guerre en France avec les Allemands. A ce moment-là, ils ont dissout les camps, on va dire et ils ont transformé tous ces gens, tous ces hommes qui étaient là. Ils ont formé des compagnies de travailleurs étrangers qui ont fait des travaux à droite à gauche, ils se sont baladés pour faire des travaux des champs. Je crois qu'il a travaillé aussi à faire le train de l'Atlantique aussi sur Bordeaux, avec la compagnie Todt un truc comme ça. Il y a beaucoup d'Espagnols qui ont travaillé là-dedans, dans les compagnies de

travailleurs étrangers. Et donc lui, il a fait ça. Et puis il a retrouvé sa famille en fait en 43. A ce moment-là, il a pu retrouver sa famille. Mais parallèlement, mon père qui avait déjà rencontré ma mère, s'était fait arrêté par les Allemands à Poitiers, parce qu'il était communiste essentiellement et donc il a été envoyé dans un premier temps dans la prison à Poitiers, puis il a été envoyé à Bayonne et après en Allemagne dans une petite prison, ce n'était pas un camp, mais quand même un peu. En fait, il travaillait sur les voies ferrées et il n'est revenu qu'en mai 1945, à la fin de la guerre.

Pendant ce temps-là, ma mère était enceinte de mon frère et est restée à Poitiers pendant toute la guerre.

La famille de votre mère ?

Elle est restée bloquée en Espagne et donc à la fin de la guerre on leur a demandé de revenir dans leur village, de réintégrer leur village et là mon grand-père a été fait prisonnier par les franquistes et il est resté quelques mois en prison, je ne sais pas exactement si c'est six mois ou plus quoi. Parce que lui aussi, il était aussi, en fin pas comme mon autre grand-père, il était connu comme étant un "Russe" quoi. Donc, il avait tout perdu, ses maisons, tout ça, il avait des petites maisons qu'il avait construit et donc il a été en prison voilà.

La famille de votre mère venait de quel milieu ?

Oh c'était, lui il faisait, il construisait des maisons, il était dans le bâtiment. Il n'était pas un ouvrier agricole, il était dans un petit village, il était dans le bâtiment.

Votre mère est venue avec qui en France ?

Ben, elle est venue avec l'armée républicaine, c'est à dire comme elle travaillait pour eux, elle s'est trouvée dans le flot de tous ces combattants qui sont sortis début février, les 6-7 février 39.

Elle n'est pas venue avec sa famille ?

Non pas du tout, elle a été coupée de sa famille. C'était la seule à passer en France. Sa sœur qui était femme de ménage à Madrid, chez des gens riches, s'est trouvée en vacances chez ses parents. C'était l'été quoi. Tout le monde était un peu séparé au moment de cette guerre.

Votre père, lui il est venu avec son père ?

Avec son père, sa mère et une petite sœur de 6 mois. Ils sont venus tous les quatre. Lui, il était dans les cheminots. A la frontière, quand tout le monde est passé, ils séparaient les hommes, des femmes et des enfants. Ils séparaient un peu tout le monde. La France ne voulait pas accueillir les Espagnols parce que c'était énorme, 500 000, je ne sais pas combien en adultes. Donc le principe c'était d'accueillir les femmes et les enfants, les personnes âgées et puis les hommes les mettre dans les camps pour retourner au combat éventuellement. Tout cela ne devait être que provisoire. Et donc, mais comme mon grand-père était dans les chemins de fer, là il a eu des ennuis qui l'ont mis dans un train. Ils ont été tous les quatre mis dans un train qui les a emmenés jusqu'à Poitiers. C'est comme cela que lui s'est retrouvé là quoi.

Votre grand-père, a-t-il retrouvé votre oncle ?

Il l'a retrouvé oui, il a réussi à le retrouver par la Croix Rouge, il a réussi à savoir où il était et donc ils ont fait les camps de travailleurs après ensemble.

Et donc par la suite, ils sont retournés à Poitiers ?

Eh bien, quand mon grand-père a été libéré de cette compagnie de travailleurs, je crois que c'était en 43, en fin j'ai les dates, il a un petit carnet. Il a rejoint sa famille à Poitiers.

Donc le père, la mère, les deux filles se sont retrouvés.

Voilà, ils correspondaient, apparemment ils avaient réussi par la Croix Rouge. Dans un premier temps, ils étaient à Poitiers, après ils avaient été envoyés à Montmorillon, après ils sont revenus à Poitiers. Mais apparemment d'après ce qu'il a écrit, il était au courant par la Croix Rouge. Ils s'écrivaient. J'ai même un petit courrier, deux ou trois bricoles parce que lui s'est retrouvé à travailler dans sa compagnie de travailleurs en zone libre alors qu'eux étaient en zone occupée. Il était vers Bourges, je crois. Donc, lui, il était en zone libre à un moment donné. Il correspondait apparemment.

Ensuite, la guerre touche à sa fin ?

Oui, eh bien, mon père est rentré en août 45. On s'est retrouvés plus ou moins, quoi. Voilà, je ne sais pas.

Au niveau du logement ?

Alors au départ à Poitiers, ils ont été mis dans une...

Ils appelaient ça des camps de concentration. Ils en ont toujours parlé comme étant des camps de concentration. Un qui se trouvait, au début, je crois qu'ils étaient à Cati c'est vers Jean Macé. C'est une résidence, maintenant et après ils ont construit des baraquements à la sortie de Poitiers sur la route de Limoges vers le stade Rebeillaud sur la droite. Là où il y a une résidence de construite. Et donc là, ils ont construit ce camp. Ils ont été dans ce camp un moment. Je pense que quand ils ont commencé à avoir du travail, parce qu'au début ils n'avaient pas le droit de sortir. Mais après, quand ils ont commencé à avoir du travail, ils ont commencé à chercher des logements. Il fallait bien qu'ils aient un peu d'argent pour payer et donc ils ont trouvé un logement. Je pense qu'il y a eu peut-être d'autres logements, mais je n'ai pas trop de détails là-dessus, mais ils se sont installés de façon définitive dans un petit 2 pièces dans la rue G... à Poitiers. Il y avait beaucoup d'Espagnols. C'est là qu'on est nés, nous les enfants. Ils avaient trois enfants, mon frère qui est né pendant la guerre en l'absence de mon père, et puis moi je suis née en 47 et une sœur qui est née en 49.

Quand a t'il trouvé du travail, c'était dans quel secteur ?

Mon père était jeune, il a fait tout et n'importe quoi. Quand je suis née, il était galochier, il faisait des galoches. Après, il a travaillé aussi en usine, à côté de Châtellerauld, dans une usine qui faisait des pièces, je ne sais pas trop pour quoi. Enfin bon, il travaillait, avant de se faire arrêter dans les fonderies à Poitiers, il a pris ce qui se présentait quoi, c'était un ouvrier quoi.

Et votre grand-père ?

C'est pareil, il a travaillé aux usines à Cenon, à côté de Châtellerauld. Je ne sais pas trop. Bon si pendant la guerre, il était dans les compagnies de travailleurs, mais je ne sais pas trop ce qu'il a fait. Dans les années 50, ils ont essayé de vendre des fruits et légumes sur les marchés comme beaucoup d'Espagnols. Ça n'a pas marché, car ils n'étaient pas assez commerçants et donc, après mon père a trouvé du travail dans un hôtel qui n'existe plus là. En fin de compte, c'est l'hôtel des "trois petites villes" rue Carnot. Et après, longtemps après, mon grand-père a travaillé aussi, il a fait rentrer mon grand-père, il a été veilleur de nuit d'abord, puis après il travaillait de jour. Il s'est fait pas mal exploiter. Il a fini là quoi, il y a été jusqu'à la retraite. Il a travaillé longtemps là. Mon grand-père a travaillé quelque temps là-bas, il disait qu'il ne gagnait pas d'argent là-bas ; donc il vendait tout chez nous. A un moment donné, avec la dette de guerre, ils ont pu faire des dossiers pour toucher une pension. Donc mon père a touché une pension allemande et une pension française, qu'il touche toujours d'ailleurs. C'était rétroactif et avec l'argent qu'il a touché, il a pu s'acheter une petite maison, en fait une grande maison même maintenant, en plein centre-ville de Poitiers. Et voilà, donc du coup, mes grands-parents ont vécu un moment avec nous aussi.

Et votre oncle a t'il trouvé du travail?

Oh ben oui, mon oncle est parti à Paris. Il a travaillé chez Hachette. Il était livreur chez Hachette et il a vécu tout le temps à Paris après.

Est-ce qu'il est toujours dans le même secteur ?

Oh oui, ben je crois, parce que c'est surtout dans mes souvenirs à moi. J'ai toujours entendu depuis que je suis petite qu'il travaillait chez Hachette. Avant, je ne sais pas ce qu'il a fait, mais, je sais qu'il a travaillé presque toute sa vie à Paris chez Hachette.

Il vivait à Paris même ?

Oui, il vivait à Paris même, dans des petits logements. Les premiers logements que moi j'ai connu c'était un une pièce. Ils étaient à 3 dedans, et puis après, ils ont réussi à avoir un petit logement vers le Panthéon. Ils avaient deux pièces avec une petite cuisine, c'étaient des gens qui vivaient modestement, sans plus quoi,

Il s'est marié ?

Il s'est marié une première fois, mais je crois que c'était un petit peu pour quitter sa condition de réfugié espagnol. Il s'est marié à une Française, pour sortir un peu des compagnies de travailleurs étrangers. Je crois que c'était un truc comme cela. C'était pendant la guerre, je ne sais pas trop. On s'est un peu perdus de vue. Et puis en fait, il n'est pas resté avec cette femme-là, pas très longtemps en tout cas. Après il a vécu avec une autre femme, mais il ne s'est pas marié tout de suite, il s'est marié assez tard avec elle. Il a divorcé tard de la première femme. C'était un peu compliqué.

Vous savez en quelle année il s'est marié ?

Je sais que c'était tard, ma cousine avait bien une bonne quinzaine d'années. C'était peut-être dans les années 60, je ne sais pas, je pense.

Il s'est marié aussi avec une Française ?

Oui, c'était aussi une Française qui travaillait avec lui chez Hachette.

On revient sur Poitiers, vos parents étaient propriétaires ?

Après oui, ils ont acheté au début des années 60, en 61 je crois. Ils ont acheté cette maison qui ne leur a pas coûté trop cher, parce qu'elle était pour des locataires. Ça leur a permis d'acheter quelque chose, en plein centre-ville, c'était bien. Puis, petit à petit, les gens sont partis, et voilà. Ils louaient à des étudiants, ce qui permettait d'avoir un peu de sous, parce qu'ils avaient un salaire qui n'était pas très important.

Tout le monde logeait sous le même toit ?

Oui, pas tout le temps, mais pendant un certain temps, mes grands-parents vivaient au premier. Après mes grands parents sont partis, mais ils étaient déjà à la retraite. Ils ont été dans une maison de retraite vers les Sables d'Olonne là-bas, mon grand-père et ma grand-mère, ensemble tous les deux. Ils ont vécu longtemps, pas loin de 90 ans.

Vous aviez une tante ?

Oui, j'ai une tante qui était beaucoup plus jeune que mon père, qui a 17 ans de moins. Il n'y avait personne entre les deux. Elle est née pendant la guerre d'Espagne. Elle est arrivée là à 6 mois. Elle est décédée. Elle est morte à l'âge de 57 ans.

Et son parcours ?

Oh ben elle, elle a fait des études mais sans aller trop loin. Je veux dire dans le secondaire, donc après elle était vendeuse de chaussures, puis elle s'est mariée. Elle a fait des petits boulots de temps en temps. Elle était femme au foyer, on va dire. Elle a eu deux enfants, deux garçons qui ont maintenant la quarantaine. Ils s'en sortent plutôt pas trop mal. Les deuxième générations, on a réussi quand même : il y a un qui est ingénieur et l'autre qui est commercial.

Donc deux enfants de votre tante ?

Deux enfants de ma tante. Mon oncle a un fils de son premier mariage, mais je ne sais pas trop ce qu'il fait, parce qu'on l'a perdu de vue. Il est sur Limoges et puis il y a aussi une fille de son deuxième mariage, qui a fait des études plutôt artistiques, on va dire des dessins, des choses comme ça. En fait, elle arrive à vendre des trucs en série. Elle vit à côté de Paris.

Où vivent vos deux cousins ?

Alors il y en a un qui vit, je crois que c'est dans l'Eure, c'est l'ingénieur. Et l'autre, il vit à côté de la Roche-sur-Yon.

Tous mariés ?

Oui, tous mariés.

J'ai un frère, qui a cinq ans de plus que moi. Lui, il s'est arrêté dans les études en seconde. Il n'aimait pas trop l'école. Mon père l'a fait rentrer à la BNP, parce qu'il connaissait quelqu'un. A l'époque, c'était facile, puis il a gravi les échelons. Il a travaillé tout le temps à la BNP. Il a fini comme directeur d'agence et sous directeur d'agence. Il est à côté de Saint-Jean-de-Luz. Et puis, lui il s'est marié deux fois, d'un premier mariage, il a eu trois enfants. Il était sur Poitiers et après sur Bordeaux. Après il s'est remarié, donc il a quitté sa femme, et là, il n'a pas eu d'enfants.

A quelle date a t'il quitté Bordeaux ?

Ça c'est une bonne question, je ne sais pas trop quoi. Il s'est marié en 63 et il est bien resté une dizaine d'années, je ne sais quoi. En 75, il était déjà à Bordeaux, peut-être au début des années 70.

Il y est allé pour des raisons professionnelles ?

Oui, je crois oui. Je me suis pas trop intéressée à cela, surtout que ça correspond à un âge, où je ne m'intéressais pas à ces choses.

A Poitiers, il vivait avec vos parents ?

A ben c'est à dire qu'il s'est marié à 21 ans. Il est resté à la maison jusqu'à son mariage et après il est parti vivre avec sa femme. Mais entre temps, non il n'a pas vécu tout seul.

Il habitait à Poitiers pendant ce moment-là pendant plusieurs années. Il y a avait des hauts et des bas avec sa femme. C'est une poitevine. Elle était de Berruges à côté de Poitiers, un petit village. Sa famille habitait Poitiers, elle habitait Poitiers elle aussi. Il y avait des problèmes familiaux. Peut-être qu'ils sont partis aussi un peu à cause de cela. Je n'en sais rien. Je ne m'en suis jamais mêlée, je dois dire. Je ne me suis pas posé de question.

Ses logements ?

Alors, il a acheté assez vite une maison du côté de l'Hermitage à Poitiers, où il est resté tout le temps qu'il était à Poitiers. Après il a vendu, il est reparti à Bordeaux, vers Bordeaux à Mérignac par là. Je sais qu'il était en appartement. Il a fait construire une vraie maison et c'est après qu'il a divorcé. Donc, il a vendu et puis après, il a été en location tout le temps, parce que la banque lui payait pas mal de son loyer. Il avait pas mal d'avantages au niveau des banques et donc il était en location tout le temps après. Ça ne l'empêchait pas d'avoir un appartement ou quelque chose comme cela qu'il louait. Là, il a acheté parce qu'il est à la retraite maintenant. Il a acheté une partie d'une habitation, enfin un étage d'une maison à côté de Saint-Jean-de-Luz.

Est-il descendu pour sa retraite ?

Bon non, il travaillait déjà, il a travaillé sur Saint-Jean-de-Luz, à Mimizan. Son dernier poste était à Hendaye à la frontière. Il a retrouvé un peu ses racines, parce que longtemps, il a ignoré l'Espagne, il n'était pas très loin, mais il l'a ignoré pas mal. Et puis là, Il a cottoyé pas mal d'Espagnols, parce qu'il a eu beaucoup de clients du côté espagnol, qui plaçaient leur argent en France et puis même des gens qui travaillaient avec lui qui étaient d'origine espagnole aussi. Il y a beaucoup d'Espagnols à la frontière.

Ses déplacements, c'était toujours pour des raisons professionnelles ?

Quand il a changé de ville, quand il a déménagé ? Oui, c'était toujours professionnel.

Il a eu des enfants ?

Il a eu trois enfants de son premier mariage. Frédéric c'est l'aîné, il habite dans le Nord. Je ne sais pas ce qu'il fait maintenant. Il a travaillé longtemps dans une fonderie lui aussi, mais maintenant, je ne sais plus ce qu'il fait. Il gagne sa vie. Ça a l'air d'aller. Il n'a pas d'enfant. Il vit avec quelqu'un, mais il n'a pas d'enfant. Donc après, il a une fille qui est dans une boîte, je crois que c'est Cofinoga, une boîte de crédit. Elle y travaille depuis qu'elle a fait ses études de droit. Elle a une petite fille, elle attend un deuxième qui devrait naître bientôt. Elle est mariée avec un dentiste, grande maison paraît-il, réussite sociale. Elle est autour de Bordeaux.

Et la petite dernière a fait des études d'esthéticienne. Elle fait des petits boulots à droite à gauche. Elle n'est pas mariée, elle non plus. Elle est toujours sur Bordeaux elle aussi.

Vous avez une autre soeur ?

Elle est plus jeune que moi de 2 ans. Elle est sur Toulouse. Elle a fait des études de psychomotricité. Elle est psychomotricienne.

Ici ?

Non, elle a fait ça à Paris. Elle a été malade, elle a eu un problème pulmonaire et donc elle est allée en sanatorium dans les Alpes près de Grenoble. Là, en fait, elle a dû rencontrer des gens qui lui ont donné l'idée de faire cela. Elle est partie faire une post-cure à Paris et là elle a fait des études là-bas. Elle avait commencé des études de pharmacie à Poitiers, et ça n'avait pas marché. Donc elle a fait ces études-là et puis elle a trouvé du travail à Toulouse. Elle vit à Toulouse. Elle a deux enfants. Un garçon d'un premier, pas mariage, car elle ne s'était pas mariée et puis un autre garçon d'un deuxième mariage. Elle s'est mariée très tard, il y a deux ou trois ans. L'aîné doit avoir 22-23 ans et Antoine doit avoir 14 ans.

On est plus proches toutes les deux avec l'âge et on a un peu les mêmes centres d'intérêts, on est intéressées par tout ce qui touche l'Espagne et l'histoire de notre famille, on est dans la généalogie, on fait pas mal de choses. A ce niveau-là, on partage pas mal de choses toutes les deux, plus qu'avec mon frère, qui s'y intéresse depuis peu seulement. On partage moins de choses quoi.

Elle vit à Toulouse même ?

Oui à Toulouse même.

Pareil, en location ?

Oui, ils sont en location. Ils ont du mal à trouver, c'est cher. Ils attendent un petit peu. Son mari est psychologue, psychanalyste. Il a été longtemps éducateur. Il a repris des études. Il est analyste, on va dire psychologue.

Il est français ?

Oui, il est français.

Et donc les enfants vivent toujours avec leur mère ?

Alors oui jusqu'à il y a peu de temps, puisque l'aîné qui a fait des études en pharmacie, est parti vivre avec son père. Il a trouvé un travail pas très loin de chez son père, donc lui, il est chez son père. Il y a peu de temps. Et l'autre est au collège, donc il est encore chez ses parents.

On va en arriver à vous même

Ben moi, j'ai fait des études normales, j'ai fait des études d'espagnol comme par hasard, à Poitiers. J'ai fait un an à Toulouse à un moment donné, parce que j'étais ce que l'on appelait "pétienne". C'est à dire qu'on passait un concours et les études étaient payées. Quelqu'un avait dit ça à mes parents, et donc je l'avais fait, car mes parents avaient des revenus très modestes, donc ça permettait d'avoir un salaire. Donc, seulement la première année, on a été envoyés à Toulouse. Et puis, il y a eu 68, cela nous a permis de revenir. Donc, je suis revenue à Poitiers et puis voilà. Je suis devenue prof d'espagnol. Je travaillais d'abord au Blanc dans l'Indre, à 60 Km de Poitiers et puis après j'ai été nommée ici. Ce n'est pas la même académie que Poitiers, donc je demandais à revenir plus près de Poitiers, alors, il fallait que je change d'académie. J'ai changé d'académie.

C'était en quelle année ?

Alors j'ai commencé à travailler en 1973 et puis, je suis venue sur Rochefort en 79. J'ai travaillé six ans au Blanc. Puis après, j'ai eu du coup mon changement d'académie, mais ils m'ont envoyée ici. Donc, je me suis installée à Rochefort et depuis je suis dans le même établissement.

Vous enseignez dans le secondaire ?

Oui, au collège.

Tout votre collège lycée c'était à Poitiers ?

Oui, c'était à Poitiers, après j'ai fait un an de Fac à Poitiers, une deuxième année à Toulouse et après je suis revenue à Poitiers terminer.

Sinon vos logements ?

Alors, moi quand je suis revenue à Poitiers, quand je faisais mes études, mais comme j'étais pétienne et je gagnais ma vie, j'ai pris un studio en 68, mais je ne l'ai gardé qu'un an. Après, si, j'ai dû reprendre des studios. Non, je me suis mariée une première fois en 1971. J'ai eu ma fille C..., mais j'ai divorcé en 73, c'est là qu'il a eu le changement. Donc j'ai eu un premier studio en 68-69, après je suis revenue chez mes parents entre temps, après on a loué un appartement à la ZUP et après retour chez mes parents, quand je me suis séparée. Ensuite, j'ai reloué un studio dans le centre de Poitiers et après j'ai rencontré mon deuxième mari. Et puis voilà. J'ai eu une deuxième fille, M...

Alors C..., l'aînée, est en train de retaper une maison dans le bas du village. Après avoir testé pas mal de choses, elle va être nommée ces jours-ci professeur des écoles. Elle a fait d'abord des études de langues étrangères LEA (espagnol- anglais) et puis après le DEUG, elle s'est fatiguée. Elle voulait faire de l'hôtellerie, parce que l'été, elle allait retrouver son père sur la Côte d'Azur à Grasse. Elle travaillait, elle faisait des saisons, donc ça lui plaisait, donc elle a passé un BTS hôtellerie, toute seule, elle s'est débrouillée, c'est bien. Et puis, dans son BTS elle a fait du droit, et ça lui a plu. En plus, toute la famille de son mari sont des juristes. Ils travaillent dans le droit. Donc ça lui a plu. Elle a fait une maîtrise de droit et puis après elle a travaillé pendant un an deux ans, à Aix-en-Provence dans un cabinet. Elle essayait de se rapprocher de son père. C'est compliqué, parce qu'au début c'était son père qui avait la garde, elle a suivi son père un peu partout et puis

après elle a voulu revenir là. Donc elle est venue et puis quand elle a trouvé du travail elle s'est un peu rapprochée de son père, puis bon elle a eu envie de revenir là. Elle a changé complètement et elle a fait l'IUFM ces dernières années, c'est l'aboutissement. Elle n'est pas mariée, mais elle a deux enfants. Elle a une fille et un garçon.

L'autre fille, qui est donc notre fille à nous, a fait toutes ses études à Rochefort, pas toute, jusqu'à la troisième et après elle voulait faire du piano en même temps parce que toute la famille de mon mari faisait du piano. Donc, nous on a fait un peu de musique aussi quand on était jeunes. Et donc, on lui a fait faire du piano, elle a choisi de faire du piano et donc elle voulait continuer à faire de la musique. Elle est partie à Nantes faire une section technicien de la musique et puis elle a continué, elle a continué, puis elle est partie à Paris. Elle continue à prendre des cours, et en même temps, elle en donne aussi. Elle est prof de piano. Elle a 27 ans. Et elle s'est mariée cette année avec un musicien.

Pouvez vous me raconter aussi un peu la vie sociale de vos parents, quelles personnes ils rencontraient, les amis ...

Alors, quand on était jeunes en fait, tous les gens qu'ils rencontraient c'était des Espagnols en fait. Ils ne vivaient qu'entre Espagnols. Mon père a eu des "amis", des gens qu'il rencontrait après parce qu'il allait au cercle du commerce, il allait jouer au billard. Il avait des amis français on va dire, mais qui ne venaient pas à la maison. C'était ses amis à lui, qu'il rencontrait quand il jouait au billard là-bas et qu'il allait jouer aux cartes. Il menait sa petite vie comme ça. En fait, les gens que nous on fréquentait chez nous, ils étaient Espagnols. On fréquentait aussi beaucoup la famille, surtout la famille. On avait une cousine espagnole qui est venue dans les années cinquante, qui travaillait à Poitiers. On se voyait beaucoup en famille. On allait chez des Espagnols aussi. On recevait des Espagnols, beaucoup de nos relations tournaient autour des Espagnols.

Votre cousine, comment est-elle venue ? A quelle occasion ?

Eh bien, c'était au début des années cinquante, en 1952. C'était pareil. C'était une nièce de ma mère, et donc issue du même village. Elle était bonne comme toutes les filles du village là-bas. Elle était bonne à Madrid et puis ben, la vie était difficile en Espagne à cette époque-là. C'était en pleine période difficile du franquisme, donc la vie était dure, donc ben, je ne sais pas si c'était que ma mère lui avait fait miroiter que ce serait mieux qu'elle vienne et tout. Je crois que ma mère l'a poussée à venir. Une sœur de ma mère qui était aussi à Madrid là-bas l'a poussée aussi, donc elle a fini par venir. Elle s'est mariée à Poitiers, et voilà, donc on se voyait beaucoup avec elle, avec ma famille.

Elle vit encore ?

Oui, c'est un peu compliqué car ma mère est décédée. Elle était veuve et vit avec mon père maintenant. C'est une copie conforme de ma mère. Elle a été élevée pareil, et ma mère lui a demandé, quand elle est décédée, de s'occuper de mon père. Donc elle vit avec mon père.

Donc un milieu très espagnol ?

Très espagnol

Est-ce qu'il avait aussi des participations associatives ?

Alors mon père, non parce que du fait qu'il avait été prisonnier, ma mère avait très peur. Elle ne voulait pas qu'il fasse partie du parti communiste, parce que c'était leur truc. Par contre, il était un partisan, donc quand il y avait des fêtes du parti communiste, des partisans, on y était. Il y avait les fêtes de la CGT. On était toujours dans ces trucs-là, mais il a fait parti d'aucun que je sache. Mon frère en cachette est parti aux jeunesses communistes et ma mère l'avait su. Ça a été un peu le stress. Elle avait très peur à la suite des guerres et tout ça. Ma mère ne voulait plus que personne ne fasse partie de rien. Ils avaient vécu des choses difficiles. En fait, moi non plus, je ne fais partie de rien et pourtant je me sens très proche de tout cela, mais on n'arrive pas à s'engager. Je ne sais pas pourquoi, mais vraiment.

Mais c'est quand même un milieu qu'il fréquentait ?

A oui, oui, oui

A ben bien, il fréquentait le milieu communiste. Ben des Espagnols, il y avait de tout dans les Espagnols, des anarchistes, des socialistes, il y avait de tout. D'ailleurs, on ne les connaît que comme cela. Celui-ci est anarchiste, celui-là est communiste. Ils avaient gardé leur étiquette de l'Espagne, de la République, de la guerre.

C'est resté très présent, longtemps.

Et vous même, quelles sont vos activités ?

Nos amis sont souvent des profs, parce qu'on est prof, donc on a beaucoup d'amis profs. On a aussi des amis musiciens, car mon mari faisait partie d'un groupe de musique sud-américaine, donc on a des copains qui font de la musique sud-américaine, beaucoup qu'on fréquente comme ça. Ils font de tout, ils font de la musique et d'autres trucs. On fréquente aussi des amis de notre rue qui viennent souvent là, on a monté une association pour faire ce festival pour tout l'été.

Fréquentation de la famille

Je vois souvent, régulièrement, je vais dire puisque il y a la distance ma sœur. Mon frère, on le revoit. Il y a eu longtemps où il avait un peu pas coupé les ponts, parce qu'on avait des nouvelles, mais bon on l'intéressait pas trop, donc on ne le voyait pas trop. Mais il a resserré les liens et donc le voit. On se voit, mais on se voit quoi 3-4 fois dans l'année, et encore. Ca dépend des circonstances. Avec ma sœur, on s'appelle énormément, on s'appelle souvent, on a plus de contacts. Alors le reste de la famille, ma cousine et mon père bien sûr, les filles de ma cousine aussi, on est resté assez proches, même si on ne s'appelle pas souvent. Et puis, ben ma famille en Espagne, on a des contacts. Mes parents sont retournés pour la première fois en Espagne en 1961. Là aussi, on a des contacts avec la famille : certains, pas tous.

Je vous demanderai vos relations avec l'Espagne par la suite. Votre mari, il a des relations avec l'Espagne ?

Non, pas du tout, il est breton et en fait, il faisait de la musique sud-américaine, donc il était en contact avec la langue espagnole. Il ne connaissait rien. Il a tout appris sur le tas dans la famille, etc... D'ailleurs il a fait des études d'allemand et en fait, petit à petit, il est venu à l'espagnol. Maintenant, il est prof d'espagnol. Il a un BAC + 2 en espagnol.

Vous fréquentez des Espagnols ?

Alors fréquenter des Espagnols, pas vraiment. Assidûment vous voulez dire ? Des Espagnols en France ?

Non pas vraiment, on voit des gens sur Poitiers, qui étaient profs à la Fac. Lui, on le voit de temps en temps, mais je ne dirai pas ami parce qu'on ne le voit pas suffisamment, mais on est quand même assez proches. D'ailleurs on l'a vu récemment parce que j'ai fait tout un projet sur Barcelone en Espagne avec mes élèves. Et donc, je l'ai fait venir à Rochefort. Et si, un autre Espagnol, qui lui a un parcours pas possible. Il est encore prof à la fac à Poitiers. Son père, était un grand général de l'armée républicaine, quelqu'un d'important et donc il est parti à Moscou, et lui est né à Moscou et là maintenant il a atterri à Poitiers, il est prof à Poitiers. Il vient de passer sa thèse, sur des réfugiés. Il a fait une thèse sur les réfugiés espagnols en Union Soviétique et c'est drôlement bien.

La langue dominante quand vous étiez jeune, c'était l'espagnol ?

Alors c'était l'espagnol au départ, ma première langue, ma langue maternelle. Plus ça allait, plus on parlait, les enfants, on parlait français. Ma mère surtout, on lui parlait en espagnol. On parlait une espèce de truc comme cela, on avait même un vieux langage particulier à nous. On mélangeait un peu le français et l'espagnol. Mais c'est vrai que plus ça allait, plus je parlais français. J'avais un peu honte d'être espagnole. Mon prénom, je ne l'aimais pas, j'aurai voulu m'appeler Martine ou Françoise, les prénoms à la mode à l'époque et donc plus ça allait, plus je parlais français. Ma sœur faisait pareil et je sais que ça mettait en colère mon grand-père qui voulait qu'on parle en espagnol. A tel point que j'ai pris l'espagnol au collège en 4^e, mais j'avais un accent

quand je le parlais. Mon père se foutait de moi, c'était l'horreur, mais bon, j'ai étudié en fac, c'est revenu très vite. Au départ, on parlait espagnol.

Mon père qui était catalan, nous répondait facilement en français et maintenant il nous parle en français essentiellement, alors que ma mère parle espagnol. Le français, c'était très rare. Elle ne s'est pas débarrassée de l'espagnol comme ça, mais lui étant catalan, c'était plus facile.

Mon grand-père, lui il parlait espagnol, il parlait aussi en français, il parlait très bien le français. Il était enfant d'instituteur, il avait le goût de la culture et il écrivait aussi. Il a écrit pas mal de choses, pas d'excellente qualité, mais il a écrit des livres, qu'il n'a pas fait publier. Donc il parlait bien le français. Il avait des amis à la fac, il connaissait des gens lettrés.

Et vous même avec vos enfants ?

Oui, moi je leurs ai toujours parlé le français, mais par exemple ma fille M... que j'ai élevée plus que l'autre, parce que l'autre est partie avec son père, a eu une nounou espagnole et ma mère lui parlait toujours en espagnol. Elle était très sensibilisée à l'espagnol. Elle a fait de l'espagnol après avec moi. En fait, en n'ayant pas fait beaucoup d'espagnol, elle se débrouille très très bien. Il lui faudrait une pratique, mais elle a une aisance, elle parle, quand on va voir des cousins, on se parle, elle parle avec eux, elle se débrouille bien.

La nounou espagnole, c'était volontaire ?

Je n'ai pas cherché une nounou espagnole, non, non. C'était une amie de ma tante qui gardait des enfants, je trouvais cela très bien, qu'elle soit espagnole.

Qui lui parlait espagnol ?

Qui lui parlait espagnol.

Est-ce que vous avez gardé des pratiques culinaires ou autres ?

Oui, bien sûre, je fais de la païache, je fais du gaspacho, je fais des tortillas, on fait des tapas, on fait plein de trucs. Alors j'ai des choses espagnoles aussi. Je me sens très espagnole. C'est peut-être plus vrai en vieillissant. C'est vrai que je me sens très espagnole. Dans le village de ma mère, je me sens de là-bas.

C'est quelque chose qui est venue petit à petit ?

Oui, peut-être, peut-être plus depuis que..., d'abord j'y vais plus souvent depuis que j'enseigne, j'y vais plus souvent. Je me suis toujours bien sentie dans le village de ma mère. J'avais l'impression, je ne sais pas si c'était me projeter des choses, mais j'ai l'impression d'être chez moi vraiment. Oui. Finalement, on est un peu chez soi nulle part et partout en fait. On est vraiment partagé. Là, je suis chez-moi c'est sûr. J'ai toujours des envies d'aller vivre en Espagne, de concrétiser, je serai peut-être déçue, je n'en sais rien. Mais c'est vrai que bon, on cuisine beaucoup de choses espagnoles, on cuisine à l'huile d'olive.

C'est des choses que vous avez apprises de votre mère ?

Il y a des choses que j'ai apprises de ma mère, comme la paella, comme la tortilla, tout ça, des choses que j'ai apprises aussi après par la suite, par la famille aussi là-bas en Espagne et donc petit à petit quoi.

C'est un sentiment qui date ?

Oh, c'est plus, je ne sais pas. Peut-être, quand j'ai connu mon mari, peut-être après. Je n'en sais rien. C'est avec la maturité quand même, la trentaine.

Vous prenez plus de recul peut-être ?

Oui peut-être, oui, oui. J'ai commencé à m'interroger sans doute aussi, je ne peux pas vous dire. C'est vrai que toute la période d'avant, par exemple, je n'allais plus en Espagne. Je n'y allais pas souvent. J'y suis allée un peu, quelques fois. J'ai commencé à revenir vers tout cela à partir de la trentaine, puis ça s'est allé en s'accroissant, je continue quoi.

Vous parliez aussi d'un intérêt pour la vie politique en général, est-ce que vous avez un intérêt particulier pour la politique en France ou en Espagne ?

Ben oui, j'ai un intérêt pour la vie politique. J'ai des opinions politiques, je suis marquée à gauche. Et bon je suis ce qui se passe, je m'intéresse. Je ne suis pas engagée dans un mouvement quelconque, mais j'ai quand même des opinions marquées. Je m'intéresse aussi à ce qui se passe en Espagne. On a la télé espagnole. On a le satellite pour avoir la télé espagnole. On a plusieurs chaînes espagnoles. Quand on regarde la télé, c'est souvent en espagnol. Oui c'est souvent en Espagne. Elle n'est pas meilleure que les autres télé, mais on écoute souvent les infos, s'il y a des films espagnols on adore ça. On aime beaucoup le cinéma espagnol. Puis, comme on l'enseigne, ça y fait aussi, c'est des matériaux dans nos cours, c'est une manière d'alimenter aussi nos cours. C'est lié quand même. J'ai la chance d'avoir un mari qui s'intéresse à ça.

La dernière chose que j'ai faite en octobre dernier. Je me suis inscrite pour faire du flamenco et mon mari aussi. J'apprends à danser et à chanter.

Au niveau de la nationalité ? Vos parents eux mêmes, ont-ils changé de nationalité ?

Oui, ils ont changé, mon grand-père non, il n'a jamais voulu prendre la nationalité française, ma grand-mère non plus. Ma tante, je crois qu'elle l'a fait et qu'elle ne l'a jamais dit à mon grand-père. Mes parents, oui, ils l'ont fait et ils nous ont naturalisés. En fait, c'était pas une naturalisation, c'est une déclaration, je ne sais pas comment ça s'appelait. Comme mon frère a dû rentrer en 6^e pour avoir des bourses, c'était pour des choses pratiques en fait. Donc on était espagnols, mais en fait, il semblerait, qu'on était apatrides parce que je crois que Franco a enlevé la nationalité à tous les Espagnols qui sont partis. Moi, je me croyais espagnole et puis en fait, je crois qu'on est apatrides. Après on a eu cette nationalité française dans les années cinquante, en 56 je crois qu'on a dû l'avoir.

Tous les Trois en même temps ?

On l'a eu tous les trois en même temps.

Vos parents c'était avant ?

Je ne sais pas si c'était avant, je ne suis pas sûre, mais je crois que c'était après. Je crois.

Pour quelles raisons vous savez ?

Que eux l'ont eu après, peut-être pour être comme nous, parce qu'on était français. Je ne leurs ai jamais demandé. Je ne sais pas. Ils ont attendu. Dans les années cinquante, ils se sont rendus compte que Franco ne tomberait pas, donc il ont décidé de rester. Donc c'est à partir de là que les choses se sont précisées. Ils étaient installés en France et ça semblait naturel. Et c'est tout.

En fait être espagnol ou devenir français c'est très lié à la situation politique en Espagne ?

A ben chez nous, oui je pense. Oui, c'était vraiment lié à Franco. Mon grand-père par exemple disait qu'il ne remettrait pas les pieds en Espagne tant qu'il y aurait Franco, des choses comme cela. Tout était lié à cela. Ben oui, c'était quand même quelque chose d'énorme pour eux. C'est quelque chose qui a brisé leur vie quelque part, donc c'était lié à cette situation politique, donc je crois que tant qu'ils ont crû qu'ils pourraient rentrer en Espagne, ben de toute façon, ils étaient Espagnols. Ils avaient eu l'intention de rentrer chez eux, et puis après, les choses se sont tassées, après il n'avaient plus envie de revenir. Dans les années soixante, ils auraient peut-être pu, parce que ça s'est un peu tassé, mais après ils étaient installés en France et voilà.

Et vous même j'ai l'impression que votre hispanité, on peut dire comme cela est plutôt liée à une appartenance culturelle que politique ?

Oui, c'est une appartenance culturelle de toute façon. On a été élevés comme des Espagnols. Tout était fait à la maison comme en Espagne. Donc c'est vrai que l'on a ça en nous. Quand on fait des Noëls, on chante des chants de Noël espagnols.

Encore maintenant ?

Oui, encore maintenant. Je fais un plat qu'on fait en Catalogne le jour de Noël, je le fais toujours. C'est une façon peut-être de se rattacher et c'est culturel, c'est vrai. Peut-être plus que politique. Oui c'est culturel. Chez mes parents, c'était vraiment plus politique. Et nous c'était plus culturel effectivement.

Quand vous parlez des relations entre vos parents et l'Espagne, vous parlez assez rapidement de Franco du franquisme.

Oui, pour eux, c'était vraiment lié à ça.

Et vous quand vous parlez de vos relations avec l'Espagne, vous parlez de la télé, vous suivez les informations ?

J'ai envie d'être un peu, pas vivre comme en Espagne, bon je suis aussi Française née en France, mais j'aime savoir ce qui s'y passe. Bon c'est aussi pour mon travail, mais en même temps ça m'intéresse.

Par exemple le 14 mars dernier ?

Ah oui, bien sûr, j'étais inquiète parce que j'ai de la famille qui habite pas loin. On a téléphoné. Oui, je me sens concernée peut-être plus que si ça avait été à Paris. J'exagère peut-être.

Les élections ?

Les élections, même le mariage du prince. Tous les cancans. Non, les élections, on a suivi très attentivement, c'est sûr.

On en arrive à vos relations avec l'Espagne, à partir de quand êtes-vous retournés en Espagne ?

La première fois, c'était en 61, j'avais déjà quatorze ans. C'est la première fois, que je venais en Espagne.

Il y avait toute la famille ?

Mon frère n'est pas venu parce qu'il devait déjà travailler. On y est allés avec ma mère, ma sœur, mon père et un monsieur, un Américain que mon père connaissait. C'est lui qui nous a emmenés puisqu'on n'avait pas de voiture. A Poitiers, il y avait encore des Américains à cette époque. Et donc comme mon père travaillait à l'hôtel des trois piliers, quand les Américains, les militaires venaient à Poitiers, avant de trouver un logement, ils venaient à l'hôtel. Et donc il nous a emmenés dans sa belle 4/4. On est arrivés comme des conquérants en Espagne et donc on est allés un peu partout faire le tour de ma famille, découvrir un peu tous ces endroits.

Donc votre retour en Espagne, c'était lié à cet Américain ?

Ben oui, enfin c'était lié, c'était une opportunité, je crois. Et puis sans doute, ça s'assouplissait du côté de Franco. Pendant longtemps, ce n'était pas possible ça. Je crois qu'il y avait dû y avoir un assouplissement qui avait dû se faire et il y avait cette opportunité. Je ne sais comment s'est venu. Je ne sais pas, je n'en sais rien. Mais ma mère n'est pas allée dans son village la première fois, parce qu'elle craignait, elle avait peur, parce qu'on lui disait, on lui avait dit que si elle mettait les pieds dans le village, on la pendrait ou je ne sais pas quoi. Elle n'y est pas allée la première fois. Elle n'y est allée qu'en 65. Autrement la première fois on a fait Barcelone, Madrid, puis le village où est né mon père. On a fait un petit pèlerinage.

Et donc après vous y retourniez fréquemment ?

Alors moi, j'y suis allée en 1961, en 1963 avec l'école. On a fait un voyage scolaire et puis en 1965 avec ma famille. Après, j'y suis retournée en 1968 pour passer des vacances chez des cousins sur la Costa Brava, puisque j'ai de la famille là-bas. Et puis après, j'y suis allée plusieurs fois pour les fêtes de Noël, de fin d'année, j'ai dû y aller deux ou trois fois. Quand j'ai commencé aussi à faire des études à la FAC, j'y suis allée un peu plus souvent. Je flirtait avec un cousin éloigné, et donc je venais le voir plus souvent et puis après j'y suis allée peut-être un peu moins souvent. J'ai recommencé à y aller, il y a quelques années, avec mon mari. Avec mon précédent mari, on n'y est pas allés. Avec lui, on a commencé à y aller régulièrement. Et puis après, j'ai commencé à organiser des voyages scolaires. C'était dans les années 87, et après du coup j'y suis allée plus souvent. Il y a des années où j'y allais trois fois, quatre fois par an, parce que je faisais des projets, donc j'y allais avant pour préparer. Des fois j'y allais en vacances. Donc à partir de 87, j'y suis allée très souvent.

Où, pour voir qui ?

Alors ça dépendait. Des fois, c'était dans la famille et donc on a fait les fêtes de fin d'année à Madrid avec des cousins de Madrid, ma sœur, et toute ma famille. Et puis, là je vais aller à la Toussaint en Andalousie. C'est pour préparer un projet avec l'école. Des fois, c'était pour faire de la généalogie. Oui, ça m'est arrivé. On a découvert des endroits en faisant de la généalogie. Des endroits qu'on ne connaissait pas du tout, sur les traces des ancêtres un peu.

La généalogie c'était quand ?

Quand est-ce qu'on a commencé, il y a déjà pas mal d'années. C'est irrégulier, on va dire une petite dizaine d'années. C'est très long. On fait ça, c'est très compliqué, on n'avance pas beaucoup.

Mais les lieux de retour dominants ?

C'est Madrid et Barcelone. Madrid, Tolède, enfin c'est le même coin, et puis il y a Barcelone, parce qu'on a des cousins, une cousine là-bas.

Le village de vos parents ?

Alors, je vais aussi dans le village. Cet hiver quand on y est allés, on était dans le village de ma mère. J'aime bien aussi. Ça arrive, c'est peut-être un peu moins souvent. C'est surtout que la famille nous héberge, c'est un peu plus délicat de demander à chaque fois. Avant j'avais une cousine qui vivait, qui allait tous les week-ends là-bas. Elle est décédée. On est très amis avec les enfants, mais bon, on ne les voit pas souvent depuis que leur mère est décédée. Ça espace un petit peu.

Et vous avez effectué ou avez-vous l'intention d'acheter là-bas ?

On en parle souvent, mais en fait, on n'est pas prêt encore de le faire. On aurait bien aimé avoir une petite maison de famille pour y aller. On en a parlé longtemps. On voulait acheter une maison dans le village de ma mère. Bon, on ne le fait pas quoi. On a acheté aussi cette maison, on s'y sent très bien et puis c'est devenu la maison familiale. Alors c'est à dire, là non seulement mes filles viennent là, mais aussi mon frère vient là. C'est un lieu de rencontre, parce que c'est une grande maison.

Est-ce que vous avez des cousins espagnols qui viennent ?

Alors ça, oui, ils viennent de temps en temps, oui, oui. Donc ma cousine de Barcelone qui est venue plusieurs fois, mais elle est malade, elle a la maladie de Parkinson. Et puis, j'ai eu des cousins de Madrid qui sont venus aussi plusieurs fois. J'espère que ça va continuer. Ils viennent en vacances, ils viennent passer une semaine.

Et avant 1961, vos parents gardaient des relations avec votre famille là-bas ?

Alors, je crois qu'ils s'écrivaient, et je crois que même ma tante de Madrid, la sœur de ma mère était venue à Poitiers la voir, quand j'étais petite dans les années cinquante, je me souviens. Elle était venue. Oui, oui elle avait des contacts avec son père aussi. Il est décédé en 49, je crois qu'elle avait des nouvelles, mais elle était surtout en contact avec sa sœur à Madrid. Du côté de mon père, il y a eu aussi des cousins de mon père qui étaient venus aussi, je crois dans les années cinquante à Poitiers. Il y a des gens qui se sont déplacés pour venir nous voir, très peu, parce qu'ils n'avaient pas forcément les moyens. Ceux qui ont pu sont venus.

Votre grand-père aussi ?

Ben mon grand-père, c'était quelqu'un qui écrivait énormément, donc il correspondait beaucoup avec sa famille.

Est-ce que vous envoyiez de l'argent ?

Non, pas du tout, pas du tout, je ne pense pas. A ce niveau-là, d'abord, ni d'un côté, ni de l'autre, c'était possible. Mes parents n'avaient rien et là-bas c'était pareil. Je ne crois pas. En tout cas, pas à ma connaissance.

Est-ce que vous avez des relations avec les autorités espagnoles, le consulat ?

Non, alors on a contacté, c'est ma sœur qui s'en est occupé parce qu'elle, tout ce qui est administratif c'est son domaine. Moi, je le suis moins, j'ai du mal. Elle a contacté l'ambassade, en fait le consulat à Toulouse, je crois. Je me demande si mon frère ne l'a pas fait aussi, parce que quand on a su qu'il y aurait une possibilité d'avoir la nationalité espagnole, parce que ça a été annoncé il y a quelques années. On s'est dit chic, c'est intéressant, c'est symbolique. Il n'y a pas d'intérêt, mais c'est plus symbolique, c'est plus un hommage à mon grand-père, donc on s'est dit on allait y aller. Mais il paraît que c'est assez compliqué, ils veulent des papiers justifiant la nationalité de nos parents et tout ça, alors on n'a pas grand chose, j'ai un papier quand même, donc on a rassemblé tout cela et puis on va essayer de voir, de demander la nationalité. Ça nous intéresse tous les trois, d'ailleurs.

Avoir la double nationalité ?

Oui, oui. A titre symbolique plus. Dire bon ben voilà, quoi, c'est peut-être la boucle, une façon de retourner sans retourner. Par contre, ce qui est drôle, c'est que mon père ne l'envisage pas du tout. Lui, il a tourné la page et il n'envisage pas. Il n'a jamais envisagé de retourner vivre là-bas, d'ailleurs, il ne s'y plaît pas trop. Finalement quand il est là-bas au bout de huit jours, il a envie de rentrer. Ça lui est arrivé de partir là-bas en vacances, et ma mère, je sais qu'elle ne voulait pas non plus retourner vivre là-bas, et donc lui, il aimait s'éloigner de tout.

Même plus jeune, quand vous étiez enfant, il ne parlait pas de revenir en Espagne ?

Je n'ai pas de souvenir, mais je pense dans notre dos quand on était gamins, ils avaient sans doute l'idée d'y retourner, mais ça s'est arrêté dans les années cinquante. Jusqu'au début des années cinquante, tous les Espagnols avaient l'intention de revenir. Je crois que leur idée, c'était quand même de rentrer chez eux et après, ils se sont installés. Il y en a qui sont rentrés. Eux non, c'est plus notre génération qui a envie de cette reconnaissance là quelque part plutôt que lui.

Mais en 75, avec la mort de Franco, il s'est passé quelque chose, ça a été quoi pour vos parents ?

Je n'étais plus chez mes parents, mais moi, j'étais contente, j'ai arrosé cela. J'étais très contente. C'est une période où il y avait pas mal de problèmes en Espagne. J'ai le souvenir d'y être allée, il y avait des manifestations partout, des étudiants, des trucs qui brûlaient dans tous les coins. Mais moi, j'étais contente. Vraiment, oui, je crois que j'ai crû à la cause de mes parents longtemps. C'est sûr.

Mais là, il est trop tard pour parler de retour ?

Oui, là oui, ils étaient installés, nous, on a fait notre vie aussi. Moi, j'étais mariée avec un Français. Mais souvent on s'est dit, on s'est demandé, si on voulait aller travailler un an là-bas. Ça c'est jamais trouvé comme il fallait. Je pense que là, maintenant, c'est cuit. Mais c'est vrai, qu'il y a toujours des envies d'aller vivre là-bas.

Mais peut-être cette nationalité, ça nous permettrait de dire.... Ben bon... J'ai une cousine, qui était venue aussi dans les années cinquante, une sœur d'une autre cousine qui était venue en 51, elle est venue aussi après travailler en France et elle s'est installée à Paris. Et en fait, à la retraite, elle est repartie vivre en Espagne, parce que sa fille qui allait en vacances des étés à Tolède, s'est mariée avec un Espagnol. Elle, elle a fait le retour. Voilà, mais c'est la seule.

Par le biais de ses enfants ?

Ben parce que sa fille s'est mariée là-bas. Elle a eu aussi quatre enfants. Donc du coup, elle est retournée à Tolède et elle est contente.

ENTRETIEN N°2 : A. : INTIMITE DES RELATIONS AVEC L'ESPAGNE DANS LA DEUXIEME GENERATION

Je voudrais commencer par le début. Est-ce tu pourrais me parler de ta famille espagnole, d'où ils viennent, la région d'origine. Puis tu me raconteras comment ils sont venus en France.

Ma famille, elle habite dans l'Est de l'Espagne, dans une région qui s'appelle l'Extremadoure du côté de ma mère et de mon père. Du côté de ma mère, il y a deux sœurs. Ma mère et sa sœur qui sont venues travailler en France. Et du côté de mon père, tout le monde, toute ma famille est restée en Espagne. J'ai une cousine et un cousin qui habitent en Vendée et autrement toute ma famille vit exclusivement en Espagne.

Les raisons qui ont amené mes parents à venir en France. C'est pour des raisons économiques, puisque dans la région de l'Extremadoure c'est surtout la culture des oliviers, pour faire de l'huile d'olive et je pense qu'ils avaient envie de sortir de ce genre de travail, quoi d'avoir envie de voir autre chose. S'ils ont atterri dans le coin, c'est que la sœur de ma mère, qui elle était en France, elle est mariée avec un Français, qui avait aussi quelques origines, parce que du côté de son père, il était espagnol et de sa mère, elle était française en principe. Et ils s'étaient rencontrés, comment, je ne sais plus par quel biais. Je pense que le père de mon oncle était venu lui aussi il y a très longtemps travailler en France et puis il avait rencontré cette jeune institutrice et ils ont eu le coup de foudre, ils se sont mariés, et puis, mais il s'avère que le père de mon oncle, il avait des liens de parenté avec la famille du côté de ma mère. Mon oncle et ma tante, ils ont quand même des liens de famille. Et donc eux, ils sont venus en France. Et du coup, à l'époque ils habitaient du côté de Cerizay et dans les années 63-64, mon oncle avait dit à mon père « tiens il y a une grande usine, ils embauchent, si ça t'intéresse » et puis ma tante, elle trouvait le côté pratique que sa sœur vienne comme cela elle avait quelqu'un de proche, parce qu'à l'époque les voyages, ça ne se faisait pas comme maintenant. Elle avait quelqu'un à côté d'elle sur qui elle pouvait s'appuyer, puis bon la famille c'est la famille, quoi les liens sont très très forts. Donc voilà et puis au départ mon père est venu seul et ma mère est venue plus tard. Mon père avant de venir en France, il avait fait deux périodes à l'étranger une en Suisse et une autre dans le Nord de la France.

Tu te souviens des années ?

Je crois que c'était dans les années 60-61-62. C'était dans ces périodes-là.

Début 60 en Suisse et puis après ?

Oui, mais il a fait des séjours, je crois que c'était trois mois, quatre mois, enfin des saisons, des choses comme cela et puis après bon il est repassé à la maison, chez lui dans le village. Il est reparti et ensuite ma mère est venue en France avec lui. Il y avait trois enfants en bas âge, ma sœur donc qui est de trois ans mon aînée, il y avait mon frère qui est de cinq ans mon aîné et ma sœur qui est de six ans mon aînée. Moi je suis venue en 65 donc pratiquement un an après leur installation en France.

Qu'est-ce qu'il faisait en Suisse ?

Je pense qu'il travaillait dans une grande exploitation agricole. Il était saisonnier.

Pour revenir à la famille espagnole qu'est ce qu'ils faisaient ?

Alors du côté de mes grands-parents des choses comme ça. Mes grands parents maternels étaient, on va dire agricoles, ils avaient des terres qu'ils travaillaient et du côté de mes grands-parents paternels, ils étaient plutôt dans le commerce, il y avait un peu de tout, commerce de chevaux, il y avait un magasin, comment on appelle cela, c'étaient des magasins où on vendait de tout, en fait, comme on voyait un peu dans les films, on demandait un clou, je ne sais pas on demandait une paire de chaussettes, en fait, ça passait par là quoi.

En milieu rural, tout ça dans les villages ?

Oui, voilà en milieu rural

Et ça se faisait beaucoup d'aller travailler comme saisonnier dans la région ?

Je pense que la première fois lorsque mon père est parti en Suisse, ils sont partis à plusieurs. Ils sont partis un groupe. On en a parlé la semaine dernière. C'était la femme de celui qui était parti avec mon père. Je crois qu'ils étaient partis à 6 ou 7 du village. Donc pareil, tu pars pas

tout seul. Par contre, je ne sais pourquoi ils sont partis là-bas, comment était le parcours, pourquoi, qui leur avait trouvé. Ça c'est vrai que je ne sais pas.

Première expérience à l'étranger en Suisse, Ton père et ta mère se sont connus en Espagne ?

Ben, ils sont du même village, ils se sont connus depuis qu'ils étaient petits.

Donc tu disais, ils se sont mariés là-bas et ont eu trois enfants.

Oui, ils ont eu trois enfants avant de venir

Donc ton père par le biais de ton oncle arrive en France ?

Il arrive en France dans la région des Deux-Sèvres, parce qu'après on n'a jamais bougé d'ici.

C'était pour travailler dans une usine ?

Oui, l'usine Heuliez qui était une des premières usines automobiles, une grande usine implantée dans le coin... Puis après mon père, en fait c'était un des premiers étrangers qui est arrivé sur le site Heuliez et lorsque Heuliez a grandi, ils ont dû faire appel à de la main d'œuvre et notamment étrangère, dont portugaise. Mon père a été un des accueillants de toute la vague des Portugais qu'il y a sur Cerizay, parce qu'il y a une très grosse communauté portugaise à Cerizay et donc on a fait appel un peu à lui, parce qu'il était étranger. Espagnols, Portugais, à l'époque, ils ne faisaient pas trop la différence. D'autant plus que la région d'où sont originaires mes parents est à côté du Portugal. A vol d'oiseau c'est à 5km. Donc c'est vraiment voilà...

Comment est-il venu en France, comment a-t-il été accueilli ? c'est par ton oncle ?

Oui, par le biais de mon oncle

Pour le logement ?

Je pense que c'est mon oncle qui a dû se charger de trouver. A l'époque quand il est arrivé en France, il travaillait chez Heuliez à Cerizay, mais mes parents habitaient dans une petite commune à environ 5-6 km de Cerizay. C'était dans un logement où, il y avait des propriétaires et on leur louait une partie de la maison d'habitation, je pense dans une ferme quelque chose comme cela.

Avant de revenir sur tes parents, ton oncle et ta tante qu'est ce qu'ils faisaient ?

Alors lui travaillait chez Heuliez et ma tante, elle était sans emploi, elle était femme au foyer.

Elle avait une formation d'institutrice ?

Non, c'était la mère de mon oncle, c'était la mère de maman.

Donc elle était mère au foyer, elle est née en quelle année ?

Euh, il faut revenir 52 ans en arrière. Ça fait 1950-1952.

Elle a connu ton oncle par relation familiale ?

Oui, comme son père, le père de mon oncle était déjà allé en France et il avait connu sa femme, donc il revenait au village et je pense que mon oncle était venu voir un peu ses origines en vacances. Il a rencontré ma tante et voilà.

Il s'est marié en Espagne ?

Non, en fait, je ne sais plus. Je ne sais pas s'ils se sont mariés en Espagne ou en France. Je pense qu'ils se sont mariés en Espagne. Après, ils sont partis en France, ils n'ont pas habité en Espagne.

Donc il habitaient Cerizay ?

Oui,

Lui travaillait à Heuliez, ils auraient eu une fille ?

Une fille et un garçon. Ma cousine, elle a cinquante ans, je pense et mon cousin, que j'ai vu cet été et que ça faisait longtemps que je n'avais pas vu. Lui aussi est revenu un petit peu, il a 47 ans.

Il fait quoi ?

Ce cousin, il travaille pour une société privée dans le domaine de l'électricité. En fait il est prestataire. C'est un centre privé prestataire de services et ma cousine, elle travaille dans une usine en Vendée, à Fleury-Michon, une usine de charcuterie.

Lui, il a fait des études ?

Oui, je pense qu'il a fait un brevet professionnel. Et puis après, oui, parce qu'il me disait après son brevet professionnel, je crois qu'il nous a dit que ça faisait quand même 27 ans qu'il travaillait pour la même boîte. Oui, il a 47 ans, donc il est rentré à 20 ans.

Ma cousine, ça fait un petit moment, je ne sais pas combien de temps, à peu près le même nombre d'années, voire plus quoi.

Ils sont mariés, ils ont des enfants ?

Ma cousine, qui est l'aînée, elle est célibataire et mon cousin, il est divorcé. Il était marié à une Française, ils ont eu deux enfants et puis ils se sont séparés, il y a une dizaine d'années. Il a deux enfants, une fille et un garçon. Il a une fille qui est à Saint-Nazaire et puis son fils, il doit être au lycée, je crois. Je ne sais pas quelle filière apparemment, il serait un peu plus sur une filière scientifique, parce qu'il appréciait beaucoup les sciences.

Donc, on en vient à tes parents. Ta mère a suivi peu de temps après ?

Oui, oui, je ne sais plus s'ils sont venus en même temps ou s'il y a eu d'abord mon père qui est venu, je crois, je ne veux pas le certifier. Il me semble qu'ils sont venus tous les deux et ont fait le voyage avec les enfants en même temps. Je ne sais plus, parce que c'est des choses que je ne leur pose plus, je le sais mais avec certitude non. Mais on en parle, il suffit que je demande à maman quand je l'appellerai.

Ils sont arrivés et ont loué au début ?

Oui, c'est ça.

Après, ils sont toujours restés la ?

Ensuite, moi je suis arrivée, ils ont dû rester un an à peu près. Je suis née en janvier, il faisait très froid cette année-là et dans la maison où ils étaient, il y avait juste un poêle, c'était un petit peu galère au niveau du chauffage car c'était une vieille maison et ce qu'il s'est passé c'est qu'à Cerizay donc comme il y avait eu toute cette vague de Portugais qui était venue travailler à Heuliez,

Tout de suite après l'arrivée de ton père ?

Oui, pratiquement ça s'est fait, c'est une question de mois, même pas d'année, c'est une question de mois. Ils ont construit des habitations des HLM à Cerizay et donc mon père a été mis au courant ... après à l'usine ça parle, ça discute et donc on a pu bénéficier d'un logement comme ça, un an même pas après ma naissance. Je crois que je marchais. Je devais avoir 6 mois, quand ils ont dû déménager de l'endroit où ils étaient auparavant.

Et le boulot de ton père, tu disais qu'il recevait les Portugais ?

Non, il ne recevait pas, comme il travaillait, il était ouvrier. Ils l'ont sollicité juste un peu pour faire l'accueil, je pense qu'ils ont été à mon avis bons sur tous les coups, ils ont permis d'accueillir des gens du mieux qu'ils ont pu quand même.

Il y avait un autre Portugais qui était arrivé un peu avant la vague de tout le monde et avec lequel mon père s'était arrangé. Ils étaient étrangers, donc à eux deux, ils ont fait la première vague de premières personnes. Après mon père, il y avait d'autres gens. Non, c'était juste le fait de les accueillir pour qu'ils se sentent plus à l'aise.

Est-ce qu'il y a des affinités de langage entre ?

Oui, parce que mon père, par le biais de mon grand-père, qui faisait pas mal de commerce, était amené souvent à commercer avec le Portugal. Ils habitaient assez près. Mon père allait souvent avec mon grand-père et son frère chercher de la marchandise ou vendre de la marchandise au Portugal.

Donc ensuite, tu disais que vous aviez emménagé dans un nouveau logement HLM ?

Oui, ça c'était dans les années 66-67 et après on y est restés, maintenant c'est un peu la ZUP. Ensuite, on est venus dans des pavillons, c'était pareil, des HLM, mais individuel. Ce n'était plus dans des tours, mais à Cerizay même, enfin un quartier où ils étaient en train de construire pas mal de maisons. C'étaient des petits pavillons HLM mais individuels. Et moi, je crois que j'avais 5 ans, dans les années 1972, quelque chose comme cela, quand on a déménagé à nouveau. En fait, mes parents ont fait trois déménagements. Et puis après, les logements c'étaient des maisons HLM, qui étaient toutes neuves, quoi. Nous, on a été les premiers à y habiter. Alors que les HLM à Cerizay, où on était au départ, je pense qu'il y avait déjà eu des gens qui y avaient habité auparavant.

Donc à chaque fois une amélioration ?

Oui, au niveau du logement, tout à fait.

Des locations ?

Oui, toujours des locations. Je me souviens, quand j'étais pré-ado, ils avaient émis le souhait d'acheter et puis finalement, ils ont dit non, non. Ils préfèrent continuer à louer, parce que mes parents, jamais ils pensaient, ils n'avaient jamais émis le souhait de rester en France à leur retraite. Eux, ils voulaient retourner en Espagne. Donc, ils préféraient acheter ou rénover en Espagne plutôt que d'acheter en France. Donc ils n'ont jamais acheté en France.

Tes parents n'ont pas fait d'études avant de venir ?

Non, maman au village avait pris, ça se faisait beaucoup dans les villages dans les années 40-50, des cours de couture. Il y avait une dame qui apprenait la couture aux jeunes femmes du village... et donc on va dire, elle est allée à l'école primaire. En plus, c'était l'aînée d'une famille de cinq enfants, donc c'est elle qui assurait après l'entretien de la maison, pendant que mes grands-parents portaient travailler aux champs. Elle s'occupait des petits.

En France, elle a bossé un peu ?

Alors, elle a bossé, je sais qu'en 68, ils sont allés cueillir des fraises. Après, elle s'est occupée, elle avait quatre enfants, et je pense qu'elle a travaillé en usine de confection, elle a fait des saisons une ou deux fois, puis après elle a fait du ménage. Elle a été femme de ménage chez des gens. Elle a fini dans une maison d'un monsieur qui revenait d'Afrique, un ancien colon, qui voulait quelqu'un qui fasse bien la cuisine et là ma mère s'est éclatée car elle a toujours aimé faire la cuisine et là elle a appris plein plein de trucs. Au départ, elles étaient trois dames, ma mère s'occupait exclusivement de la cuisine, une autre s'occupait de faire le ménage et l'autre l'entretien du jardin, je ne sais quoi. Après ma mère, elle a fini toute seule et ça s'est très bien passé, jusqu'à sa retraite en fait. Elle a commencé fin des années soixante-dix, elle a arrêté fin des années quatre-vingt, mon père était en retraite en 1991. Elle a travaillé à peu près une quinzaine d'années pour ce monsieur.

Donc ton père faisait partie d'une famille de commerçants, est-ce qu'il a eu le souhait de faire quelque chose dans le commerce ?

Non, en fait, si. Mes grands-parents lui avaient payé une formation de boulanger parce que lui c'était en plus, ma mère était l'aînée de la famille, alors que mon père c'était le benjamin. Il avait monté une boulangerie dans le village. Ça a duré 5 ans, ça ne devait pas trop lui correspondre, après il est parti en ville, on va dire le chef-lieu du coin, et donc là, il a été chauffeur pour un couple, il est resté quelque temps. Après, il est rentré au village, il devait un peu travailler avec mon grand-père par à coups.

Ton père avait des frères et sœurs ?

Ils étaient six.

Tu sais ce que sont devenus les autres ?

Alors oui, il y en a deux qui sont morts très tôt, ils étaient mariés mais ils sont décédés suite à des maladies, je crois qu'ils ont eu la tuberculose. Ils devaient commercer, ce qu'ils faisaient exactement, je ne sais pas trop. Après il y en a un qui était curé. Une tante qui est restée célibataire, qui est restée toujours auprès de sa mère, parce que mon grand-père est mort très tôt, je ne l'ai jamais connu. Mon père avait quatorze ans, lorsqu'il est décédé et donc cette sœur, la sœur de mon père, elle est célibataire et elle est restée auprès de sa mère pour l'aider dans le commerce et puis, après, elle est restée auprès de mon oncle célibataire : la bonne du curé quoi. Et mon oncle curé qui était de un an l'aîné de mon père, lui est décédé un an avant mon papa en 1990 d'un cancer.

Il n'y a pas eu d'autres essais migratoires ?

Chez eux, non, c'était le seul. Non, pas du tout.

Ils n'ont pas essayé de profiter de la présence de ton père ?

Non, non, parce qu'eux je pense ils vivaient... je n'ai jamais su, mais si mon père est parti, c'est parce qu'il devait y avoir un peu des histoires au sein de la famille et il avait envie de voir plus loin. Peut-être qu'à l'époque, aller à l'étranger, il y avait peut-être un rêve, je ne sais pas trop. C'est vrai qu'avec mon père, on n'a jamais vraiment parlé du pourquoi. Je pense que c'était certainement pour des raisons économiques, mais aussi le fait de couper un petit peu avec la famille, mais tout en sachant qu'il n'y avait jamais un été où ils ne revenaient passer des vacances. Ils avaient besoin, aussi bien ma mère que mon père de retrouver les leurs et puis de marcher sur leur terre.

Peut-être qu'en étant benjamin, il y a eu moins de pressions que les autres ?

Peut-être, c'est possible, oui, je pense. Souvent j'ai entendu dire ma maman, "ah ben ton père, il était le sixième, ah ce n'est pas comme un premier, il avait un petit peu ce qu'il voulait."

Et au niveau de la vie quotidienne en France, comment ça se passait ?

Ca n'a pas été facile, la langue faisant. Je pense qu'ils ont été bien intégrés. Moi, je n'ai jamais souffert de racisme, mes parents non plus. C'est vrai, qu'on n'a jamais eu de problème, mais par contre ma mère, il y a une anecdote qui m'a marquée parce qu'elle était enceinte de moi. Elle a habité dans la petite commune où ils ont débarqué et il y avait un camion qui passait une fois par semaine, c'était la fréquence, et qui vendait un peu, c'était une épicerie ambulante. Un jour, ma mère achetait, à ce camion-là quand elle n'avait pas l'occasion, comme elle n'avait pas de moyen de transport, si ce n'est que mon père avait une mobylette pour se rendre à son travail, et donc ce camion passait et donc ma mère tant bien que mal désignait les articles. Souvent le monsieur lui disait de monter dans le camion et de lui dire ce qu'elle voulait. Autrement, on demandait verbalement et le monsieur donnait. Elle voulait de l'eau de javel, elle n'arrivait pas à le dire et elle ne voyait pas le berlingot sur les étalages et là, elle s'est souvenue, parce qu'elle n'avait pas de machine à laver, qu'elle allait laver au lavoir. C'était à deux ou trois kilomètres du lieu d'habitation et elle est partie, elle était enceinte de sept mois, en courant jusqu'au lavoir pour chercher, parce qu'elle se souvenait qu'elle avait laissé un berlingot là-bas et elle est revenue en disant "c'est ça que je veux". Ça a été le gros truc, donc je sais que ça n'a pas été facile. Bon après, ils se sont bien intégrés. Jamais ils n'ont suivi de cours de français pour pouvoir s'améliorer. Ils l'ont appris, ils ont été des autodidactes. Mon père le vivait bien, il le parlait vraiment avec un accent, comme une vache espagnole. Ma mère, pire encore, elle ne l'écrivait pas. Papa arrivait à l'écrire, maman pas du tout, parce qu'elle n'a jamais fait l'effort et puis après, nous, on était là. Mais elle le lit, elle le comprend et voilà.

Au niveau de leur fréquentation ?

Au niveau de leur fréquentation, il y avait beaucoup de Portugais, on va dire, parce que quand on a déménagé dans la dernière maison, il y a eu des Portugais qui sont venus habiter juste à côté de chez nous. On en avait deux de chaque côté. Et puis autrement, ils sont partis, on s'entendait bien avec tous les voisins. Par contre, c'est vrai que je n'ai pas le souvenir qu'on recevait beaucoup de gens, mais ça fait partie de la mentalité espagnole. Les gens ne se recevaient pas trop les uns chez les autres, comme, nous, on peut le faire, si ce n'est que la famille. On voyait ma tante, puis après, elle est partie du côté de Chantonay. Elle n'habitait plus à Cerizay. Ils sont partis relativement tôt. Mon oncle travaillait pour une société "Bourgoin", ils vendent du matériel agricole. Lui, il était représentant, il vendait du matériel agricole et donc ils sont partis sur Chantonay et donc, on se voyait pour les occasions, les fêtes de famille, les choses comme ça. Après vraiment, on va dire c'étaient des relations, des "bonjours", "comment vous allez", mais vraiment recevoir du monde : non.

Et on arrive à tes frères et sœurs, ils sont arrivés relativement tôt ?

Oui, ma sœur aînée avait 5 ans, elle était déjà scolarisée. Mon frère avait 4 ans, et ma sœur avait 2 ans. Celle de 5 et celui de 4 sont arrivés et ont été scolarisés dans une école privée. Comme ma sœur savait déjà lire, ils lui ont fait sauter une classe. Ils se sont très vite intégrés et d'autant plus que dans la maison où on habitait, je disais qui dépendait déjà d'une autre maison, on en louait une partie, il y avait une famille avec des enfants, et donc il y a eu fusion et puis il y a eu un contact. La langue, ils l'ont appris très facilement. Ma sœur de deux ans, elle, restait à la maison. C'est marrant parce que sur l'ensemble, c'est ma sœur de deux ans, qui étaient en phase d'apprentissage du langage, qui parle le moins bien l'espagnol par rapport aux autres, par rapport à nous.

A la maison, vous parliez espagnol ?

Oui, exclusivement. Entre frères et sœurs, on se parlait en français, mais les parents, nous ont toujours parlé en espagnol, jamais en français. Non, nous, on a été vraiment baignés dans la culture espagnole avec les rituels et jamais ils ont dit, on met cela de côté, vous allez être des Français, non, non, pas du tout au contraire. Et donc justement, je pense que mes parents avaient

instauré inconsciemment, à la maison, on parle espagnol et à l'extérieur, à l'école, c'est le français. Donc on a pu bénéficier des deux. C'est bien, parce que maintenant, je suis bilingue. C'est un plus.

Tes frères et sœurs étaient dans une école primaire privée ?

Oui, voilà, parce que même moi, quand j'étais en âge d'aller à l'école, on a tous fait du privé jusqu'en 3^{ème} et après on est allés au lycée dans des structures publiques.

Pourquoi le privé ?

Ben, parce que je pense comme mes parents sont très croyants, ils allaient à l'église. A l'époque, on avait à Cerizay un curé qui était génial, qui était coco, qui appartenait aux jeunesses communistes et qui nous avait dit, "là ils apprennent bien et là ils seront bien pris en charge par les instit et il y a un bon enseignement". C'est vrai qu'après ça s'est révélé vrai. Par contre, il avait dit, quand ils seront en âge d'aller au lycée, mettez les dans le public. Et je pense que c'est pour cela que mes parents ont suivi ces conseils-là.

Le lycée toujours au même endroit ?

Alors, ma sœur aînée, elle a passé son BAC au lycée de Bressuire et après elle est repartie en Espagne. Elle s'est inscrite en Espagne et depuis, elle y est restée. Elle a 45 ans, donc depuis l'âge de 17 ans, elle est restée. Un été, on est repartis en Espagne, donc comme tous les étés pour passer les vacances et elle n'a pas fait le retour avec nous, elle est restée là-bas, elle s'est inscrite à la Fac en Espagne.

Pourquoi ce choix ?

Parce que justement, mes parents ont transmis tellement le fait que l'Espagne c'était bien et tout ça. Nous, on voyait toujours le bon côté, parce qu'on y allait en vacances, donc c'était toujours plus festif et donc elle a décidé "je reste là et je continue mes études".

Quand vous alliez en Espagne c'était plus festif ?

Oui, c'était toujours des grosses crises de larmes et à l'époque on partait quatre semaines, cinq semaines, alors que maintenant, on part deux semaines et demi. C'étaient toujours des images qui restent, c'étaient des émigrés qui revenaient au village. C'était rigolo, parce qu'à l'époque mes parents n'avaient pas de voiture. Moi, j'ai pris le train à l'âge de six-huit mois la première fois. On est partis en train pendant plusieurs années consécutives et après mon père a acheté une voiture et on y allait ensemble. A l'époque, au village c'était pareil, il n'y avait pas trop de voitures non plus. On était une smala, quatre enfants, ça bougeait du monde. Donc, on y retournait tous les étés.

La voiture pleine à craquer ?

Voilà, pleine à craquer, le cliché, la galerie, un peu comme on voit maintenant les gens qui descendent au Maroc.

Il y avait beaucoup d'émigrés dans le village ?

Alors, c'est un village où il y a eu beaucoup d'immigrés et même avant mes parents, parce que mon grand-père maternel était parti pendant quelques mois consécutifs avec sa femme et ma mère. Ma mère est venue en France toute petite, elle était bébé. Mon grand-père maternel travaillait dans les carrières du côté de Saint-Varent. C'était dans les années 30. Il y a eu pas mal de gens du village qui sont partis travailler dans les carrières et sont restés. Par contre, mon grand-père, lui est reparti, il est retourné au village.

Il est resté longtemps ?

Non ça n'a pas duré, ils n'ont pas dû rester plus d'une année. Ma mère n'en a pas de souvenir, on lui a dit. Je pense que ça devait être six-sept mois où elle est venue avec mes grands-parents maternels.

Dans les années 30, donc, déjà dans la région ?

Oui, c'est pour ça que si vous faites une enquête sur les Espagnols du côté de Thouars, Saint-Varent, il y a énormément de familles d'Espagnols.

Donc on parlait des migrants qui revenaient ?

Oui, on était toujours très bien accueillis par la famille, même par les amis. Mes parents retrouvaient leurs familles et leurs amis aussi qu'ils avaient laissés. Donc, c'était toujours festif. Nous, en France, on n'allait jamais dans les bars, que là on avait l'autorisation. L'Espagne c'est ça, les gens se retrouvent au bar et puis il y avait les fêtes du village. Il y avait une fête dans notre village, parce que toutes les petites villes et les villages ont leur saint ou leur patron. Au village de mes parents, c'est au mois d'avril, mais comme la plupart des migrants ne pouvaient pas y assister, ils en refaisaient une bis au mois d'août exprès. C'est la fête des immigrants. Elle a été instaurée dans les années soixante-dix et c'est toujours resté. Sauf que cette année, il a plu comme vache qui pisse, donc les fêtes ont été annulées.

Et celles d'avril aussi ?

Alors celles d'avril, elles sont maintenues, parce que c'est vraiment les fêtes liées à la patronne du village, avec la procession, on sort la Sainte Vierge, on l'amène à la petite chapelle qui se trouve à 4 kilomètres, donc on fait le chemin en marchant. C'est toujours un mélange de chrétienté et païenneté, on se lâche le soir, on fait la fête, il y a le bal populaire, le repas et il y avait même... On faisait des offrandes à la Sainte Vierge. Les gens faisaient des gâteaux, réalisaient des trucs et puis après on offrait. On faisait des offrandes. J'appelais cela des ventes aux enchères, non, on pouvait acheter les gâteaux, et après on s'en servait pour l'entretien de la Sainte Vierge. Tous les vêtements qui vont avec la couronne, machin, ceci...

Il y a une différence entre la fête d'avril et celle d'août ?

Oui, ce n'est pas du tout pareil. Celle d'avril, c'est vraiment que les gens du village et ceux qui habitent en Espagne. Pour revenir aux gens qui ont migré, il y en a beaucoup qui sont venus en France. Dans la région. Je n'en connais pas trop. Maintenant, il y en a beaucoup qui sont partis dans la région parisienne, autour de Lyon, sur Bordeaux, il y en a pas mal aussi qui sont partis dans le Pays Basque, San-Sebastian, Bilbao, Irun, quelques uns sur Madrid, Quelques uns vers l'Andalousie, mais bon comme c'est kif-kif au niveau du travail à l'époque, surtout là où il y avait des industries. En Catalogne peu, je pense, pas tant que ça. Et donc les gens qui viennent aux fêtes au mois d'avril, ce sont ceux qui sont restés en Espagne. Les "Français", les expatriés en France, nous, on l'a fait avec mes parents parce qu'on a eu l'opportunité de le vivre. Ça n'a rien à voir, c'est différent. On va dire, qu'elles sont moins commerciales, non, ce n'est pas ce que je voulais dire, déjà ce n'est pas la même période de l'année : une c'est le printemps, l'autre c'est l'été. Donc au niveau du climat ça change et puis je pense que c'est quand même beaucoup plus axé sur la fête liée à la Sainte Vierge.

C'est plus religieux ?

Plus traditionnel, tout en sachant que les gens se retrouvent pareil, ils font la fête, il y a un bal, mais l'objectif c'est quand même la religion.

Celle du mois d'août, on va dire c'est une bis, ils vont sortir la Sainte Vierge, mais il y a moins de bruit par rapport à ça.

C'est plus centré sur quoi ?

Je pense que c'est pour faire une fête pour les émigrés qui n'ont pas pu être là au mois d'avril. En général c'est sur deux jours, il y a effectivement le dimanche, où il font vraiment la messe traditionnelle à 11 heures et après c'est plus dans la journée. Autrefois, il faisait des petites vachettes, maintenant ça s'est perdu. Au niveau du village, au niveau de la politique c'est des gens qui sont très impliqués dans la politique et quand ils s'impliquent, il ne s'impliquent pas pour rien. Il y a eu plein de maires qui sont passés avec des couleurs différentes. Alors tel maire attribue, donne plus de sous pour les fêtes, alors bon... Le samedi soir, il y a un bal et le dimanche soir aussi. Et après les gens vont boire...

Quand tu étais jeune tu rentrais au village et tu avais beaucoup de relations avec les Français ?

Oui, nous, on a eu la chance de pouvoir parler l'espagnol chez mes parents, donc on pouvait communiquer avec les autres enfants espagnols très facilement. En revanche, il y avait d'autres gens qui avaient migré en France et dont les enfants ne parlaient pas l'espagnol, donc ils restaient

en clan comme cela. Et donc, nous on a pu bénéficier du fait, comme on savait parler, on pouvait naviguer entre les deux, et c'était très bien. Maintenant, je vois, quand on y retourne, mes enfants ne parlent pas espagnol, ils entendent parce que cela ne vient pas naturellement. Moi, je suis née là. Même si je le parle très bien, mon mari parle en français et c'est vrai que mes enfants ont du mal à pouvoir communiquer avec les autres, parce que le fait de ne pas parler une langue, ça coupe. Mais je trouve que plus ça va et plus ils s'investissent dans le fait qu'ils ont envi, ça les intéresse de toute façon parce qu'ils savent que c'est ma langue maternelle. Quand j'appelle ma famille, je parle en espagnol. C'est pareil, on a un code avec mon mari, quand on veut dire quelque chose et que les enfants sont là, on parle en espagnol, comme cela ils ne captent pas. Donc ils redoublent d'intérêt, "qu'est ce que tu as dit là", ils ont un petit truc en plus.

Quand vous étiez petits entre frères et sœurs, il y a des choses que vous vouliez que vos parents ne comprennent pas trop, quand vous étiez avec vos parents ?

On parlait toujours en français entre nous, entre les frères et sœurs à la maison. Même si on était à la maison, on parlait français. Avec ma sœur, celle qui est partie en Espagne, c'est marrant, quand je l'appelle, on commence en espagnol et tout de suite, on parle en français. Et ma sœur, elle, ça lui fait du bien parce que ça l'entretient et je pense parce que c'est inné. C'est une relation tellement naturelle, on a toujours communiqué comme cela, donc le naturel revient au grand galop. Donc dès que l'on se parle, ça va partir en espagnol et puis, plup, la conversation se termine en français, plus des 3/4. Ma sœur savait lire quand elle est arrivée en France, mais elle a appris à compter en France et elle me dit, ça, c'est un truc qui m'est resté. Maintenant, elle a du mal à trouver des mots en français, ça lui échappe, mais quand elle compte, elle me dit "je compte toujours en français et pas en espagnol".

Est-ce qu'il y avait des relations entre les immigrés en France, est-ce que vous voyez ?

Oui, il y en a eu avec une famille de Thouars, justement. Mais j'étais petite, j'approchais plus de l'adolescence quand même, pré-ado, vers 11-12 ans. Il y a eu une famille sur Thouars, avec laquelle mes parents s'invitaient facilement. Je pense qu'après on avait des moyens de locomotion, c'était plus facile pour bouger. Fréquemment, on allait les voir. Ils venaient à la maison, ils avaient des enfants à peu près de nos âges, ils étaient plus petits que ma sœur et mon frère aînés, qui sont de 6 ans et 5 ans mes aînés, qui, eux n'ont pas vécu cela. Ma soeur est partie à 17 ans, j'avais 11 ans quand elle est partie, c'était juste après. Mon frère, il avait 16 ans, il ne suivait plus les parents. Ça plus était ma sœur de 3 ans mon aînée et moi qui avons fréquenté ces gens-là. Donc voilà, oui. On parle du village, on peut se redonner des nouvelles et puis après on a eu le téléphone. Alors c'est pareil, quand on voulait téléphoner à la famille, c'était tout un truc pour aller téléphoner. Tout le monde au village n'avait pas le téléphone, j'ai connu l'explosion du téléphone et des postes de télévision qui a complètement changé la vie, quand on retournait au village en Espagne. J'étais petite, mais je me rendais compte qu'il y avait quelque chose qui avait changé. Les gens sortaient beaucoup le soir dans la rue et il y a eu une période où les gens ne sortaient plus. C'était désert après dans les cafés, dans la rue, parce que tout se passait dans la rue. Les petites vieilles ont des petites chaises là-bas, elles les mettent comme cela dehors le long des murs et puis on parle, on regarde les gens passer. L'animation était dans la rue et le jour où ils ont eu leur poste de télévision, ça a été vraiment rester chez soi le soir et maintenant ça y est vraiment, maintenant qu'ils ont la télé, le matin, le midi et le soir, le soir, on retrouve à nouveau les gens dans la rue assis dehors. C'est rigolo, ça aussi. Je l'avais bien remarqué à 12 ans, ça m'avait fait un truc. Plusieurs années de suite, comme cela, les gens se plaignaient, il n'y avait plus personne dans le village, alors qu'il y avait du monde. Les gens ne sortaient plus autant.

L'arrivée du téléphone a changé quelque chose ?

Oui, quand on voulait appeler, on parlait très peu par téléphone, Quand on appelait en Espagne, c'était très rare. Quand il y avait des trucs, c'étaient les télégrammes qu'on envoyait. Quand on voulait téléphoner du côté de chez ma mère, chez mes grands-parents maternels, il fallait qu'on appelle une voisine qui avait le téléphone, qui allait les chercher, on se donnait, "bon ben tu

rappelles dans 5 minutes", voilà, il y avait cela. Bon ben, maintenant, tout le monde a le téléphone de partout, le portable...

Vous écriviez ?

Oui, il y avait beaucoup d'échanges épistolaires, on va dire. Ca c'est vrai qu'il y avait pas mal d'échanges. C'était souvent la fête, tiens on a reçu une carte d'Espagne. Et puis, comme je collectionnais les timbres, j'avais plein de potes, ouai, tu n'as pas des timbres. Bon c'était à l'issue de Franco à l'époque. Ouai, envoyez-moi des timbres, pas toujours les mêmes, pour avoir des timbres différents, pour pouvoir les échanger surtout. Oui, il y avait beaucoup d'échanges épistolaires.

Vous voyiez cette famille à Thouars et est-ce que le téléphone a développé les contacts avec les gens en France?

Non, pas plus, non, non, ben il y avait toujours ma tante qui habitait Chantonay, ces gens à Thouars. Ces gens de Thouars avaient aussi de la famille du côté de Saint-Varent. Non, ça restait quand même...le cercle n'était pas trop étendu, non, non. Puis nous, on était tellement bien intégrés que, nous, on avait nos copains, copines.

Mais tes parents est ce qu'ils faisaient des choses pour le village ?

Non, il y a eu une année où il y a eu l'évêque de je ne sais plus trop où qui était venu justement pour la fête de l'immigration, c'était peut être dans les années 70. Ca devrait être en 1973 ou 1974, il y avait eu au village un gros truc, il y avait l'évêque de je ne sais plus trop où qui était venu pour la fête de l'immigration au niveau national, et comme le petit village d'où sont originaires mes parents, il y a pas mal d'émigrés, il avait fait étape dans ce petit village et il y avait eu une grosse fête ce jour-là. Il avait fait un discours et mon père avait été sollicité pour représenter les immigrants de tout le village. Il avait fait un discours, je m'en souviens, d'ailleurs, je pense que maman a dû le garder.

Il y avait quand même une représentation, c'était juste pour cet événement-là ?

Non, ça avait été exclusivement pour cet événement. Après bon, si. Quand il revenait au village, mais ce n'étaient pas les immigrants qui faisaient un truc à part, après c'étaient des histoires de classe. Entre copains de la même année, ils faisaient des petites fêtes comme cela l'été, ça incluait les gens qui étaient à l'extérieur et ceux qui étaient restés et ceux qui n'étaient pas partis à l'étranger.

On va parler de toi aussi. Tu as grandi dans la région. Comment ça s'est passé pour tes études ?

Ben on va dire, jusqu'au collège, ça s'est très bien passé, après il y a eu le lycée où j'étais bien intégrée, mais cela demande plus de travail, puis après c'est l'adolescence, tu rencontres des gens. Donc ben, moi, je suis partie sur une filière littéraire, puisque j'avais l'avantage de pouvoir parler les deux langues à peu près au même niveau, même si je parle mieux le français que l'espagnol, mais bon. Et donc, puis on m'avait dit, toi tu seras prof d'espagnol et je suis partie avec ce petit sac à dos-là et tout ce poids-là. Et voilà, en fait, je ne le suis pas, parce que je n'y suis jamais arrivée. Et donc, j'ai fait mes études jusqu'au bac à Bressuire, et l'année de mon bac, je l'ai repiqué, j'ai passé deux fois mon bac, et la deuxième année, j'ai eu envie de repartir en Espagne, "si je dois faire une Fac d'espagnol, autant la faire là-bas". Et il s'est avéré que ma prof d'espagnol avait eu une élève qui était partie en Espagne faire sa première année de DEUG et elle m'a donné ces coordonnées. Il s'avère qu'elle était inscrite à l'université de Toulouse, mais il y avait une antenne à Madrid. Donc j'ai eu le plan. Donc je pouvais bénéficier de bourse et puis ça s'est fait comme cela. Et ce qu'il s'est passé, quelque temps avant de partir, les étudiants, enfin les lycéens, on a toujours un petit café, où l'on se retrouve les uns les autres. Et puis, donc un jour, dans le café où on est allés boire un pot, il y avait une autre fille qui elle était d'un lycée privé sur Bressuire, parce que moi j'étais dans le public après. On se connaissait, on s'échangeait des mots et tout cela et je lui avais dit, "ben tiens, je m'en vais, je pars en Espagne" et ça l'a intéressée. Elle était de Courlay, moi, j'habitais Cerizay et je lui ai donné les coordonnées. Il s'est avéré qu'elle est partie avec moi, sauf

qu'on n'a pas fait le voyage ensemble. On s'est retrouvées après sur Madrid ensemble. On a même partagé le même appartement et sur place après à Madrid, on a trouvé une fille de Melles, qui elle aussi, est partie par ce biais-là. Et donc j'ai fait ma première année de fac. On n'était pas à la Fac, c'était un institut français, donc on avait des profs qui étaient détachés de la Fac de Toulouse et qui étaient sur Madrid. Nous, on avait nos cours avec ces profs-là, mais à l'institut français, en plein centre de Madrid. C'était génial. Donc c'était comme si tu allais dans une petite école. Ce n'étaient pas des amphes. D'ailleurs, on a pu bénéficier de plein plein de choses.

Tu as retrouvé ta sœur là-bas ?

Non, parce que ma sœur n'habitait pas à Madrid, elle habitait, elle est restée dans le coin d'où sont originaires mes parents, mais dans une ville. Elle travaille au conseil général. Elle est détachée au niveau de la culture.

On se revoyait pendant les vacances. A Noël, non, parce que comme je bénéficiais de quinze jours, des mêmes vacances scolaires qu'en France, j'étais rattachée à l'académie de Toulouse. Donc, comme j'avais quelques jours, je rentrais en France, je suis revenue pour Noël. Les petites vacances, style la Toussaint, mardi-gras, les vacances d'hiver, de printemps, j'allais chez ma sœur qui était mariée, elle travaillait. On s'entendait très très bien.

Les enfants de ta sœur ?

Oui, elle a des filles, elle en a une qui a 20 ans et l'autre qui a 18 ans.

J'ai fait ma première année de DEUG à Madrid, et donc je suis revenue au mois de septembre parce que j'avais justement mon fameux cousin, que j'ai revu cet été, qui lui habite en France à Chatenay, qui se mariait. Il s'est donc marié en 85, et donc moi, je suis revenue pour le mariage. J'ai eu un accident le jour du mariage, j'ai eu une fracture ouverte du mollet à la cheville. Il a fallu une grosse intervention chirurgicale et donc je me suis retrouvée coincée. Il a fallu que je fasse mon année sur Poitiers. Je suis rentrée après à Poitiers. Je n'ai pas pu retourner en Espagne, puisque j'avais été opérée au mois de septembre et après il fallait subir une autre intervention. Et puis comme j'étais plâtrée et tout le toin-toin, je n'ai pas pu. Le cours a changé à cause de cet accident.

De retour à Poitiers, tu as fini tes études à Poitiers ?

Oui, j'ai fait ma licence et donc après je me suis inscrite à l'époque, à l'IUFM. J'étais une des pionnières de l'IUFM de Poitiers, parce que ça s'est mis en place juste après ma licence. Donc voilà, j'ai fait deux années d'IUFM et puis après j'ai arrêté.

Tu as eu un poste ?

Non, je n'ai pas eu le concours. Pendant ma dernière année de licence, j'ai eu un poste de surveillante fin des années 80 début des années 90. Et donc j'ai été maître auxiliaire sur Bressuire, je n'arrivais pas à avoir le concours, j'ai quand même passé trois fois le CAPES et puis après j'ai arrêté, parce que je ne le décrochais pas et puis voilà. J'ai laissé tombé l'enseignement. Et donc, ben après, j'ai fait des petits trucs, je me suis beaucoup investie dans la vie associative et comme j'étais sur Partenay, il y a pas mal d'associations, donc après j'étais bénévole. J'avais un lien social disons. On avait monté une association pendant deux étés de suite. Avec une amie, on a monté un projet associatif dans le quartier Saint-Jacques, dans le quartier médiéval de Partenay. Il y a un ancien café dont la ville détient la licence. On a fait un bar associatif pendant deux étés de suite. Moi, j'étais déjà mariée, j'avais un petit. Il s'est avéré que la deuxième année, j'étais enceinte de la deuxième donc ce n'était plus possible. Lors des festivals, ça tournait plein pot et puis tu ne peux pas, quoi. Mais c'était une belle expérience. Donc voilà, après mes expériences de maître auxiliaire, il y a eu ça et après j'ai bénéficié d'un congé parental puisque j'avais deux enfants. Et puis là, il y a deux ans, Valérie m'avait conseillé de me présenter à un poste au niveau de la MAIF. Ils recherchaient quelqu'un qui parlait l'espagnol et dont ils pouvaient former la personne. Valérie, comme elle était à la recherche d'un emploi, a vu cette annonce-là, elle m'a filé les coordonnées et moi, je me suis présentée, et puis ça n'a pas abouti. Je ne voulais pas rester sur un échec, et puis il y

a deux ans, je me suis dit, qu'est ce que je vais faire. Je me suis mise à faire une formation dans le domaine sportif. Là, je suis animatrice au sein d'associations de gymnastique volontaire. Je me suis formée, il y a deux ans et cette année, j'ai poursuivi la formation, mais pour me spécialiser pour un autre public, parce qu'en fait, j'avais un public d'adultes et là je me suis spécialisée sur un public de plus de 60 ans. Il y a pas mal de gens, qui sont en pleine forme et c'est un créneau à prendre. Et donc, là, j'ai des cours. Je n'ai pas plus de 10 heures dans la semaine, mais moi, ça me suffit, ça me permet d'être avec mes enfants, d'avoir un lien social, d'avoir de l'argent aussi, parce que je suis rémunérée. Et cette année, j'envisage de suivre une formation pour avoir un public d'enfants. Comme cela, j'aurai les trois publics et je pense qu'après, je vais pouvoir avec ces trois publics-là peut-être m'orienter sur un brevet professionnel, parce que là ce sont des diplômes fédéraux. C'est un diplôme fédéral. Je ne peux intervenir qu'au sein d'une structure qui adhère à la fédération de gymnastiques volontaire, mais si j'obtiens ces trois publics-là, après je pourrais peut-être m'orienter plus vers un brevet professionnel, intervenir dans d'autres structures qui n'appartiennent pas à la fédération. Donc, voilà mon parcours.

Ton implication associative, comment en es-tu arrivée à cela ?

Ben, disons que déjà lorsque j'étais sur Cerizay, à l'âge de 8 ans, je suis rentrée dans une association, qui s'appelait l'ARCUP. C'est l'animation rurale et culturelle en milieu poitevin, donc je faisais du stand. Mais là, c'était plus orienté sur la musique, sur la danse, l'expression corporelle, le théâtre. J'en ai fait partie pendant 10 ans jusqu'à 18 ans. Quand je suis revenue sur Parthenay, j'ai retrouvé pas mal de gens qui avaient appartenu de près ou de loin à l'ARCUP qui étaient des musiciens, des conteurs sur Parthenay. Après, il y a eu un gros pôle, la maison des cultures à Parthenay, qui est un gros pôle et qui ramène pas mal de gens, donc par ce biais-là, j'ai retrouvé des personnes. Il y avait un tissu associatif tellement grand sur Parthenay que j'ai pu m'impliquer notamment dans une association, qui s'appelait Ifarp, où j'ai été présidente. On organisait des concerts de rock. On en organisait six dans l'année. Donc, c'était une association qui marchait bien, parce qu'on était reconnu au niveau national. On a pu faire venir des groupes qui étaient quand même assez réputés. Et puis voilà, ça me plaisait, le contact était bien. Par contre après, j'aurai pu peut-être avoir plus de retombées au niveau des contrats, peut-être si j'avais voulu m'expatrier de Parthenay. Mais bon, après c'était un choix.

Et l'ARCUP, comment tu es venue là, c'était par le biais de l'école ?

Non, justement, j'étais dans le privé et l'ARCUP c'était populaire. C'est par le biais d'une voisine qui y allait. Elle était inscrite dans le public, ils avaient fait de la pub et puis elle m'avait dit "Tu verras, c'est bien, on danse, on chante, on fait des petits spectacles et tout cela", et donc elle m'a dit viens si tu veux, et donc j'y suis allée. Ça m'a permis de rencontrer plein, plein de gens. Ça m'a permis d'ouvrir tout un éventail au niveau de la culture que je n'aurai jamais eu si je n'y étais pas allée.

Tu as eu des implications politiques aussi ?

Non, non.

Côté famille ?

Mon mari, je l'ai rencontré, j'étais très jeune, je l'ai rencontré à Cerizay, j'avais 15 ans. Donc, on s'est connu à 15 ans. Les relations ont commencé à être plus sérieuses, quand je suis rentrée au lycée. Et depuis ça perdure.

Oui, j'ai deux enfants. J'ai un garçon de 10 ans et une fille de 6 ans, qui sont scolarisés dans une petite école rurale, qui regroupe trois communes. Ça fait depuis 1991 qu'on est en regroupement communal. Donc, ils ont élu une petite commune, qui se trouve à 4 km d'ici, comme étant l'école principale qui accueillerait les enfants des trois communes. Le matin, il y a un car qui les amène, je les amène à la montée du car, et je les récupère le soir. Donc, ils déjeunent à la cantine, à midi.

Et maintenant tes relations avec l'Espagne, tu y retournes ?

Ben là, j'y retourne tous les étés. Il y a eu une période où on y est allés un petit peu plus. Pas à Noël, parce que mon mari est Français et qu'il a un frère qui habite du côté de Dijon, ça nous permet de se retrouver à Noël. A Noël, je n'ai jamais passé les fêtes en Espagne depuis que je suis avec mon mari. Toute petite, très rarement, j'ai dû le faire une ou deux fois.

C'est surtout l'été ?

Voilà, c'est plutôt l'été ou alors au printemps, lors des vacances d'avril.

Vous y allez en famille ?

Ben, on y va en famille, avec les enfants et mon mari. Et on va chez la famille, chez ma mère. Ma mère est retournée en Espagne suite au décès de mon père. Elle est restée quelque temps en France et elle est repartie, ça fait 7 ans. Et là, maintenant, elle est en Espagne. Elle est retournée au village. Elle a une maison, donc elle y habite et comme ma sœur n'habite pas très loin, elle habite dans une ville, mais pas très loin, dans une ville de 40 000 habitants. Là, une des filles de ma sœur est rentrée à la Fac à Salamanque l'année dernière, elle a proposé à ma mère, "Si tu veux, au lieu de t'ennuyer au village, et si je prends un appart assez grand pour que toi et ma fille, vous puissiez être ensemble". Bon ça m'arrange, parce que comme cela, je sais qu'elle a quelqu'un. Elle a fait surtout cela pour que ma mère ne se retrouve pas toute seule. Le problème, c'est ça, c'est qu'on y va en été, elle est toute seule toute l'année. On y va en été, ça lui fait plein de monde d'un seul coup, plein de trucs et après plouf en septembre, il n'y a plus personne. Ça ne lui faisait pas peur d'aller à la ville, là, au contraire, elle revit depuis l'année dernière. Elle a hâte d'y retourner là-bas.

Donc la grand-mère et la petite fille vivent ensemble ?

Voilà, pendant l'année universitaire. Ma sœur a deux filles, qui ont juste un an d'écart. La deuxième devrait faire sa rentrée en octobre à Salamanque, donc ils ont changé d'appartement. Ils en ont pris un encore plus grand, de façon à ce que la grand-mère et les deux petite filles puissent être ensemble.

Ta mère est retournée en Espagne dans une maison qui lui appartenait ?

Oui, c'était une maison, c'étaient des héritages du côté de mon père, du côté de ma mère. Du côté de mon père, mon père avait hérité d'une maison et ma mère a fait faire des travaux et donc maintenant, elle a une maison d'habitation dans la partie du côté de mon père. Et elle avait hérité du côté de son père à elle et de sa mère, d'une autre maison. Elle l'a fait retaper et donc comme on est quatre enfants, quand on y va, on a la possibilité de se loger.

Donc quand vous y retournez, vous y allez tous les quatre.

Non, il y a en fait deux maisons, mais on ne s'est jamais retrouvés à quatre. Tant mieux parce que... Nous, cette année, on y est allés, on était tout seuls, c'était super, parce qu'on a pu bénéficier de la maison pour nous. Si j'ai une sœur, qui est de trois ans mon aînée, qui habite à Moncoutant, pas très loin d'ici, qui elle, a fait envoyer ses deux filles, qui ont 11 et 14 ans par le train. Il les ont amenées jusqu'à la frontière et de la frontière, elles ont pris le train qui les a amenées jusqu'à Salamanque. Comme ma mère est à Salamanque, les filles ont logé là-bas pendant un certain temps, puis après elles sont venues au village parce qu'on allait arriver. Donc elles ont pris un bus qui les a amenées jusqu'au village. Après, on les a remontées avec nous, quand on est remontés en France. Jamais, on ne s'est retrouvés les quatre frères et sœurs ensemble, trois, oui, mais quatre, ensemble non. Ça fait du monde avec les enfants, oui, ça fait onze enfants.

Quand vous y retournez, c'est au village, est-ce qu'il y a d'autres points de chute ?

Ben d'autres points de chute, nous, on a deux logements où on peut séjourner. On a ce point de chute et ma sœur qui habite pas très loin. En général, on ne bouge pas, on reste. On a ce point de chute-là et après si on veut faire des petites virées, on va dire c'est à la journée. Les enfants sont encore petits, maintenant on va pouvoir penser à bouger un peu plus.

Tes parents ont toujours eu envie de rentrer ?

Oui, ça c'est concrétisé pour ma mère, mais malheureusement mon père n'a pas pu, parce qu'il est décédé avant, mais oui, oui c'était leur souhait.

Ton père était retraité quand il est mort ?

Oui, il était en préretraite. Il est mort à l'âge de 59 ans. Il a été en préretraite à l'âge de 55 ans et oui, il était en préretraite.

Et à l'approche de la retraite, il parlait de retourner en Espagne ?

Oui, oui, oui, c'était prévu, tout à fait.

Ta mère a suivi le projet ?

Elle a suivi le projet, tout en sachant que c'est elle qui a fait refaire les maisons, parce que quand elle est partie, il n'y avait pas de maison où elle pouvait habiter, ce n'était pas fonctionnel. C'étaient des maisons qui ne servaient que pour les vacances, c'étaient vraiment des points de chute avec le minimum, on va dire. Et donc, là c'est elle qui a pris, qui a eu le projet de faire retaper les maisons, même si avec mon père, ils en avaient déjà parlé, mais ça ne c'était pas fait encore. Ça se serait fait, s'il n'était pas tombé malade, ça se serait fait de toute façon, et elle donc, c'est vrai qu'elle a mené ce projet, parce qu'il l'avait déjà mis plus ou moins en route. Il y avait des plans de maison qui avaient été faits, et tout ça. Et elle, elle a repris ce projet-là, c'est elle qui l'a vraiment mené.

Au point de vue de la nationalité, vous êtes tous Français ?

Non, alors mes parents ont toujours conservé leur nationalité espagnole, mes frères et sœurs aussi. Il n'y a que moi, qui à l'âge de 18 ans, ait choisi la nationalité française, parce que j'envisageais de préparer le CAPES. Ce qui m'a toujours paru invraisemblable, c'est qu'il y avait des gens, quand je suis allée à Madrid préparer mon DEUG, j'ai rencontré une autre fille, qui était comme moi, qui était née en France de parents espagnols, dont les parents étaient toujours Espagnols et qui habitaient dans le Sud de la France, et qui, elle bénéficiait des doubles nationalités. Mais moi, on m'a toujours dit que ce n'était pas possible. Et donc, mes frères et sœurs, ma sœur aînée comme elle est retournée en Espagne, n'avait pas de souci d'avoir la double nationalité. Par contre, mon frère qui est resté en France et mon autre sœur qui est restée en France ont toujours conservé leur nationalité espagnole, bien qu'ils soient mariés avec des Français.

Tu sais pourquoi ?

Ben, c'est vrai, qu'on a tellement été baignés dans le fait que l'Espagne c'était bien, qu'il ne fallait pas rejeter. On ne nous a pas dit, "il ne faut pas renier vos origines", mais inconsciemment, on est très chauvin, on va dire de ce côté-là. Je pense que ma sœur et mon frère, ils se sont dits, je n'en ai vraiment pas parlé, si on en a parlé, mais c'était si on devenait français, on coupait les ponts avec nos origines et ça je crois qu'ils n'avaient pas envie. Il y a d'autres façons de voir, mais chacun voit comme il veut.

Et toi la double nationalité ?

Moi, ça ne m'aurait pas gêné, parce que c'est vrai, quand on était accueillis quand on arrivait en Espagne, tant que j'étais petite, ça allait. Quand j'ai commencé à être adolescente, quand même les filles surtout, qui arrivaient de France, ont été perçues comme des personnes extravagantes. On nous collait un peu une étiquette. Donc il est vrai que quand j'arrivais en Espagne, je me disais bon, j'ai toujours pris cette image, j'avais un pied en Espagne et l'autre en France. Je ne savais pas vraiment, parce qu'après quand je suis arrivée au lycée, tant que je faisais ma primaire et mon collège, je n'ai jamais eu de problème de ce côté-là, quand je suis arrivée au lycée, ce n'était pas du racisme, mais on m'a plus fait des réflexions par mon nom, les gens me connaissaient moins, "ah oui, tu es de quelle origine ?", on me faisait plus...

Tu étais la Française ?

Non je parle en France, j'étais plus l'Espagnole. Par contre, quand j'arrivais en Espagne, j'étais la Française. C'est vrai que quand je suis arrivée au lycée, déjà mon prénom Anna-Rosa, ça les faisait rire, bon voilà. Non, je le trouve très joli, j'en suis très fière. Bon, il fallait se justifier parce qu'on ne me connaissait pas, alors qu'à Cerizay quand j'étais en primaire et au collège, on

faisait partie des gens, on allait acheter le pain, on allait à la messe, on ne me posait pas la question. On avait toujours été bien intégrés, même si je l'étais bien après, parce que ça ne se voyait pas sur mon visage. "Ah ben si, après ah ben oui, tu as des origines espagnoles, ben, oui tu es brune, ça ne m'étonne pas", mais jamais, parce que je n'avais pas d'accent, enfin bref. C'est vrai qu'à un moment, je me disais, je suis là, là je ne suis même pas Française parce que j'ai mon nom et mes origines qui font que et puis quand j'arrivais en Espagne, ben oui, on me dit que je suis une Française. C'est pour cela, qu'à cette période-là, j'aurai bien aimé avoir la double nationalité. C'est vrai que le choix n'est pas facile à faire, euh quand on te dit, je me souviens à l'époque où j'ai passé mon code de la route, c'était à la veille de mes 18 ans, l'inspecteur, qui était redouté, mais moi ça s'est très bien passé, "ah mais, dans 15 jours, vous allez être majeure, il va falloir que vous choisissiez votre nationalité, mademoiselle". Il m'avait dit ça. Voilà, il m'avait fait... Il va falloir choisir, je le savais et c'est vrai que la secrétaire de mairie de Cerizay, elle m'avait dit "ben oui, il faut que tu choisisses". Moi, j'avais une carte de séjour. A l'âge de 16 ans, j'ai eu une carte de séjour jusqu'à mes 18 ans. Justement, le jour où j'ai passé mon examen du code de la route, c'est la carte de séjour que j'ai présentée. Et puis après, j'ai eu ma carte d'identité. En fait c'était comme ça, si tu ne faisais pas, si tu n'émettais pas le souhait de conserver ta nationalité d'origine, tu devenais automatiquement Français. Et moi, j'ai eu des problèmes, il n'y a pas longtemps, parce que j'ai demandé à renouveler ma carte d'identité française qui était périmée, parce que j'en ai une depuis l'âge de 18 ans. J'ai redonné ma carte de séjour à 18 ans et j'ai donné une photo. On m'a donné après ma carte d'identité française. On ne m'a jamais demandé aucun document, quoi que se soit puisque j'étais née en France et donc j'ai eu ma carte d'identité française à 18 ans. Dix ans après, je l'ai faite rechanger, parce qu'elle était périmée. Là, j'en ai fait la demande au mois de mars, je redonne donc ma vieille carte d'identité, les photos, maintenant, c'est des cartes d'identité sécurisées, donc mes empreintes et tout cela. on me renvoie le dossier refusé, parce qu'il fallait que j'atteste, puisque c'est écrit parents espagnols, d'un papier officiel, que j'étais bien Française. J'ai dit ben non, moi, on ne m'en a jamais donné. Ça ne suffisait pas. "Mais attendez, j'ai ma carte d'électeur", mais oui, comme ce n'était pas sécurisé, il y avait eu des abus. Alors il a fallu, là c'était juste avant de partir en vacances, il a fallu que j'aille au tribunal d'instance de Bressuire, comme je suis née à Bressuire, je dépends donc de la mairie, enfin bref... et j'ai dû aller au tribunal d'instance de Bressuire. Il fallait que je justifie comme quoi, j'avais été Française. Heureusement que j'avais gardé mes livrets scolaires et je suis allée avec mes livrets scolaires et ça a suffi pour qu'on me délivre une attestation comme quoi j'étais bien Française et que j'avais bien vécu de tel âge à tel âge en France. Et là, j'ai eu ma carte d'identité. C'est tout récent.

Ca t'as secoué ?

Ben oui, je me suis dit, que c'est du n'importe quoi ces dossiers, mais je ne me suis pas fâchée. C'est vrai qu'avec la politique de "Sarco" et tout ça, je me suis dit, bon c'est dans l'air du temps, j'ai trouvé cela débile du fait que, je n'en étais pas à ma première demande de renouvellement. C'était ma deuxième et je me retrouvais à posséder si on me l'avait délivrée, une troisième carte d'identité française. Donc, je me suis dit quand même, mais bon après tout, je me dis ils veulent vraiment faire attention à l'immigration, et tout ça.

Tes parents ou vous, est-ce que vous avez eu des relations avec les autorités espagnoles ?

Oui, tous les ans, on faisait les demandes de passeports. Le consulat de Bordeaux espagnol, je le connais bien. Oui, oui, on avait des relations. La dernière relation qu'on a eu au consulat, c'est lorsque mon père est décédé, parce qu'on a fait une cérémonie en France et on a rapatrié le corps en Espagne. Et donc, il a fallu que l'on passe au consulat pour déclarer et on a eu des problèmes. Ils ne voulaient pas nous délivrer un papier, parce que c'était en fonction de la mise en bière. Le cercueil était scellé, mais il y avait, je ne sais plus trop quoi, on a réussi à avoir ce papier parce que ben, alors il y avait tout le monde, ma mère, mon frère et mes sœurs, mon oncle et ma tante, le mec du taxi qui emmenait le corps. On s'est retrouvés coincés à Bordeaux dans des circonstances vraiment plus que tristes et il a fallu qu'on téléphone à notre médecin de famille de Cerizay, pour qu'il atteste et qu'il affirme comme quoi, tout avait été fait légalement. Je ne sais plus quel était le papier, mais

c'est une expérience qui avait été assez douloureuse. Finalement, ils nous ont laissé passer, c'est le dernier contact que j'ai eu avec l'ambassade espagnole, le consulat.

Tes parents, est-ce qu'ils faisaient parti d'associations. Des fois, les consulats animent des manifestations, des associations.

Non, non, non, ben parce que sur Cerizay il n'y avait rien. Je sais que sur Paris, dans la région parisienne, l'été quand on se retrouvait avec des vacanciers, des gens qui venaient en vacances, je sais qu'il y avait des associations d'Espagnols dont ils faisaient partie, parce qu'il y avait les enfants à peu près du même âge que moi qui disaient "on se retrouve, on fait des danses, des trucs comme ça". C'était mis en place justement par le consulat. Maintenant sur Cerizay, il y a une association portugaise, qui est bien bien bien ancrée, et qui existe depuis plusieurs années, ils font des manifestations. Nous, on était en nombre qu'une famille, je crois qu'il y avait une deuxième famille qui est arrivée dans les années 80. Eux, étaient déjà en France du côté de Fresnes, je crois, un truc dans ce coin-là, et ils sont venus s'installer sur Cerizay, parce qu'ils étaient au chômage et il y a eu l'opportunité de se faire embaucher chez Heuliez justement. Maman avait des contacts avec cette dame-là. Mes parents ont eu beaucoup de contacts avec des Chiliens, parce qu'en 1976, il y a eu énormément de Chiliens qui sont venus et comme Cerizay était une ville d'accueil pour les étrangers et nous, on a été sollicité par la municipalité de Cerizay pour participer à l'accueil comme on parlait espagnol. C'était comme pour les Portugais, les accueillir, communiquer. Et donc, avec les Chiliens, on avait de très bons contacts qui perdurent encore aujourd'hui. Ah, oui, maman, ça lui a fait du bien, parce qu'elle a eu une amie chilienne qui habitait près de chez nous et elles se voyaient beaucoup toutes les deux. Mon frère a même fait garder son fils par cette dame, donc il a eu un deuxième papi chilien et une deuxième mamie chilienne. Ils sont restés quand même pas mal de temps sur Cerizay, et puis après, il y a en beaucoup qui sont partis, alors il y a en d'autres qui sont retournés, il n'y a pas très longtemps, il y en a d'autres qui sont repartis au Chili, et il y en a d'autres. il y a une famille sur Bressuire, je crois, d'autres sont repartis sur Nantes. Ils sont restés dans l'Ouest, mais ils sont éloignés malgré tout.

Ils se sont dispersés en fonction des boulots.

Oui, voilà. Je me souviens, à l'époque en 1976, il y avait une famille uruguayenne qui est venue et alors à ce moment-là, il n'y avait pas de guerre, mais ils s'étaient retrouvés dans ce bateau-là, on va dire et eux ils sont repartis. Il y a même une famille de Chiliens, qui elle est partie en Espagne maintenant.

Je reviens sur l'enterrement de ton père, est-ce que le retour en Espagne s'est fait avec une assurance. Je sais que les consulats mettent parfois en place une assurance sociale pour le rapatriement des corps.

Non, nous, on n'a pas bénéficié de cela. C'était à titre privé. Par le biais de mon oncle de Chantonay qui connaissait une entreprise de transport, de taxi, de pompes funèbres et c'est par ce biais-là. En fait, c'est mon oncle qui s'est occupé du transport.

Dans le village, cet été, j'étais presque gênée, je me trouvais mal à l'aise, parce que je me suis dit mince, je viens pour complètement m'immiscer, sentir parce que moi en fait, quand je viens, ce n'est pas simplement pour la fête, parce qu'il y en avait qui revenaient simplement pour la fête. Moi, c'est vraiment les odeurs, les bruits, enfin tout ce qui me rappelait les souvenirs, comme cela et j'étais un peu gênée parce que j'entendais toujours parler français. Ça m'agaçait. Donc quand, il y avait des gens avec qui on allait prendre un pot un truc comme ça, je me disais "ben non, je ne viens pas, ça me dérangeait quelque part" et comme j'ai une grande famille, des cousins, des cousines, bon après j'allais plus avec mes cousines parce que je voulais, c'était parler et voilà, parler espagnol, échanger, et puis peut-être parce que c'était ma famille aussi, ça me dérangeait un petit peu que ça parle trop français. On voyait pratiquement autant de voitures, de plaques française, j'exagère, mais...

C'est massif ?

Oui, oui, dans ces générations-là, il y avait trois, quatre frères ou sœurs. Ils sont mariés, ils ont des enfants, donc ça fait beaucoup de monde qui revient...

Donc en fait, pendant dix quinze ans, ils ont arrêté de venir au village ?

Oui et là ils reviennent l'été.

Et là, ça fait combien de temps ?

Ça fait moins de cinq ans. J'ai remarqué, oui, ça fait moins de cinq ans. Et puis, il y en a d'autres que je n'ai jamais revus, jamais, jamais. Et c'est marrant, là, cette année, je ne l'ai pas vue, mais je sais qu'elle était là. C'est une fille de la région parisienne, qui était cousine avec une fille qui elle aussi revient tous les ans, et avec qui je m'entends bien et qui habite en France. Elle a une cousine, ça faisait vingt ans, qu'elle n'était pas revenue. Et elle l'a revue là, cette année. Ça faisait vingt ans quand même. Donc elle avait arrêté de venir, la dernière fois qu'elle a dû venir, elle devait avoir 17 ou 18 ans. Ça fait longtemps qu'elle n'était pas venue, ça fait quand même.

Mais les parents de ces gens, ce sont des parents qui sont revenus en Espagne, qui sont restés en France, qui sont morts ?

Alors, il y en a qui sont décédés, mais je pense que la plupart est restée en France. D'autres sont restés en France, mais ils se sont rapprochés de la frontière. Plus du côté de... sur Bordeaux. Il y en a plusieurs quand même comme cela.

Mais de votre village ça fait une trotte pour y aller.

Oui, oui, il y a 1100 km.

De toute façon, il n'y a pas grand chose à faire, parce qu'il fait très chaud. C'est quand même un climat sec. C'est sec, c'est aride. Les choses à faire l'après-midi. Tu ne peux pas aller visiter, parce qu'il fait trop chaud, donc c'est les baignades en rivière et des trucs comme ça. Mais ça nous suffit. Moi, c'est le fait de me baigner, de retrouver les odeurs, surtout des odeurs et des sensations. J'adore le soleil qui tape comme ça, l'odeur de pierres chaudes, constamment ça sent bon la pierre chaude, moi c'est des trucs qui me mettent la pêche. Quand j'étais gamine, il y avait encore un maréchal ferrant, et j'adorais entendre ce tintement sur l'enclume, vraiment c'est musical. C'est tout ça dont j'ai besoin. J'ai besoin, tous les ans de retrouver tout ça. Il n'y a plus de maréchal ferrant, mais la maison est toujours là, et quand tu passes devant tu te dis, voilà, il y a des souvenirs qui reviennent. Toutes ces odeurs, voilà... On est quand même en hauteur, c'est dans la Sierra, Donc c'est un petite montagne.

Pendant la guerre, mon grand-père allait chercher du café, du sucre au Portugal.

Il y a plein de coins, vachement jolis. Cette année, on a eu mauvais temps sur trois semaines, on a presque eu autant de jours de pluie que de jours de beau. Ça nous a permis de changer nos rythmes de vacances. Les jours où on ne pouvait pas aller se baigner, comme c'étaient des averses, mais que très vite ça s'arrêtait, le soleil revenait, ça avait le temps de sécher, on pouvait aller faire des ballades. On est allés dans un parc naturel qui se trouve ici. C'est un grand parc naturel, c'est magnifique, ils vont passer en parc national, je crois. Et donc, on peut observer des vautours, il y a une faune et une flore, c'est de toute beauté. Les périodes, pendant lesquelles je préfère y aller c'est avril, mai. Il y a une végétation, c'est magnifique. Pour les odeurs du coup et pour les couleurs, les explosions, c'est ce que je recherche. C'est super !

Et les autres Français, qui reviennent, tu sais pour quoi ?

Ben, je sais qu'il y en a c'est pour les fêtes. Il y a en a beaucoup c'est pour cela. Comme cette année elles ont été annulées en raison du mauvais temps, ils étaient très déçus. Alors c'est vrai qu'après, c'est vrai que nous quand on venait au village, on ne visitait pas trop, on restait pas trop au village, on allait se baigner. Ça fait plusieurs années, maintenant je me ballade partout. Je fais la curieuse, il y a énormément de choses à voir. Il y a plein de vestiges romains, quand on voit dans les parcelles, on va retrouver des pierres rectangulaires de fondations romaines, des choses comme ça, il y a plein de trucs. A Catarare, il y a une porte romaine avec quatre entrées et il y en a pas beaucoup, il paraît dans le monde. Ça fait plus de quinze ans, que je n'y suis pas allée sur le site parce qu'il faisait des fouilles archéologiques et apparemment ça a bien avancé. Il y a plein de sites pittoresques. Oui, il y a des châteaux. Dans notre village, on a une tour de garde qui date de la

période maure, donc là, on a fait l'ascension avec les enfants parce que ça fait partie du truc quand on a des gamins. Avec mes cousins, cousines, quand on était en famille, on faisait beaucoup de randonnées. On partait le matin avec les sacs à dos, les parents nous emmenaient le pique-nique, on allait se baigner. Nous, on cherchait toujours des points d'eau et c'était la cerise sur le gâteau, on avait tellement marché et il faisait tellement chaud. Ça on l'a fait beaucoup, beaucoup avec mes cousins, jusqu'à l'âge, je devais avoir 13-14 ans. J'ai beaucoup fait cela avec mes cousins depuis 8-9 ans. Comme il y en a qui étaient plus grands, ils prenaient en charge les plus petits et on partait. C'est vrai que ce sont des expériences. On faisait 5-6 km, c'était pas mal, on partait le matin et on puis revenait en fin d'après-midi quand le soleil tombait, quand il faisait moins chaud.

ENTRETIEN N°3 : P., LA NOUVELLE VAGUE MIGRATOIRE : UNE VIE CONSTRUITE ENTRE ICI ET LA-BAS

Peux-tu me raconter ta situation familiale d'origine ? En Espagne que faisaient tes parents, tes grands-parents ?

Assez modeste, surtout en ce qui concerne mes grands-parents. Mes parents c'était des travailleurs, ils travaillaient dans le commerce. Mon père est agent commercial pour des laboratoires vétérinaires dans tout le nord de l'Espagne et petit à petit on a voulu aller habiter, -on habitait en ville-, à la campagne, pour qu'il arrête de voyager. Donc il a créé une entreprise autour des plantes, pour des végétaux, pour aller vers la campagne. Tout cela, c'était dans le but d'aller à la campagne et qu'il arrête de voyager en tant qu'agent commercial. Donc on a évolué là dedans et on a créé dans la région de Santander, tout ça. Dans la région de Santander, on est arrivés à faire l'entreprise. C'était la plus importante au niveau régional. Et puis après, ils n'ont pas réussi avec l'entreprise, elle a coulé, ils ont dû fermer l'entreprise.

Moi, j'ai fait des études, pendant ce temps, pendant le temps d'existence de la société, j'ai fait des études en Catalogne, des études d'horticulture pendant 5 ans avec le but de retourner dans ma région et de continuer l'affaire familiale. Après depuis, il a continué à travailler pour d'autres entreprises, il est agent commercial, très relation publique. Il connaît beaucoup de monde. Il a pu travailler pour une entreprise à un niveau national après la chute de l'entreprise familiale et un peu pour dépasser des marchés avec les communes, des gros marchés quoi. Toujours dans l'environnement.

Mais au niveau des dates, quand est-ce que l'entreprise a été créée ?

L'entreprise a été créée dans les années 81-82, tout début des années 80. Le plus fort de l'entreprise ça a été 5-6 ans après, on avait même quelques vingt employés dans l'usine. C'était assez important pour une région comme la notre, qui était une petite région. Si on vient d'un milieu modeste de la part de mes grands-parents, on arrive à faire une société qui marche au niveau régional.

Tes grands-parents, ils faisaient quoi alors ?

Mes grands-parents, mon grand-père maternel était marin pêcheur, donc ils n'ont jamais eu besoin de nourriture comme malheureusement dans d'autres régions d'Espagne, où il y a eu plus de pauvres. Chez mes grands-parents, c'était pas ça. Il fallait faire avec les moyens du bord, mais comme il était marin -pêcheur, ils n'ont jamais eu de problème de nourriture, du côté de ma mère, à Santander.

Du côté de mon père, c'était un petit bled du pays basque sur la côte basque, un village très fermé, et mon grand-père réparait des radios de bateaux et tout cela pour des bateaux de pêche. Toujours autour de la mer et la pêche.

Tu avais un de tes deux grands-pères qui est venu en France ?

Oui, pendant la guerre, au moment de l'occupation, quand Santander était occupé par les nationaux, comme on dit, ils ont fui en bateaux de Santander, ils sont arrivés à Arcachon. Les souvenirs qu'ils gardent ne sont pas très jojo, ma grand-mère garde un souvenir de la France pas très bon. Elle disait, on nous traitait comme du bétail, parce qu'ils sont arrivés dans le port d'Arcachon, ils sont restés plusieurs jours sans pouvoir débarquer. Une fois débarqués, on leur dit, à quelle Espagne vous voulez aller, à celle de Franco ou celle de Negrin. La première fois qu'ils ont entendu parler de Franco, c'était en France, parce qu'ils n'avaient jamais entendu parler de Franco. On a dit c'est sûr, elle est de l'Espagne de Negrin. On les a vaccinés, on les a mis dans un train et on les a renvoyés en Catalogne. Ils ont passé le reste de la guerre en Catalogne. Et après mon grand-père, pendant la guerre, il est passé de l'autre côté de la frontière, il est allé, par les données, par les récits de ma grand-mère, je pense que ça peut-être à Argelès. Je ne peux pas dire à 100%, mais j'ai calculé que ça pouvait être par là. Et après, ma grand-mère, elle était déjà partie à Santander, donc elle l'a retrouvé par la Croix Rouge internationale, et puis il est rentré en Espagne. Il était prêt pour partir à la guerre française.

C'était en quelle année ?

Je suppose que c'était en 1939. Une fois la guerre finie, il est passé de l'autre côté de la frontière.

Il a réintégré son activité ?

Oui, il a réintégré son activité, mais après ça, il a passé des périodes très mauvaises. Il est mort en 1965, donc je ne l'ai pas connu, apparemment c'était la guerre qui l'a traumatisé. Ça a fini par un déclin progressif. Il n'a jamais fini d'assumer la guerre.

Comment se sont connus tes parents ?

Mes parents, ils se sont connus, parce que mon grand-père, mon père avec sa famille sont passés du pays basque à Santander, parce que mon grand-père paternel, il a été renvoyé de l'entreprise pour laquelle il travaillait. Il a été renvoyé à Santander, puis comme cela tournait autour de la mer, le quartier que fréquentait mon père était le quartier des pêcheurs, et c'est là que ma mère habitait. C'est comme ça dans les faits.

Ton grand-père était salarié ?

Mon grand père paternel était salarié.

Et donc, tes parents se sont connus à Santander et tes parents ont quitté Santander après.

Mes parents ont quitté Santander pendant une courte période, fin des années 60, je dirais 1969 par là. Ils ont dû quitter, parce que moi même je suis né à Bilbao. C'était une période, ils venaient de se marier, Je pense qu'ils ont voulu essayé d'autres choses, et puis, ils ont habité aussi à un moment donné. Ils ont fait Bilbao, mais après ils sont retournés à Santander, ils sont retournés dans le pays basque à Victoria. Là, j'ai eu un frère qui est né à Victoria, qui est malheureusement décédé deux jours plus tard, donc dans l'année 1968-1969. Donc à ce moment-là, on habitait Victoria, on est rentrés à Santander jusqu'à l'âge de 16 ans où je suis parti en Catalogne pour faire des études d'horticulture.

Et ton père, il faisait quoi, des petits boulots ?

Non, non, non. Au début oui, il était toujours commercial. A Bilbao, il était barman, il était jeune, il avait 23-24 ans, après à un moment donné, il a commencé à travailler, ça a dû être autour de 1971-1972, il a dû commencer à travailler pour un laboratoire de vétérinaire et à partir de là, il n'a jamais quitté et cela jusqu'au moment de l'entreprise.

Et ta mère, elle avait un emploi ?

Non, elle a voulu, mais bon, les pressions de la famille.

Tes parents ont eu combien d'enfants ?

Ils en ont eu cinq en tout. On est quatre. On compte cinq, il y en a eu un qui est décédé comme j'ai expliqué. On est quatre. J'ai trois frères et sœurs.

Qu'est ce qu'ils font ?

Je suis l'aîné, né en 1966. J'ai mon frère qui me suis, qui est né en 1967, une année plus tard. Ma sœur est née en 1972 et le plus jeune, qui est né en 1982.

Mon frère celui qui me suit, il est aussi commercial. Il fabrique un système de distributeur de billets. Il distribue cela, il commercialise cela dans toute l'Espagne. Ma sœur, elle, est formée en floriculture, en fleuriste. Elle n'exerce plus parce qu'à l'époque où on a eu la débâcle familiale, ça a coulé aussi. Maintenant, elle s'occupe de ses enfants. Et mon autre frère, il a fait des petites choses par-ci par-là. En ce moment, il a 22 ans, il est barman. Il est un jeune, moderne qui essaie de faire le moins possible.

Et donc, ils ont une famille ?

Mon frère, qui est né en 1967, a une fille, mais il est divorcé, il y a maintenant quatre ans. On ne voit plus ma nièce. Non, trois ans. Ma sœur, oui, elle a une famille, elle a des enfants, elle vient d'avoir le deuxième au mois de septembre, non le 25 août. Et le jeune, il est célibataire.

Et ils sont tous restés dans la région ?

Ils sont tous à Santander.

Et tes parents, ils ont acquis un logement ?

Donc à l'époque de l'entreprise, on avait une maison, une maison de campagne parce que le but c'était d'aller habiter à la campagne. Avec la débâcle de l'entreprise, ils ont été obligés de

vendre la maison, et maintenant ils ont un loyer dans un quartier de Santander qui est pas mal, en centre ville.

Et sinon avant de s'installer à Santander, ils vivaient en appartement ?

Avant de s'installer à Santander.

Avant d'avoir cette maison en campagne ?

Avant d'avoir cette maison de campagne, c'était un loyer d'appartement en ville.

C'était des locations ?

Oui.

A part cette maison, tu as toujours vécu en appartement ?

Voilà, jusqu'à mes..., alors on calculait l'autre jour, en 1977, on est allé habiter à la campagne. A partir de 1977. J'avais 16 ans, quand je suis allé en Catalogne, donc on peut dire que c'est à ce moment-là que j'ai laissé le foyer familial. A 21 ans, je suis retourné à Santander. J'ai commencé à faire des travaux intéressants, j'étais moniteur, j'apprenais l'agriculture, la jardinerie à des jeunes.

C'était ton premier boulot ?

Oui, on peut dire, à part le travail dans l'entreprise familiale. A ce moment-là, c'était déjà presque la fin de l'entreprise familiale. C'est tombé juste au même moment.

Et ensuite, tu as trouvé ce boulot à Santander et après ?

Après, je travaillais donc pour l'administration. De façon différente, j'ai travaillé pour l'administration centrale parce que c'était pour le ministère de l'enseignement et d'un autre côté, c'était pour des communes, deux communes différentes. J'avais trois employeurs, à peu près en même temps. Et après, on avait en même temps, l'entreprise familiale qui continuait à tourner quand même. C'est à ce moment-là que j'ai connu ma femme qui est bretonne. Je l'ai connue à Santander.

Comment est-elle arrivée à Santander ?

Elle était en tant que lectrice à l'université de Santander. Et puis nous, on avait des contacts avec l'université de Santander. L'université de Santander avec l'université de Haute-Normandie avaient fait une sorte de partenariat pour mettre en contact des entreprises de la région dans le but d'un échange de technologie. Et donc, dans ce cadre-là, nous, on s'est occupé des entreprises de la région de Santander, et ils ont pris ma femme, mon actuelle femme, en tant qu'interprète. Donc c'est comme cela que je l'ai connue, en tant qu'interprète d'entreprise normande.

C'était en quelle année ?

En 1988. Novembre 1988.

Et alors ensuite ?

Ben ensuite ça a été grosso modo vite. Ça a été assez rapide. En novembre 88, je l'ai connue, en décembre 88, on peut dire qu'on sortait ensemble. Avril - mai 89, on habitait ensemble à Santander de l'autre côté de la baie, un très bel appartement sur la plage et puis voilà. Déjà, pour juin, pour l'été, elle avait déjà des projets, moi j'avais des projets de voyage aussi, qu'on avait déjà préparés avant de se rencontrer. On a fait en sorte de faire le même voyage, on est partis ensemble, on s'est pas..., et puis bon après le retour, on habitait ensemble à Santander parce que j'ai continué à travailler à Santander, c'est à ce moment-là que la débâcle de l'entreprise est survenue. J'avais quitté mes employeurs, mes travaux dans l'administration pour essayer d'aider mon père pour que l'entreprise ne coule pas. Il y a rien eu, on a rien pu faire, moi je suis parti en 89. En 90, on s'est mariés à Rennes, je suis resté là pour le travail. Non, en 90 on est retournés à Santander, mais elle est tombée enceinte, bon après on est rentrés en France. J'ai cherché un travail en France. Elle voulait rentrer en France aussi, elle avait envie de retourner en France et c'est un peu pour cela qu'on est rentrés.

Donc, c'est tombé à une période où tu n'avais plus vraiment de travail et où elle devait rentrer en France, son contrat se finissait.

Non, elle avait déjà fini ses contrats auparavant. Elle préparait à ce moment-là, je crois que c'était la maîtrise, après elle a attaqué la thèse. Bon c'était une période un peu... Elle avait fini ses contrats déjà, mais elle avait des bourses pour ces études, elle a toujours eu des revenus un peu

réguliers. Mais elle avait surtout une envie, je crois de rentrer en France, un peu pour avoir l'enfant en France, je ne sais pas. Si je sais, c'est normal, après c'est à moi que c'est arrivé, donc dans l'autre sens. C'est normal. J'ai pris un travail, j'ai trouvé normalement un travail, je n'ai pas eu trop de problèmes à Rennes. On est allés habiter à Rennes.

Elles est originaire de Rennes ?

Oui. Elle est née à Paris, mais elle est originaire de Rennes.

Sa famille était à Rennes ?

Oui.

Elle était inscrite à l'université de Rennes ?

Oui.

Donc c'est pour cela que vous êtes retournés à Rennes. En 90, vous êtes arrivés à Rennes ?

En 1990, on s'est mariés et fin 90 - début 91, je ne me souviens plus très bien, on est venus habiter définitivement à Rennes.

Alors, là vous vous êtes retrouvés dans un appartement ?

Là, mes beaux-parents avaient, louaient un appartement, mais qui en réalité, c'étaient deux appartements, sur deux étages. Et donc c'était deux appartements complètement différenciés. Il y avait tout ce qu'il fallait en haut. Il y avait la cuisine, c'était deux appartements complets. Donc, on n'a pas eu trop de mal pour aller s'installer à Rennes.

Tu habitais au-dessus de tes beaux-parents ?

Au dessus de mes beaux-parents. Et voilà. Et ça a duré un an et demi grosso-modo, parce que moi, à ce moment-là, j'ai eu le mal du pays qu'on dit. J'étais jeune et puis je n'analysais pas les choses comme il faut. J'avais un besoin de rentrer en Espagne. Je ne croyais pas auparavant que ça allait m'arriver. J'étais sûr que ça ne pouvait pas m'arriver parce que j'étais au-dessus de tout cela. J'étais très bien au boulot, j'étais bien avec tout le monde, tout ça c'est pour dire que l'environnement était conciliant, mais moi, j'avais d'un coup, c'est venu comme cela, j'avais besoin de rentrer en Espagne. Elle ne voulait pas, parce que c'est sûr, elle avait des possibilités de travail à Rennes et elle ne voulait pas trop laisser tout cela. Donc finalement, on a trouvé un terrain d'entente, c'est d'aller habiter à Bayonne dans le pays basque. Et donc à ce moment-là, on habitait à Bayonne, je travaillais en France, non je travaillais en Espagne et j'allais voir, bon la maison c'était à Bayonne. Elle, pendant ce temps-là, elle préparait sa thèse. Elle avait une bourse pour faire la thèse.

Ton premier emploi à Rennes, c'était quoi, comment l'as-tu trouvé ?

Dans une jardinerie, dans une pépinière - jardinerie.

Mais quand tu es arrivé en France, tu parlais français ?

Non.

Et donc ça n'a pas été trop dur pour toi de trouver un boulot ?

Non curieusement, j'étais surpris parce qu'en plus, la personne qui m'a embauché, un pépiniériste de la région de là-bas, il m'a interrogé sur les végétaux avant de m'embaucher et puis directement il m'a mis, je n'avais pas un français fluide du tout, et puis il m'a mis à vendre directement au détail. Donc, je m'occupais des clients qui arrivaient pour acheter des végétaux. On peut dire que j'ai appris le français, comme ça, sur le tas. Il a été courageux d'ailleurs.

Oui, comment as-tu trouvé ce travail ? Tu avais des contacts ou c'est toi même qui a fait la recherche ?

J'ai fait des mailings chez tous les professionnels de la région et puis j'ai fait des entretiens.

Tu ne connaissais personne avant d'arriver ici ?

Non, du tout. Dans ce milieu-là, non. Le milieu de mes beaux-parents, c'est le milieu universitaire. Ce n'était pas du tout le même environnement.

Tu ne connaissais personne à part le milieu de tes beaux-parents ?

Non, personne, je ne savais même pas que ça existait Rennes.

Donc au bout de quelque temps, vous avez déménagé, vous avez emménagé à Bayonne.

Voilà, on est allés à Bayonne. Et là, j'avais un travail en Espagne pour une société, la société pour laquelle mon père travaillait. C'était une société autour de l'environnement mais au niveau national, au niveau de tout le pays. C'était une filiale d'une grosse entreprise de construction. Donc je m'occupais, ils ont créé une entreprise qui était pour la... Ça s'appelait technique de récupération environnementale. S'il y a une autoroute qui passe dans un endroit où il y a tout un travail paysager à faire après dessus, c'était ce genre d'entreprises qui faisait ça. Et moi, je m'occupais, je gérais, je façonnais le projet de récupération, je dirigeais les équipes de plantations. Je m'occupais, j'avais assez de responsabilités au niveau de l'exécution des travaux. C'était une entreprise qui était dans toute l'Espagne. Donc je pouvais avoir du travail à Santander, comme à Navallon, comme à Madrid.

C'était basé où ce travail ?

L'entreprise, la société était basée...

Non mais ton poste ?

Je n'avais pas de bureau particulier, je pouvais bien habiter à Bayonne et travailler en Espagne. Parfois, c'était à l'autre bout. La base de l'entreprise c'était à Madrid. C'est une entreprise à Madrid, si je voulais aller voir le grand patron, c'était à Madrid. On avait une antenne à Santander. On peut dire que ma base régionale était à Santander.

Et tu as trouvé ce travail par relation ?

Mon père était déjà dedans. C'était facile à cause de cela.

Et donc à Bayonne, vous habitiez où ?

A Bayonne, au centre-ville, place..., là où il y a toutes les manifestations d'indépendantistes basques. On avait toutes les manifestations sous notre fenêtre.

Et donc un appartement ?

Un appartement, nous on aime les appartements anciens, les maisons anciennes. Donc dans la mesure du possible, on essaie de trouver. C'était un bel appartement en centre-ville, très très bien placé. Donc, on aime les belles choses.

Donc par la suite ?

C'est devenu pas très gérable parce que bon je n'étais pas là de toute la semaine. Je partais lundi très tôt et je rentrais le vendredi très tard ou le samedi. Ma femme était avec la fille, notre fille qui était petite, qui allait déjà à l'école à Bayonne. Elle s'occupait de la thèse, on ne se voyait pas beaucoup, donc à ce moment-là, elle a dit "Ok, je fais le pas d'aller en Espagne, mais à une condition, parce qu'elle avait décidé ça, à une condition, c'est que l'on aille habiter à Barcelone". Donc, nous, on a choisi notre lieu d'habitation comme ça. On s'est dit, maintenant on va habiter là-bas. Donc pour moi, c'était super, parce que mon but c'était d'aller habiter en Espagne n'importe où. J'avais envie de retourner en Espagne. Donc Barcelone, j'ai dit "Ok, on va à Barcelone". On avait déjà une copine qui habitait à Barcelone et moi, je connais très bien Barcelone parce que mes contacts avec la Catalogne, c'était régulier. Et ça ne me déplaisait pas du tout que de vivre à Barcelone. Alors on a déménagé à Barcelone et j'ai continué à travailler pour la même entreprise. Ça a duré quelque temps. Après l'entreprise a fermé, c'était une décision de Madrid, ils ont décidé de fermer l'entreprise, donc je me retrouve coincé entre Barcelone, sans travail, à payer un appartement, encore un joli appartement en centre de Barcelone. Ma femme, elle avait toujours sa bourse, mais ça touchait à sa fin. Donc il fallait s'inquiéter. A ce moment-là, on a passé notre pire période, que des petits boulots, des crises économiques importantes, et puis on ne s'en sortait pas. On était très très très justes, tous les mois, tous les mois.

C'était à quelle période ?

Il y a 4 ans. Non, on est venus ici c'était en 1990. Non, je mélange les choses. Mon fils a six ans, il est né à Barcelone, et on est venus tout de suite après, donc il y a 6 ans que l'on est ici. Donc c'est en 1998.

C'était la période 1995-1998. C'était une très mauvaise période et même comme ça, on a eu notre fils à Barcelone, on a décidé d'avoir un fils. C'était une décision, c'était pas un accident. Ma

femme, à ce moment-là, je lui ai dit "écoute, si tu trouves un travail en France, ne t'inquiète pas, j'ai mûri depuis ma première époque en France". Je relativise beaucoup plus les choses et après avoir passé une mauvaise période, ça fait changer énormément. Je lui ai dit, "si tu as un travail, un poste en France, je te suis, ne t'inquiète pas". Je ne vais pas faire de bêtise longtemps comme avant de dire "aller, je rentre en Espagne", donc voilà. Après des petits boulots comme ça et à me faire vraiment exploiter et toucher le chômage en Espagne et tout ça, on est rentrés. Entre temps, elle a fini sa thèse. La première année, elle a postulé à différents postes en France et heureusement, elle a été embauchée à Poitiers. On était dans une période très très mauvaise, quand elle a eu son poste à Poitiers. Et au même moment, qu'elle a eu son poste à Poitiers, moi j'avais déjà commencé une activité commerciale avec une entreprise, une pépinière espagnole. De par ma connaissance de la France et tout, ils voulaient que je commence à faire des démarches commerciales en France pour l'entreprise de pépinière espagnole. C'est tombé au même moment. Donc je suis venu en France avec ma femme, elle avait son poste de travail à l'université et moi j'avais un poste de travail pour une entreprise espagnole.

Tu leurs as proposé Poitiers?

Moi je leur ai dit de toute façon je vais à Poitiers. Il n'y a pas le choix. Je vais à Poitiers, je déménage à Poitiers, mais avant de savoir que ma femme allait avoir un poste, j'avais déjà commencé à faire des affaires, j'avais déjà fait un premier voyage en France pour voir qu'est-ce qu'on pouvait vendre comme végétaux pour cette entreprise-là. Donc à partir de là, la pente s'est inversée. Je suis venu avec le poste de travail et après j'ai changé de pépinière parce que celle-ci a coulé, mais bon. Il y a eu différents changements, mais bon, c'était la pente inverse. Je fais toujours les commerces de végétaux. Maintenant, je travaille pour une entreprise française, et entre temps, j'ai eu le temps de comprendre le marché des plantes entre l'Espagne et la France. Maintenant, dans ce domaine, je suis un des mieux placés.

Tu as changé d'entreprise en quelle année ?

Euh, de la pépinière tu veux dire.

Donc on est venus en 1998 en France, c'était l'été 1998, donc à l'automne, ça a duré très peu de temps, mais l'avantage c'est que déjà, une fois là, je connaissais d'autres entreprises, donc tout de suite. Avant que la première entreprise coule, j'avais déjà une proposition pour travailler pour une autre entreprise. Donc j'ai eu le changement comme ça, ce qui m'a permis, comme j'avais les frais payés, j'ai pu connaître le marché français-espagnol.

J'attaque une nouvelle entreprise à l'automne 1998, en octobre 1998 et je tiens 6 mois parce que c'est une entreprise très spéciale, c'est une entreprise qui ne répond pas aux exigences du marché français, et pourtant il a les moyens économiques, il me paie tous les frais. J'avais des problèmes à chaque fois avec les clients, parce que les plantes étaient en très mauvais état, ils ne répondaient pas après à... Alors je me suis dit, « si je ne change pas, c'est mon image qui va être véhiculée dans les commerces ». Alors là, je suis allé vers une autre entreprise catalane et vers une entreprise italienne. A ce moment-là, j'ai pris deux entreprises une espagnole et une italienne pour vendre les produits en France. Et moi, je commençais déjà petit à petit à connaître, à me faire connaître dans le salon de végétaux à Angers qui est le plus important en France. Je connais pas mal de gens. Je me rends compte que maintenant j'en connais beaucoup. Je suis même arrivé à créer une société en Espagne, une pépinière associée à d'autres là-bas, pour l'exportation en France. Après, j'avais un client qui était mon meilleur client qui m'a proposé de travailler pour lui. Tu vois, il y a eu une évolution.

Tu as changé beaucoup de postes alors ?

Oui, toujours dans le même secteur, j'évoluais, mais assez rapidement. La vérité c'est que je n'aime pas le commerce. Je fais du commerce parce que c'est la possibilité que j'ai eue, mais je n'aime pas le commerce, j'aime les plantes, la pépinière, mais je n'aime pas le commerce. Je fais du commerce parce que s'installer ici en tant que paysagiste, c'est beaucoup plus difficile, en arrivant d'Espagne. Etre employé d'une jardinerie ou d'une pépinière, ça ne me plaît pas. Cette activité-là, je pense que inconsciemment ou consciemment, ça me permet de garder le lien avec l'Espagne. Je suis très très souvent en Espagne. Je ne perds pas mes contacts en Espagne. Ça fait, que ça ne me manque pas l'Espagne. Donc je risque moins de faire des bêtises comme il y a quelques années.

Tu as gardé le moyen d'être entre les deux.

Voilà, je pense que peut-être pas conscient à 100% mais... et donc maintenant, je suis dans le stade de... Quand j'ai connu le marché international et tout ça, j'ai compris que la région d'où je suis originaire, la Cantabrie a des possibilités énormes dans ce secteur. De par son climat, de par sa terre, de par sa conjoncture économique, la région de Cantabrie a un potentiel énorme. Alors depuis cinq ans, ça me tourne dans la tête de créer une région carrément une région productrice d'arbres, arbustes, des plantes en général en Cantabrie. Je travaille tout à fait sans gagner de l'argent. Ce n'est pas pour l'argent que je fais, c'est parce que c'est un projet qui me plaît, pas le commerce, mais ça oui. Et depuis cinq ans, je profite de cette activité-là pour promouvoir la création de pépinières dans ma région en Espagne. Au jour d'aujourd'hui, il y a déjà deux entreprises françaises, reconnues dans le secteur, avec une histoire dans le secteur qui ont installé déjà une production en Cantabrie. Il y a des postes de travail créés là-bas et il y a d'autres entreprises françaises qui sont en file d'attente, on peut dire, pour aller voir ce qui se passe là-bas, pour s'installer éventuellement là-bas. Et mon rêve c'est de travailler pour l'administration de la région parce que les administrations régionales sont pauvres, travailler pour l'administration pour continuer dans ce secteur-là, mais pas la vente, la création. Maintenant je suis sur le point qu'avec une des entreprises, de ces deux entreprises qui se sont installées en Espagne déjà, je vais créer, je vais signer dans les prochaines semaines, une nouvelle société à 50% : une pépinière de production. Et on a déjà planté 10 000 arbres là-bas, on développe cette activité-là, mais toujours en habitant à Poitiers. Je fais en sorte de garder le lien avec l'Espagne.

Et cette activité parallèle, tu la fais à titre personnel ? Ca consiste en quoi, tu démarches les entreprises ?

Au début, c'était parler, je disais aux gens, "Vous savez la région de Cantabrie a un climat exceptionnel, et je sais qu'il y a des possibilités". Au début c'était beaucoup parler avec les uns avec les autres, autour de bières dans un bar. C'était informel. Ce n'était pas organisé. Ce n'était pas prévu. Ce n'était qu'un rêve et mon père de là-bas, m'a aidé. Mon père, c'est comme mon antenne là-bas. Mais bon, ça consistait à ça. Donc j'ai créé des attentes au fur et à mesure vis à vis des professionnels. J'ai proposé ça d'abord aux professionnels catalans, qui étaient normalement les secteurs de la pépinière en Espagne. En Catalogne, c'est là, où il y a la production la plus forte. Donc j'ai commencé par proposer ça, de parler de ça aux pépiniéristes catalans. Dire, aller, il y a des possibilités à Santander, Venez. Ils ont voulu garder leur histoire, parce que c'est un secteur... en Catalogne, à Gérone, les paysans de Gérone sont très très spéciaux. Ils veulent garder beaucoup leur secret, leur savoir-faire. Ils croient, parce que ça fait des années qu'ils sont dans le domaine, qu'il n'y a pas une évolution possible vers d'autres régions, ce n'est qu'eux. Donc, il y a une association assez forte à Gérone de pépiniéristes, mais ils n'ont pas compris que les autres avancent aussi. Donc, ils n'ont pas voulu faire ça. Et puis, j'ai commencé à proposer en France, à parler, parce qu'en Cantabrie, il n'y a pas de tradition, il faut créer, amener des gens qui ont le savoir-faire. Et voilà, à force de parler en France, j'ai créé des attentes. En France par des problèmes fiscaux, par des problèmes de climat, par des problèmes de tout ça et le problème du travail qu'il y a ici, les entreprises se plaignent toujours de toutes ces choses-là, alors j'ai profité de cet esprit qu'il y a en France pour essayer d'attirer un peu dans ma région en Espagne et j'espère que dans dix ans, on pourra en entendre parler, dire qu'il y a une région magnifique qui est connue dans toute l'Europe comme étant une région productrice très importante. Pour l'instant, ça va dans le bon sens. Après trois ans, de parler comme ça à l'un et à l'autre et depuis deux ans, ça prend une vitesse énorme, exceptionnelle. Là, je viens d'un salon à Bordeaux, un salon professionnel et c'était dans la bouche de tout le monde. Donc tout le monde en parle maintenant.

Et c'est devenu une activité formelle ?

Pas encore. Je continue à travailler pour mon employeur français qui est en train de faire une distribution grossiste des végétaux méditerranéens, mais lui, il sait parfaitement que je suis en train de faire tout ça en Cantabrie. Il le sait, je suppose qu'il imagine que c'est ça que j'aime. Finalement, c'est pas le commerce, c'est pas trouver. Pour lui, je suis un bon coup, parce que je connais très bien les sources en Espagne, je connais très bien les sources en Italie et tout ça, donc je lui fais trouver énormément de végétaux à prix assez concurrentiels sur le marché. C'est pour ça qu'il me laisse pas mal de liberté. Mon bureau est à Poitiers, mon employeur est en Bretagne. C'est

une entreprise bretonne pour laquelle je travaille, mais il me laisse beaucoup de liberté et c'est pour ça que je suis bien. J'aime bien la liberté... Et un jour, le jour où tout cela sera prêt, donc maintenant, ça fait un an et demi qu'on a commencé à planter à Santander. Cette année, c'est la deuxième année qu'on plante, donc en février ce sera la troisième plantation. Cette année, on commence à commercialiser. Donc, le moment où il y a aura assez de mouvements là-bas pour que je puisse avoir un bon poste, des revenus plus sûrs dans cette autre activité que je démarre, c'est là que j'irai c'est sûr.

Tu prépares ton chemin.

Je le crée depuis des années.

Tu penses, tu as des contacts avec l'administration régionale ?

Oui,

Et tu penses que tu pourras avoir un poste là-bas ?

Je pense. C'est même d'actualité dans ma tête, je ne pense qu'à ça cette semaine. J'ai créé un dossier énorme, il faut trouver les moyens de faire quelque chose de bien fait, des études économiques et tout pour faire comprendre aux politiques tout le potentiel qu'il y a. Il faut leur expliquer comment ça marche le secteur. Je ne vais pas rater mon coup. Le jour où j'irai voir le président de la région, ça va être comme ça, je vais aller voir le président, je ne vais pas passer par des fonctionnaires intermédiaires, je vais aller directement à la tête pour essayer que le projet soit à eux aussi. C'est comme ça, que je vais, je l'espère, les convaincre. Ça c'est l'interrogation.

Mais tu es en contact avec eux ?

Ils savent qu'il se passe des choses. On leur a envoyé un mémoire il y a trois ans au début. On avait fait un texte un peu informel des possibilités qu'il y avait dans la région et comment on pouvait attirer une économie. L'avantage, c'est qu'à Santander, en Cantabrie, c'est une région traditionnellement laitière. C'est des vaches à lait. Avec les quotas, il y a eu des réaménagements de tout et il a fallu que les petites exploitations ferment, un peu comme partout en Europe. Donc, il y a beaucoup de terres libérées, des terres très riches parce qu'il y a eu l'élevage. De par la tradition de l'élevage, parce que pendant deux cents ou trois cents ans ça n'était que ça. Donc, il y avait des pâturages pour les vaches et tout ça. Il y a un climat qui n'est jamais extrême ni dans la chaleur, ni dans le froid. Il ne gèle jamais et le maximum en été, c'est 30° C. Donc ça fait, que c'est le meilleur climat peut-être d'Europe pour la pépinière.

Les autorités sont au courant ?

Ils sont au courant, mais pas trop. Il commence à y avoir des voix, mais plutôt au niveau des fonctionnaires régionaux que des hauts fonctionnaires, comme quoi, ils disent "est-ce que vous n'êtes pas en train de créer beaucoup trop d'expectatives, et les Français vont nous envahir". Donc déjà, les mentalités courtes commencent à s'exprimer. C'est à moi maintenant, c'est le moment d'appâter, c'est le moment d'impliquer l'administration à tous les niveaux. Je crois que le moment est arrivé.

Tu as un bilan concret, tu as deux entreprises, c'était en quelle année ?

La première : l'année dernière et la deuxième : cette année. La deuxième, c'est avec celle-là que je vais m'en sortir. Ça y est, ils ont investi. Il a acheté 3,5 hectares de terrain, une cabane, tout là-bas pour produire, pour s'installer là-bas.

Où tu as réussi à ramener deux entreprises.

Il y a une troisième qui va débarquer bientôt et puis, il y a d'autres qui en parlent.

Dont la tienne, tu ne sais pas ?

La mienne, elle va signer avec une des deux qui s'y sont déjà installées, qui sont déjà venues là-bas. Mais, moi, mon but, c'est d'aider d'autres qui veulent venir pour qu'ils puissent s'installer. C'est pour ça qu'il y a mon père là-bas et moi ici, on fait un tandem.

Tu n'imagines pas plutôt que pour travailler pour l'administration, travailler à ton compte ?

Non, oui, oui, Mon but de travailler pour l'administration, ce n'est pas pour travailler pour l'administration.

Ce n'est pas de devenir fonctionnaire ?

Ce n'est pas de devenir fonctionnaire. Moi, je suis en train de créer ma société là-bas pour que ça tourne, pour que ça me donne un peu de ressources. Mon but de travailler pour

l'administration, on s'est peut-être mal compris avant, c'est dans le but, parce que le projet, le rêve de la région productrice en Cantabrie, ça peut sonner un peu comme si je me vantais, mais il n'y a pas grand nombre de personnes dans les régions qui puissent avoir une image globale de comment ça doit se passer, comment ça peut se passer. Donc, mon travail dans l'administration serait pour démarrer tout ça et après, si je démarre tout ça, je quitte l'administration. Je n'ai pas envie de rester dans l'administration. Ce n'est pas ça qui m'intéresse. Le but c'est que le grand projet de la région productrice ne se perde pas, parce qu'il y a des personnes au milieu qui sont incapables, qui ont mal compris l'histoire. Moi je vois ça... déjà, je vois ça dans ma tête, comment ça peut-être dans 15-20 ans. Et je sais, maintenant qu'il n'y a rien pour introduire, c'est le moment que l'administration prenne ça comme ça. Il n'y a personne, même un ingénieur des forêts, personne ne peut avoir une image comme je l'ai maintenant du commerce européen et de la pépinière, une image globale comme ça, de connaître aussi bien les marchés espagnols, italiens, français qui sont dans les plus importants et les possibilités que ça peut apporter, comment ça doit s'organiser. Il y a d'autres trucs simples dans l'Europe pour se fixer, pour se repérer. Mais, moi, une fois que tout cela est démarré, je veux bien que quelqu'un d'autre prenne le relais. C'est pour ça que je prépare ma pépinière là-bas aussi. Je souhaiterais pouvoir travailler pour l'administration pour avoir les revenus qui me permettent de m'occuper à 100% de ça. Là je prépare, il faut que je m'occupe de mon employeur, je ne peux pas m'occuper comme je le voudrais d'accélérer toutes ces choses-là. Comme je te l'ai dit, il y a des pépinières françaises qui attendent que je leurs dise "aller on va découper la région", mais je ne peux pas. Déjà parce qu'il faut des ressources, j'ai dépensé déjà beaucoup d'argent en cinq ans dans ce but-là, pour l'instant, ça n'a rien rapporté économiquement. Rien, ce n'est qu'un rêve.

Et alors cette création de société, tu as commencé à faire des choses, à la penser ?

Oui, ça y est. On a déjà planté début juin, on a déjà les plantes, on a 10 000 arbres.

Donc tu deviendrais producteur, pas seulement du consulting ?

Le côté producteur, c'est mon associé français qui va s'occuper de ça.

Cette pépinière française qui vient s'emparer de ma main, qui est une pépinière de tradition, c'est pas les guignols qui apparaissent comme ça et qui ont une idée, c'est des pépinières qui ont une réputation. On va se partager le travail. Nous, mon père et moi, on s'occupe de trouver tous les terrains, tous les contacts avec l'administration, toute la préparation de ce qui est la structure de l'entreprise, lui, il va s'occuper de la production. Moi, ça va être l'organisation commerciale après. Il faut que je trouve les personnes qui s'occupent de ça. Je vais organiser pour que d'autres fassent le commercial. Je vais organiser tout ça et comme je n'aime pas la vente... la seule façon de pouvoir avoir des ressources pour m'occuper à 100% de tout ça, de l'installation d'autres producteurs là-bas, dans le but qu'on parle de la région, qu'on fasse, qu'on dise en Europe que là, il y a une production de belle qualité d'arbres, il y a une organisation bien faite de façon à pouvoir fournir le marché européen, c'est de travailler pour l'administration, sinon je ne peux pas.

Tu as besoin d'un soutien politique derrière ?

Politique et économique et technique aussi car je ne sais rien de la macroéconomie, ni de l'économie, comment il faut organiser tout ça, j'ai mes idées là. Je connais d'autres exemples très concrets en Europe, en Hollande et en Italie. Je connais un peu leur histoire et je peux transmettre tout ça à des gens compétents, mais il faut qu'ils m'écoutent, il faut que l'administration m'écoute et me suive. C'est ça mon prochain pas.

Tu disais que c'est une région en reconversion après la production du lait.

Il y a le tourisme qui est très important aussi, mais je vais leur proposer, je l'espère quelque chose de beaucoup plus intéressant que le tourisme. C'est une activité agricole compatible avec l'écologie, compatible avec le tourisme propre. L'activité agricole qui crée le plus de postes de travail, c'est la pépinière. Je pense que par là, je vais toucher les politiques.

Comment vois-tu ta vie par la suite. Vous voulez vous installer en Espagne ?

Je ne sais pas. Pour l'instant, on est ici et on compte rester un moment à Poitiers. Moi, tant que je peux faire ça, comme ça, en habitant ici, c'est bon. Après, si par le hasard des choses je deviens très riche, parce que j'ai créé mon entreprise qui fonctionne super bien et tout ça, après peut-être, je ne sais pas, on ira habiter en Espagne, je ne sais pas. Le but c'est d'avoir un travail qui m'intéresse.

Et après tu verras si tu dois aller en Espagne pour des besoins professionnels.
Nous, on est habitués à changer.

Sinon à Poitiers même, vous avez toujours vécu dans le même appartement ou vous avez changé ?

Au tout début, quand on a su que ma femme était nommée ici, on est venus pendant une semaine, quelques jours. On avait des amis de mes beaux-parents qui habitaient ici, à Montamisé. On a logé chez eux pour rechercher un logement avant de débarquer fin août. Donc on est venus en juin - juillet, pour rechercher un appartement ou un endroit pour habiter, pas un appartement. Moi, pour le retour, j'ai mis mes conditions, c'est d'aller à la campagne. Je ne peux plus supporter les appartements. Moi, j'ai été élevé à la campagne et j'avais besoin de la campagne. Donc on a trouvé une maison, on n'a pas trouvé en fait parce que quand on est partis d'ici, on ne savait pas trop, mais les amis de mes beaux-parents ont vu une petite annonce, juste quand on devait rentrer à Barcelone. Ils sont allés visiter une maison pour nous. Il nous ont téléphoné, ils nous ont dit "c'est superbe, c'est juste ce qu'il vous faut". On a négocié ça au téléphone, c'était en location. On est venus ici, on ne savait pas ce qu'on avait loué. Et puis deux ans plus tard, on a acheté une maison. Maintenant, on habite notre maison en propriété, une maison ancienne.

Alors, rapidement tes relations, tes fréquentations en France ? tes amis ?

La première année, ça a été presque nul, un tout petit peu par rapport à l'université de ma femme. Donc la première année, l'été arrivait, il y a eu les fêtes du village où on habitait. Et moi, j'y suis allé, il y avait des matchs de foot qui s'organisaient comme ça, j'y suis allé pour jouer. A partir de là, j'ai commencé à connaître des gens, un peu par là et au niveau de l'école. L'école m'a servi à rencontrer des gens, très très intéressants. On a une bande d'amis très très bien maintenant, mais, ça a été à travers de l'école pour beaucoup. La première année : nul, maintenant : on connaît très bien.

Je voudrais savoir si dans ta vie quotidienne, tu as gardé des habitudes espagnoles ?

Oui, c'est très difficile de s'en passer. Là, justement hier, j'ai dit à ma femme, il faudrait que, cette année, on fasse l'effort de dîner plus tôt le soir, pour avoir un rythme un peu plus adapté. Nous, on est surtout dans les habitudes gastronomiques. Déjà, moi, je cuisine pas mal, pas mal, je dis en quantité pas en qualité. Je cuisine pas mal et je fais des trucs à l'huile d'olive, pas au beurre. Et puis, oui, les horaires aussi, c'est plutôt les horaires espagnols que les horaires français, parce que je n'ai pas d'horaire marqué, précis. J'ai la possibilité, sinon, je ne le ferai pas. C'est vrai que parfois, c'est un peu compliqué, mais oui, on a gardé des habitudes espagnoles. Autrement, je ne sais pas ce que c'est des habitudes espagnoles. A part ça, il n'y a pas... si, il y a les habitudes espagnoles qui sont difficiles à avoir ici, comme sortir, boire un coup en terrasse. En France, on ne le fait pas. En Espagne, quand on rencontre des copains, c'est dans les bars et ici, quand on rencontre des copains, c'est à la maison.

Est-ce que tu suis la vie politique ?

Oui, ça je suis, je suis la vie politique espagnole régulièrement. Je suis tout ce qui se passe en Espagne, mais aussi tout ce qui se passe en France aussi. Je suis l'actualité politique en général. Ça oui.

Les actualités ?

Oui, à chaque fois que je vais en Espagne, je ramène 5-6 journaux, un peu pour le travail de ma femme et un peu pour être au courant, pour qu'il y ait des choses espagnoles à la maison. C'est aussi un peu pour mes enfants, pour qu'ils voient. Ils sont complètement bilingues et je veux que ça reste.

Vous pratiquez quelle langue à la maison ?

Les deux, moi avec mes enfants : l'espagnol et ma femme avec les enfants le français. Et entre nous deux, l'espagnol. Oui, parce que je l'ai connue en Espagne. Si il y a des Français en face qui ne comprennent pas l'espagnol, à ce moment-là, on fait un effort et je parle en français, mais avec mes enfants, non. Même si il y a des Français en face, je parle en espagnol à mes enfants. Avec ma femme, je peux changer, mais avec mes enfants, non.

Et la nationalité de tes enfants ?

La double

Et la tienne ?

Espagnole. J'avais envisagé à un moment donné de demander la double, mais il n'y a pas d'intérêt.

Autrefois, les gens immigraient par besoin, maintenant on n'immigre plus par besoin. On immigre par les histoires familiales ou comme ça. Ce n'est pas un besoin comme autrefois. Autrefois, les gens qui immigraient par besoin, avaient une sorte de complexe, c'étaient des immigrants qui étaient complexés, ils ne parlaient pas espagnol à la maison, aux enfants. Il fallait s'intégrer rapidement. Il fallait un peu effacer l'origine. Ça c'est mon analyse, ce n'est peut-être pas la bonne, mais c'est une analyse. Et maintenant, je crois qu'on est à égalité. Et puis, si on n'immigre pas complexé, il n'y a ni sentiment d'infériorité, ni sentiment de supériorité. C'est un autre pays, on parle une autre langue, mais c'est la même chose. Il y a d'autres habitudes. Même en Espagne, il y a des habitudes différentes d'une région à l'autre. Je garde mon identité, je pense que c'est important.

Donc, tu dis que ce qui change d'une génération à l'autre c'est la disparité de ce rapport de dominant - dominé. Tu ne le sens pas du tout ici ?

En infériorité ? Non, nullement et je ne ressens pas ça, sauf des petits cons qu'on trouve partout. Mais, non, non, non, je ne ressens pas ça dans les rapports avec les Français. Ni moi, je me sens en infériorité, ni eux. Je pense que ce sont des rapports complètement équilibrés.

D'égal à égal ?

D'égal à égal. Il n'y a aucun problème à ce niveau-là. Ce qui est parfait, super. C'est comme ça que ça devrait se passer partout.

Et donc, je voudrais finir par tes relations avec l'Espagne. Quand tu retournes en Espagne, tu y retournes beaucoup pour raisons professionnelles. Est-ce qu'il y a d'autres façons pour toi de retourner en Espagne ?

Oui, pour des raisons familiales.

Oui.

Plusieurs fois par an ?

Moi, je vais en Espagne à peu près tous les mois. L'été, là, fin août pour la naissance de mon neveu. Là, j'y retourne fin septembre pour le travail. En octobre, je fais un salon à Valence. C'est tous les mois.

Tu y vas en famille ?

Oui, souvent.

A quelle fréquence, plusieurs fois par an ?

Plusieurs fois par an, normalement vers Noël, il y a un voyage sûr. Et, au mois de février, ma femme et les enfants y vont, même si j'ai du travail, ils y vont pour rester chez ma famille. On va voir des amis. On y va oui, oui, très très fréquemment.

Et toujours au même endroit ?

On change parce qu'on a des amis à Barcelone, on a des amis en Andalousie. Heureusement, on a pas mal d'amis. C'est vrai qu'à Santander, maintenant ça devient plus fréquent, mais on va partout. Je connais très bien l'Espagne. Je connais à peu près toutes les régions de l'Espagne.

Et vous avez investi là-bas ?

Pas pour l'instant. on n'a pas les moyens d'investir pour l'instant.

C'est dans la tête ?

D'avoir une maison? Dans ma tête : oui, dans celle de ma femme, je ne sais pas. Dans la mienne, oui, peut-être pourquoi pas, je me vois bien avoir une petite cabane dans la montagne là-bas, pour m'isoler de temps en temps, oui.

Est-ce que tu as des relations avec les autorités espagnoles en France ?

Non, le consulat, la seule chose, c'est pour aller faire les passeports, de l'administratif. Si, le jour des attentats de mars, je les ai contactés pour savoir s'il y avait des manifestations et tout ça. On a fait les manifestations ici, mais pas plus que ça.

Tu votes ?

Oui.

Tu votes en Espagne ?

Je vote dans tout ce que j'ai le droit de voter. J'essaie de voter partout.

Les dernières municipales, je n'ai pas pu voter. C'était logistique. C'était pas fait exprès. Je pense qu'il faut voter. Ca c'est une conviction. Même, si on est contre tous les politiques qui sont en ce moment, il faut voter quand même.

Et surtout, ce que j'ai précisé à la fin : la différence de l'immigration entre 30 ou 40 ans à celle que je ressens aujourd'hui. C'est la seule chose, c'est peut-être ça. La seule chose, peut-être l'axe pour moi c'est important.

Est ce que tu as rencontré, discuté avec des anciens ?

Oui, ça m'est arrivé.

Tu as appris des choses ?

Oui, j'ai appris qu'ils ont pas mal souffert, qu'ils n'ont pas toujours été reconnus en France dans la mesure où ils le méritaient, certainement. Et, ça c'est dur ça. C'est dur.

Et inversement est-ce que tu as discuté avec des gens de ta génération qui sont venus ?

Oui, avec des jeunes qui font des études. Voilà, maintenant, dans notre esprit, c'est tout à fait différent. C'est sûr.

Tu as l'impression qu'il y a un monde qui sépare les deux ?

Oui. Oui, c'est deux choses tout à fait différentes. C'est deux immigrations complètement différentes et sans lien entre elles. Il y a en a une, qui, moi je pense, regrette beaucoup l'Espagne.

Mais quelle Espagne ?

L'Espagne en général, l'Espagne de la liberté. L'Espagne qu'ils n'ont pas pu vivre.

Ce sont des choses que tu as apprises ici. Est ce que ton point de vue sur l'Espagne a changé depuis que tu es en France ?

Oui, oui, beaucoup. Je ne sais comment dire, c'est difficile. Moi c'est surtout, peut être c'est cette vague d'immigration précédente qui m'a fait changer ma vision. C'est peut-être celle-là. Je pense que oui.

En bien, en mal ?

En bien, en mal en ce qui concerne l'histoire. Je suis très sensible à ça.

Tu as l'impression qu'ils t'ont transmis quelque chose, une mémoire ?

Oui, je garde un geste énorme envers ces gens-là.

Ce sont des choses profondes en toi ?

C'est bête, mais c'est comme ça.

(beaucoup d'émotions dans la voix)

Comment dire, J'aimerais que la France soit plus reconnaissante envers ces gens-là. Je suis bête...

Il y a eu par exemple pendant les commémorations du soixantenaire de la libération, on a commencé à parler de ces résistants espagnols ? Ce sont des choses que tu as suivies ?

Oui, j'étais en Espagne quand ils ont mis la plaque commémorative de ces gens-là. Et en Espagne, même, les médias ont dit qu'ils auraient dû faire quelque chose depuis longtemps.

Et ça, c'est des choses qui se savent en Espagne, la participation des Espagnols à la résistance ?

On s'assume beaucoup plus, bien c'est sûr, après la mort de Franco.

Par exemple, toi, tu le savais ?

Moi, je ne savais pas comme ça. Je l'ai découvert par des émissions à la télé, c'est sûr, mais je me suis intéressé aussi, j'ai cherché un peu. J'ai voulu savoir. Oui, j'ai voulu savoir un peu pour savoir les précédents des Espagnols en France et pour savoir ce qui était devenu, pour savoir à quoi je devais m'attendre, sans doute pour ça. C'est quand même... Mais bon. A la maison, j'ai une reproduction d'un tableau de Picasso, je ne sais pas si tu le connais, c'est un monument aux morts

pour les Espagnols morts pour la France. C'est un tableau de Picasso, il est un peu gris, mais je l'ai à la maison. Je l'ai mis exprès parce que je pense qu'à mon niveau, il faut que je travaille dans ce sens-là. Faire comprendre aux Français, à mon niveau, que l'image qu'ils ont des émigrants espagnols qui est souvent limitée à des gens qui étaient pauvres, qui étaient...

La classe ouvrière, quoi ?

C'étaient des gens qui étaient pauvres, c'étaient des gens qui fuyaient le régime de Franco et ça s'arrêtait là. Moi, je pense qu'il ne faut pas que ça s'arrête là... Il faut que l'image des Espagnols, de ces immigrants espagnols dans la tête des Français, soit plus que ça, soit celle de gens qui ont aussi lutté.

Moi, j'ai beaucoup écouté les histoires de la guerre de ma grand-mère, qui m'a raconté beaucoup.

Ta connaissance de cette histoire là, est-ce que c'est beaucoup par des témoignages directs que tu l'as apprise ?

Oui. Je pense que je suis très impliqué politiquement, même si je ne fais pas partie de parti politique. J'ai des idées politiques très claires.

Tu te sens porteur d'un héritage, quelque chose ?

Oui, il y a eu beaucoup de souffrances et on ne connaît pas l'histoire. Donc si ça sert à ce que l'on connaisse, ça serait bien.

Ça fait partie de ce que j'ai connu. Il y a eu une espèce de honte pendant des années, donc il fallait cacher tout ça. Et maintenant, c'est peut-être avec le renouveau de l'Espagne, peut-être avec la facilité d'accéder à l'information maintenant, peut être, je ne sais pas pourquoi, peut-être que la nouvelle génération ou la deuxième génération d'Espagnols ou la troisième vont rechercher ces origines. Moi je ne pensais pas que c'était important mes origines avant de sortir d'Espagne. Quand tu es en Espagne, tu ne te poses pas ce genre de questions. En habitant en France, c'est là que je me suis rendu compte que c'est important : pas de garder les habitudes espagnoles, ça s'est secondaire, mais de savoir d'où tu viens. Ça c'est important. C'est pour ça que la deuxième ou troisième génération d'Espagnols veulent savoir.

C'est souvent lié au fait que ce soient des gens qui souhaitent reprendre la nationalité espagnole.

Ça ne m'étonne pas.

C'est possible depuis quelques années, avant ce n'était pas possible. C'est des gens qui sont nés ici, qui ont la nationalité française depuis qu'ils sont tout petits, ils se disent, ils veulent récupérer la nationalité espagnole et qui à cette occasion-là font pas mal de recherches familiales, des choses comme ça.

Ça ne m'étonne pas, je pense que si j'avais vécu toute ma vie en Espagne, je ne comprendrais pas cette démarche, mais maintenant je la comprends. C'est pas... Je suis convaincu que la France est un pays superbe à vivre. Ça ne signifie pas le retour vers l'Espagne. Ça ne signifie pas qu'on a quelque chose contre la France, sûrement pas, sûrement pas. C'est loin de ça. Je pense que finalement l'être humain a besoin d'une identité qui lui convienne et maintenant c'est pas une honte d'être espagnol, autrefois peut-être.

C'est curieux parce que maintenant c'est l'époque où le régionalisme, les soi-disant nationalistes espagnols, pas espagnol ceux qui sont à l'intérieur de la région espagnole comme les Catalans les Basques, ça a l'air de se développer pas mal. Moi, sans vouloir être nationaliste espagnol, je me sens bien une identité espagnole, loin d'être nationaliste espagnol. Je comprends très bien toutes les cultures, toutes les raisons. Pour moi être espagnol, c'est avoir une petite partie de catalan, une partie de basque, une petite partie de tout ça. C'est ça être espagnol.

Et qu'est-ce que c'est être espagnol en France ?

Etre espagnol en France?

Est-ce que tu te sens être Espagnol en France ou Espagnol de France ?

Je me sens...de France, non. Je me sens plutôt Espagnol en France. Mais ce n'est pas négatif. C'est comme ça. C'est comme si dans l'Espagne quand j'étais en Catalogne, je me sentais un Cantabre en Catalogne, même si j'étais très bien en Catalogne. Ce ne signifie rien de plus que ça

et les autres ils me sentent comme ça, aussi. Ça a son côté de charme, aussi, maintenant apparemment pour certains.

Tu as beaucoup travaillé avant d'arriver à cet équilibre.

Moi personnellement ?

Oui, j'ai l'impression que ça a été compliqué, ça ne s'est pas fait tout seul. Il y a eu des faux départs, des retours.

Oui, mais c'était plus professionnel, pas en tant qu'immigré. Non, ça non, je ne me suis jamais senti comme un immigré. Par contre je me sens un Espagnol en France. Ce n'est pas un immigré, c'est quelqu'un qui dans le cadre de l'Europe travaille dans une autre région, mais non ça a été dès le début. Ma première époque, ça a été un peu plus difficile parce j'étais jeune. En 1989, j'avais 23 ans. A 23 ans, les jeunes en Espagne, ont un rythme de vie complètement différent du rythme de vie en France. Moi, à cette époque-là, j'avais besoin de l'Espagne, c'était pour le rythme de vie, finir le travail à l'heure, finir le travail le jour de la semaine et aller boire une bière, aller jouer au bowling n'importe quel jour de la semaine, rencontrer des gens, sortir, quoi, même se promener dans la rue. En France, c'était à Rennes, finir le travail à 17h30, il n'y avait presque personne dans la rue. A 23 ans, pour moi, c'était terrible, c'était terrible.

D'abord c'était la rupture avec un nouveau cadre de vie, et puis après bon, mais je veux dire que tu as eu de la chance de trouver cet environnement professionnel qui te permettait de garder un lien, mais ça aussi ça joue beaucoup.

Mais, je pense que je fais en sorte, aussi.

Voilà.

Je pense que inconsciemment, ce n'était pas complètement un hasard. J'aurais pu trouver un travail ici, certes, mais, d'ailleurs on m'en a proposé, mais ce n'était pas un travail intéressant pour moi et ça me coupait les liens beaucoup plus avec l'Espagne.

Donc tu as construit ta vie entre ici et là-bas.

C'est mes deux pays. Je me sens bien en France, je me sens très bien en Espagne aussi. Ça ne me pose pas un problème, à tous les niveaux, les gens, les copains, les professionnels. J'ai de très très bons amis ici, pour moi ce n'est plus des copains, c'est des amis.

ENTRETIEN N°4 : MONSIEUR ET MADAME N., DESTINS D'EXIL

La première question est comment est composée votre famille actuellement ?

Nous avons neuf enfants, ils sont tous nés à Poitiers, mais ne vivent pas tous ici. Ils sont tous enregistrés à la mairie ici. Ils vivent en France, un à la Guadeloupe, une fille à Toulouse, et un fils est à Montauban, les autres sont plus près, un à Neuville, quatre à Poitiers,

Quels sont leurs âges ? le plus vieux a 62 ans et le plus jeune 47 ans. Moi j'ai 81 ans et lui 87 ans.

Où vous êtes vous mariés ?

on s'est connus en France, et on s'est mariés ici à la mairie de Poitiers.

Moi, je suis de près de Barcelone, de Caldetes, près de la mer, à côté de Mataro, lui il est de la montagne (Prats de Lluçanes à côté de Vic), mais il est né à Logroño. Il est catalan.

Quand êtes vous arrivés ?

On est arrivés en France le 12 février 1939, avec l'exode. Moi, toute ma famille est venue sauf un frère qui était du côté de Valence et est resté. Comme Valence et Madrid sont restés 3-4 mois encerclés, il n'a pas pu partir. De mon côté, on est tous partis sauf un frère qui était en prison, il a fait sept ans de prison.

En tout combien de personnes cela faisait ?

Moi, sept frères et sœurs et les parents. Moi, je suis le plus grand des douze. Ils sont tous venus sauf une sœur qui est venue plus tard car elle était à Barcelone avec sa petite fille. Elle est venue bien plus tard, son mari est parti avec l'armée en retrait, et elle, elle a tardé deux ans.

Comment se fait-il que vous soyez arrivés à Poitiers ?

Nous, on est arrivés à la frontière à pied, comme tout le monde, ils nous ont laissés trois jours à Cerbère dans un train. On ne savait pas ce qu'ils allaient faire de nous, ils ne nous laissaient pas descendre. De temps en temps, ils nous donnaient à manger par la fenêtre du train... et le train tout d'un coup est parti, on ne savait ni où ni quand, et il s'est arrêté ici, à Poitiers, il est venu direct jusqu'ici. Mais deux wagons ont continué et dans ces wagons était ma mère, mais pas mon père car à la frontière ils avaient été séparés.

Mon père, on l'a récupéré longtemps après, ils l'avaient emmené en Haute-Marne, il a travaillé un an et quelques dans une ferme... on l'a retrouvé après en écrivant dans tous les camps où on savait qu'il y avait des réfugiés.

Nos deux wagons sont partis à Châtelleraut et on est descendus. On y est restés de février à septembre lorsque a éclaté la guerre en France, et comme on nous avait mis dans une caserne désaffectée, et qu'ils ont eu besoin de la caserne pour la guerre, ils nous ont emmenés à Poitiers. C'était le grand rassemblement, il y avait une quantité terrible d'Espagnols ; ils étaient dans un hôpital à Jean Macé. Le 6 février 40 après ils ont ouvert un camp, qu'ils ont inauguré là-haut, mais ensuite c'était pour les Juifs.

Moi je suis allé à Prats de Mollo, et là je suis passé au camp de concentration de Barcarès, c'est nous qui l'avons organisé en entier et là on était dans le camp on mangeait pas très bien, il fallait acheter des conserves. Il y avait des compagnies de travail, mais on ne voulait pas y aller mais à un moment donné les gens y allaient parce qu'on vivait mal dans le camp.. Alors il ne restait plus que les communistes qui ne voulaient aller nulle part, on voulait retourner en Espagne on voulait être reconnu comme réfugié et pas comme... ils ont fait une compagnie de travail que mon capitaine connaissait et on est venus à Migné-Auxances. Là, il y a une mine... c'est une carrière de pierres et on creusait pour y mettre des munitions pour l'armée française et ensuite les Allemands ont pris la carrière. On y vivait très mal, le militaire était un fils de pute et la nuit il gardait sa mitraillette. Et alors c'est quand mon capitaine m'a dit "pire qu'ici tu ne seras nulle part", et on est partis. J'avais deux frères, et un camarade qui ensuite est devenu mon beau-frère. Ils nous ont emmenés à Poitiers pour décharger les wagons des réfugiés qui arrivaient du Nord de la France.

Et c'est là qu'on s'est connus, et comme ils avaient aussi besoin de l'hôpital de Jean Macé, ils nous ont fait les baraques ici, au stade Rebeillaud. On y est restés peu de temps, quand les

Allemands sont rentrés pour l'occupation, on était sous la tutelle de l'état, et là, l'état s'est lavé les mains et a dit "maintenant vous faites ce que vous voulez. Alors, on a trouvé du travail à la pile Leclanché à Chasseneuil, moi et ma sœur.

Mais même comme ça, on avait souvent faim, on mangeait des herbes, mon père allait tous les jours aux champs, des pissenlits comme ils disent eux, et on allait aussi à la soupe populaire. Mon père, on l'avait retrouvé à cette époque, et nous on s'est connus, et je ne sais plus comment, dans les baraques, des gens ont dit que si on voulait on pouvait aller se marier, qu'il y avait un juge a disposition des Espagnols, mais en fait ce n'était pas pour les mariages, c'était pour nous donner une identité.

Avec deux témoins, ils te donnaient la nationalité, et donc on est allés se marier, et en sortant mon mari m'a dit, ça c'est pas un mariage c'est pour connaître notre identité, mais mon père ne savait toujours pas quoi faire. Le problème c'est qu'il voulait retourner en Espagne, et à 17 ans, mon père ne m'aurait pas laissée toute seule, alors mon père a dit, tout le monde pense que vous êtes mariés, vous avez qu'à ne rien dire...

Tout s'est un peu arrangé mon père a trouvé du travail, les deux filles - on était quatre parce qu'une était encore petite - les deux autres aussi ont eu du travail et on est restés. On n'a plus parlé de retourner en Espagne. Mon père travaillait aux fonderies du Poitou. Moi j'étais pas très satisfaite de ce mariage et on a connu un monsieur qui était greffier au tribunal et qui aimait beaucoup les Espagnols et il nous a aidé à faire le papier pour pouvoir nous marier.

Quels papiers aviez-vous alors ?

On avait le récépissé de réfugié. Tous les trois mois, on y allait et ensuite comme on avait du travail... Et juste un an après en 41 on s'est vraiment mariés à la mairie de Poitiers. Je suis tombée enceinte mais mes sœurs ont continué à travailler et ensuite j'ai eu un enfant chaque année... et pourtant on étudiait la méthode "Ogino" mais le résultat d'être à Poitiers c'est eux qui nous ont amenés, eux devaient savoir pourquoi.

Les trois jours à Cerbère ont été les plus durs, on ne rentrait pas tous d'un coup. Ils ouvraient, ils fermaient la frontière.... Le problème est qu'ensuite moi (le mari) avant le mariage ils nous ont emmenés à Vernet vers Nantes (près de Richelieu) pour construire un camp de réfugiés. On est restés jusqu'à l'exode. Il y avait un interprète français, le capitaine et il m'a donné une lettre d'un copain qui m'avait écrit "avec cette France hospitalière", mis entre guillemets, " vous vous lisez mes lettres vous ne devriez pas mais je vais vous dire, ici je travaille toute la journée pour cinquante centimes, avec ce que vous me donnez je n'ai pas à dire merci. A tel point qu'un camion a tué une de mes sœurs qui avait 9 ans, et une administration espagnole des réfugiés (le JAER) a payé le voyage pour Orléans, mais quinze jours après le plus petit de mes frères est mort, et le JAER ne pouvait plus me payer le voyage. Alors je suis allé voir le capitaine et je lui ai dit que je voulais aller à l'enterrement, et il me dit vous ne pouvez pas il vous faut un papier et il me l'a donné et j'ai pu aller à Orléans. Personne ne m'a contrôlé. Quand je suis arrivé à Orléans, les Allemands étaient déjà là. Les amis de la SNCF qui étaient communistes m'ont fait monter dans le train pour que je puisse aller voir ma promise.... Au lieu de retourner à Vernet. Le problème était pour revenir alors je suis allé voir pour aller acheter un billet et finalement je suis allé à la gendarmerie en me disant qu'ils m'y emmèneraient, j'étais tellement amoureux.

Nous, on ne peut pas dire qu'on ait souffert des Allemands. Franchement, à Poitiers, il y en a beaucoup des jeunes français communistes surtout, ça a été terrible pour eux, des Espagnols aussi, parce qu'un tel, l'avocat, oui ils l'ont emmené....

Nous la famille, on a souffert beaucoup des restrictions etc.. mais ça c'était pas seulement les Allemands c'était aussi les Français, parce que quand il y a beaucoup à manger quelque part très bien, mais après on s'est retrouvé beaucoup de fois à faire la queue et en arrivant on nous disait quand tous les Français seront passés ce sera pour vous !

Et après la guerre d'autres de la famille ou des personnes connues sont venues ?

Non, la sœur, elle est venue quand la guerre n'était pas encore finie, elle est passée par la forêt, elle avait laissé son bébé à sa sœur. A Logroño ils avaient des oncles et des tantes des très fascistes et très riches, et elle leurs a laissé la petite.. Alors elle a payé un guide, il lui a dit "ne bougez pas d'ici je vais voir", et elle l'attend encore. Il l'a laissée seule abandonnée dans la forêt, et

elle a tourné en rond. Il y a toujours des personnes honnêtes. Elle a eu la chance que de loin elle a vu de la lumière, c'était une ferme. Il y avait un soldat franquiste à la porte et le patron de la ferme quand il l'a vue arriver il lui a dit "oh ma fille mais où tu vas, comment tes parents t'ont laissé venir, toute seule, et elle ne savait pas quoi dire, et elle a dit cela m'a coûté de trouver mais finalement ". En fait il faisait semblant de la connaître que c'était sa nièce, et le soldat fasciste n'a rien dit et elle est restée dans la maison. La nuit, en parlant, le propriétaire lui a dit ne t'inquiète pas "il ne comprend pas du tout le catalan", et le lendemain il lui a expliqué comment elle devait passer, le soldat était toujours là et elle lui a dit au revoir, et là il lui a dit, presque en catalan qu'il comprenait le catalan autant que l'espagnol, il l'avait laissé passer....

Plus tard quand elle était plus grande, la fille est venue aussi, elle est toujours là à Paris,

Et maintenant, à propos de l'emploi en France, quels types ?

Moi, je suis devenu maçon. J'ai commencé comme manœuvre et j'ai fini maçon, dans une entreprise au début et ensuite une entreprise tenue par deux de mes frères, mais ils ne s'entendaient pas et ils ont fait faillite, et c'est moi qui l'ai repris car mon frère même s'il est allé à l'école il est analphabète, on avait un comptable français qui lui a dit de faire une société, et on est restés treize ans comme ça et ensuite j'ai fait faillite....

J'ai continué, parce que j'ai toujours eu beaucoup de chance, en fait quand il y avait un ouvrier qui sortait de prison ou un truc comme ça, ils venaient et je les prenais avec moi, et ensuite quand j'ai eu besoin, ils m'ont trouvé du travail ; chef ferrailleur dans une grande entreprise, chez D....., maintenant ça n'existe plus, ...

J'ai oublié un truc avec mon capitaine, quand il y a eu l'exode général, quand on est sortis il m'a dit "demain vous serez avec votre dulcinée" et là j'ai su qu'on revenait à Poitiers, mais j'ai pas voulu retourner à la mine, et la nuit j'ai dit à mes frères, "on s'en va directement au refuge sans passer par la mine", il me l'avait dit exprès parce que là bas, il y avait les Allemands et après on ne pouvait plus sortir....

Moi, je n'ai plus jamais travaillé, sauf dans l'entreprise, et j'ai aidé à construire nos quatre maisons.... Et maintenant, à part les soucis avec les neuf enfants...

Moi, avec ce que j'avais vécu avec mes parents je pensais que mes enfants et petits enfants vivraient mieux, mais c'est pas vrai, maintenant pour trouver du travail c'est un vrai problème, nous, on n'avait pas beaucoup de commodités, même si tu travaillais...mais tu pouvais travailler.

Moi, j'ai eu mon premier lave-linge avec la prime de naissance de la huitième, j'ai eu une semi-automatique, mais j'en ai lavé du linge.

Moi, je pensais toujours revenir en Espagne, mais quand ils sont devenus grands ils ont eu leurs copines et on s'est dit qu'est-ce qu'on va foutre là-bas sans les enfants. Et alors on a demandé la nationalité, en 58, il a fallu attendre un an la naissance de S..., ils nous ont dit à la préfecture, "tout était prêt", et à la préfecture ils m'ont conseillé d'attendre la naissance comme cela, s'il naît après il faudra refaire la demande pour lui tout seul, il fallait attendre plusieurs années pour l'avoir, il fallait attendre trois ans après avoir fait la demande, un de mes frères a dû attendre cinq ans.

Pendant dix ans on pensait revenir en Espagne et ça nous a fait du mal parce qu'on ne s'engageait pas dans d'autres choses...par exemple on aurait pu acheter un terrain, plus tôt.

A la libération, je suis parti dans les Pyrénées, "les guérilleros" mais on n'a pas réussi à passer...

Et les enfants ici l'école c'était comment ?

Ils ont fait la primaire, le premier certificat d'études. Il y en a deux qui sont maçons, j'ai une fille infirmière, une autre aide-soignante, deux même avec celle de Toulouse, un fils éducateur d'enfants difficiles, et D... qui travaille à la mairie, elle est secrétaire et elle a même été conseillère.

En fait, ils ont continué ce qu'ils pouvaient. Le grand, le maçon, il a travaillé un peu avec nous. Ils ont tous bossé avec nous, sauf J... qui a appris la menuiserie qui a fait l'école jusqu'à la troisième, mais on nous a dit qu'il n'était pas reçu et en fait si. Et le dernier est plombier.

Et ensuite, j'ai reçu deux médailles de la famille une de Poitiers et une de Paris la même année, chaque année c'est un département qui y va et cette année-là c'était la Vienne, mais moi j'étais pas au courant, c'est les enfants qui l'ont fait. Un jour est venue une dame qui venait me dire que j'étais sélectionnée, et ensuite ils m'ont dit que j'étais élue, moi j'ai cru que c'était parce que ma

filles étaient conseillères et en fait le maire m'a dit qu'il n'avait rien à voir là-dedans. Mais je n'ai aucun mérite..."vous vous ne les voyez pas mais nous si !" il m'a dit que ce n'était pas lui du tout qui s'en occupait cela venait de la préfecture, et pourquoi c'était moi, je ne vois pas les mérites.. Au début je ne voulais pas aller à Paris, et un des députés de la Vienne, m'a dit vous avez la chance, tout sera payé là-bas.... Et finalement j'ai accepté, ça m'ennuyait parce que c'était Chirac, et j'ai des photos où il m'embrasse et tout

Et au niveau du logement, où avez vous habité ?

D'abord rue de la B... dans un appartement à côté de Montierneuf, une de ces vieilles maisons sans salle de bains ni rien. Là, on a habité 18 ans, tous mes enfants y sont nés. Au début on avait deux pièces, mes beaux-parents qui étaient à Perpignan sont venus et après on a eu toute la maison, mais il y avait toujours quelqu'un il y avait toujours des Espagnols qu'on accueillait.

Ensuite on s'est fait quatre maisons ensemble les quatre frères et on y est restés aussi 18 ans, et c'est là qu'on a eu la faillite. Ensuite, après la faillite, on est restés deux ans chez un fils qui ensuite est parti en Bretagne et là on est venus habiter ici et maintenant cela fait 27 ans. On est venus là parce que j'y travaillais, c'était le 1%, de mon entreprise, tout ça c'était après les baraques et un petit passage rue G..., et après un peu chez mes parents rue du M... à Montierneuf.

Et les enfants ils ont habité où ?

Certains en HLM, L... c'était aussi le 1% de mon entreprise, aux Couronneries,

Le 1% était réservé aux employés qui étrennaient la maison, ensuite certains des enfants ont construit leurs maisons.

Et au niveau des associations ou de la vie politique ?

Nous, on était au parti communiste et aussi au CNL (le syndicat du logement) et sinon on donne des sous au Secours Populaire et à la Croix Rouge. Tous les ans, on ne manquait jamais la grande fête du Sanital à Chatellerault.

Et comment se déroulent vos loisirs et vos sorties ?

Et bien on ne sort pas beaucoup, vu le nombre d'enfants et la famille. On va à Montauban, à Toulouse, mais celui qui est en Guadeloupe, on était allé le voir en Tunisie. Avec la mutuelle des maçons on était allés en Tunisie.

Et on allait aussi en Espagne, on louait, parce que j'ai pu être amnistié en 1962 je crois, cela faisait vingt cinq ans qu'on était là, parce que ma fille était mariée avec un militaire de carrière et ils voyageaient beaucoup, et on allait les voir, à Djibouti, de là ils nous ont emmenés en Ethiopie, elle, elle habitait dans beaucoup d'endroits différents.

Et en Espagne vous y alliez toute la famille ?

En fait chaque année presque enfin deux fois on a loué ou bien on y allait deux ou trois semaines dans une pension. La maison, on la louait trois mois et on la prêtait à nos autres frères, c'était à Caldetes et à Prats, mais là on allait en visite.

Et vous n'avez jamais pensé y rester ?

Non même la première fois cela ne nous a pas beaucoup satisfait, l'Espagne avait beaucoup changé. J'avais quinze ans quand je suis partie, et mon père il travaillait il était "garde aiguilles" et les horaires de travail étaient normaux c'était pas comme maintenant où ils mangent à 15 heures, non non, mes sœurs travaillaient à l'usine et elles terminaient, on leur emmenait le manger vers midi. La première fois qu'on y allés à onze heures et demi du soir ils n'avaient pas commencé à faire le repas du soir.

Mais là-bas, on n'a plus personne, tout le monde est resté ici sauf des neveux, ceux de mon frère qui n'avait pas pu passer en France, et aussi son frère qui a eu deux filles qu'on voit là bas, et j'ai aussi beaucoup de cousins là-bas. Les oncles et tantes sont tous morts maintenant. Oui parce que la famille de mon père, ils étaient très fascistes, sauf un qui était comme nous qui est passé de Franco vers nos lignes. Quand il a été ici il a été envoyé à Mathausen et il est mort là-bas. Sinon j'avais une cousine qui était même chef de phalange, véritablement fasciste...

Et ici vos enfants parlent tous en catalan ?

Tous, plus ou moins, mais eux avec leurs enfants ils ont peu parlé catalan parce qu'ils sont tous mariés avec des Français, et maintenant ils retournent souvent en Espagne. Notre aîné il y va tous les ans à Barcelone, j'en ai deux qui sont plus catalans que nous, J..., et le grand L... aussi, s'il pouvait il y vivrait, bon maintenant ça lui est passé il dit que s'il avait été plus jeune il serait allé y habiter, mais pas moi, la première fois que j'y suis retournée, non je suis plutôt parisienne, j'aime beaucoup Paris, j'aimerais beaucoup y habiter ; Non moi je suis catalan et poitevin et j'ai été tellement bien à Poitiers il y a tout pour plaire, pas trop petit pas trop grand, on a été très bien ici, mais j'aime beaucoup Paris.

A un moment chez Renault ils cherchaient des Espagnols mais il n'a pas voulu y aller parce qu'il s'occupait du parti. Les deux ou trois responsables sont partis à Paris et il fallait que quelqu'un reste s'en occuper,... ; après avec tous les enfants... c'était plus possible.

Et maintenant vous ne voulez pas y retourner ?

Si, un peu pour des vacances, mais jamais pour y vivre, et puis notre santé ne le permet pas.

Et le français vous avez suivi des cours ?

Non, sur le tas, moi j'avais un avantage c'est qu'on est Catalans. La presse française on la comprenait mieux que les autres Espagnols. Dans les camps de concentration, ils venaient me voir et je leur expliquais le sens général même sans connaître tous les mots...

ENTRETIEN N°5 : D., L'IMMIGRATION DE TRAVAIL PENDANT LES TRENTE GLORIEUSES

Ça fait 38 *años* que j'ai quitté l'Espagne ; j'ai passé plus de la moitié de ma vie en France ; je suis plus Français qu'Espagnol ! Mais je t'assure que le soir où la France a gagné la coupe d'Europe des Nations en 1984, mon cœur était espagnol.

Si je suis parti d'Espagne, c'est essentiellement lié à mon histoire familiale, même s'il y avait peu de travail et que la situation n'était pas toujours facile. On va dire que ma décision de vouloir quitter l'Espagne est une situation un peu particulière car j'avais un travail ; le boulot ne me manquait pas. Ce qui m'est arrivé, ne concerne pas l'ensemble des Espagnols qui ont émigré. J'avais un oncle qui avait beaucoup d'argent ; et il voulait que je me fiance avec une fille de mon niveau, mais surtout pas avec une fille d'ouvrier comme Anita. Il ne voulait pas que je sorte avec Anita qui deviendra ma femme plus tard. Je ne me sentais pas capable *de dire oui* à ce que voulait ma famille ; je suis quelqu'un de modeste, de petit. Sur un coup de tête si je puis dire ; vers l'âge de 25 ou 26 ans, je lui ai dit que j'allais partir pendant une année comme ça. D'autre part *el nivelu de la vida* a joué aussi. La première année *en migration*, ç'a été très difficile, parce que je ne parlais pas français.

J'étais originaire d'un village situé à 160 kilomètres de Madrid, à coté de Salamanque. Mon père était gendarme. Et c'est mon tonton qui m'a élevé quand j'étais petit, car il n'avait pas d'enfant. Durant mon enfance, je suis resté avec lui à Madrid. Puis mon père m'a récupéré entre 16 et 18 ans. Je suis resté avec lui jusqu'à l'armée ; ensuite il m'a trouvé du boulot en ouvrant un petit marché de *comestible* ; nous travaillons ensemble. Puis il a voulu que je tiennne une *cafeteria* pour que je ne sorte pas avec Anita, me semble-t-il ; que je ne puisse pas aller avec elle, le dimanche. En effet avec le petit marché que je tenais la semaine, nous pouvions nous rencontrer le dimanche. J'ai alors dit non à mon oncle et à mon père.

Au départ, je voulais partir en Allemagne. Je me rappelle qu'au bureau des migrations, on nous proposait *Allemania, Francia y Australia* ; l'Australie c'était un peu loin. L'Allemagne m'attirait car le *deutschemark* était plus fort que le *franc*. Mais les gens du bureau de l'immigration, nous disaient que l'Allemagne c'était difficile. Les gens de l'immigration frappaient aux portes des maisons, ils venaient nous chercher chez nous. Il y avait même un bureau sur place. Pour le voyage, tout était payé. Les services de l'émigration nous fournissaient tous les papiers : passeports...etc. En 1962, nous sommes donc allés en train de la gare de Madrid à celle d'Hendaye. Il y avait 4 ou 5 gars de mon village qui étaient avec moi.

A Hendaye, trois secteurs de travail étaient proposés : l'agriculture, l'industrie et la maçonnerie. Ils nous appelaient un par un. Je me souviens qu'à un moment donné, ils ont dit qu'il n'y avait plus de place pour aller travailler en usine. Ils ne restait plus que la maçonnerie et l'agriculture ; j'ai alors refusé car seule l'industrie m'intéressait. J'ai dit : « Si c'est ça, je retourne à Madrid ». Ils m'ont alors dit d'attendre un petit peu...

Dans le train, c'était un sacré bordel : nous avons emporté à manger : pâté, petits pois...etc. Le voyage d'Hendaye à Paris a duré toute la journée. Arrivés à la gare d'Austerlitz, un car attendait ceux qui allaient en Allemagne, pour les emmener à la gare du Nord. Nous comprenions difficilement ce que nous allions faire. Il y avait quelqu'un du bureau des migrations qui nous parlait en portugais ; mais nous le comprenions qu'un tout petit peu... On nous a alors emmenés à coté de la Tour Eiffel ; où il y avait le bureau des migrations. Nous sommes arrivés aux alentours de 10 h 00 le matin. On nous a donné un ticket pour que nous puissions aller manger au restaurant. Puis, nous avons attendu très longtemps, pendant plusieurs heures.

Des hommes nous demandaient les papiers des migrations qu'on nous avait donnés. Puis un gars de l'usine est arrivé vers 5 h ½ ; il nous a demandé de le suivre ; il nous a conduit vers le

métro. Nous étions une dizaine de personnes avec tous nos bagages, à aller à Saint-Ouen. Arrivés en banlieue, nous avons essayé de prendre le bus ; mais c'était impossible avec toutes nos valises. Nous ne pouvions pas monter à l'arrière du bus comme cela se faisait à l'époque. Alors nous avons marché à pieds jusqu'à Gennevilliers. Arrivés à l'usine, nous n'avions toujours pas de monnaie française ; un responsable nous alors donné 50 francs pour que nous puissions acheter les premières choses dont nous avons besoin. Il y avait des Polonais, des Arabes.... C'était vraiment le bordel pour trouver un hôtel. Il n'y avait rien pour les couples. A la cantine, nous avions toujours du foie ; il n'y avait jamais de porc. C'était vraiment dur les premières semaines, on ne comprenait rien.

Je travaillais dans une usine qui fabriquait des bougies pour les voitures. Il était 7 h ½, le premier jour où je suis arrivé à l'usine ; la première chose que l'on m'a donnée, c'est un balai pour balayer la *boite*. Oh, je trouvais que ça commençait mal. Je me suis dit, si ça continue comme ça, je retourne en Espagne. J'avais l'impression qu'il n'y avait rien à faire. Quelques jours plus tard, ils m'ont mis dans un autre service où nous chargions des wagons. Cela ne me plaisait pas, mais bon... Puis dans le service métallique, j'ai rencontré Mr Luton qui m'a écouté ; et au fur et à mesure, j'ai commencé à monter, à passer d'échelons en échelons pour arriver jusqu'ici.

A l'usine au départ, j'avais des difficultés à parler correctement français. Il y avait beaucoup d'Espagnols ; nous parlions donc entre nous en espagnol. Même ici, à la Chapelle Gaudin (commune située dans le Nord des Deux-Sèvres où ils vont habiter plus tard), avec ma femme et mes enfants, nous parlions en espagnol.

Avec Anita, nous nous sommes mariés huit mois après notre arrivée en France. Elle a aussi trouvé du travail dans une usine à coté de Gennevilliers. Puis nous avons eu J... qui est né à Paris. D..., notre second garçon, est né à Bressuire (79). Au fil des années, la situation devenait meilleure.

Tout au début, nous habitions à Gennevilliers, non loin de l'usine où je travaillais, rue du château au n° 10 dans un hôtel. Anita a passé la période où elle était enceinte, à l'hôtel. En 1968, après la naissance de J..., nous souhaitions revenir en Espagne. Je suis donc allé à l'usine demander mon compte. Mais le chef du personnel m'a dit qu'il n'en était pas question, qu'il allait nous trouver une maison pour nous et J.... J'ai dit : « ok, mais si vous nous trouvez pas de maison, nous retournons en Espagne ». L'entreprise qui possédait des maisons à proximité de l'usine, nous a donc loué une maison. Pour commencer à 7 h ½ le matin, je sortais de chez moi à 7 h 25 ; nous habitions à 300 mètres de l'usine. Pour Anita, c'était un peu plus loin ; il y avait un kilomètre à pied à faire.

Lorsque l'usine (BRM) a commencé à nous parler de déménager, nous n'étions pas d'accord de partir vivre à la campagne. Nous venions tous les deux de Madrid ; la vie à Paris, c'était un peu pareil que la vie madrilène. Nous ne pensions pas pouvoir nous habituer à la vie à la campagne. Mais Mr Luton m'a dit : « non, il faut que tu viennes ; tu connais bien le travail. Ce sera bien pour la *boite* et pour toi ». Cela faisait 10 ans que nous travaillions à Paris. Nous étions dix à "suivre" l'usine de Paris à Bressuire.

Le premier mois où nous avons vécu à Breuil Chaussé (79), je disais à ma femme : « Mais qu'est ce que nous faisons là ? C'est une connerie d'avoir décidé de venir de Paris à ici ». Le début était un peu triste ; nous ne connaissions personne excepté Mr et Mme Luton. Puis avec le football, nous avons commencé à rencontrer d'autres personnes. Ensuite, je t'assure que nous avons apprécié d'habiter à la campagne ; si on m'avait demandé de repartir à Paris, j'aurais refusé (rire).

Nous avons habité dans la commune de Breuil Chaussé durant 6 ou 7 mois. J'avais 36 ans. Nous étions dans une maison à un kilomètre du bourg. Pour emmener les enfants à l'école, ce n'était pas pratique ; cela faisait loin. Mr et Mme Luton, qui travaillaient aussi cher BRM et parlaient aussi espagnol, habitaient à la Chapelle. D'autre part, ma belle-mère qui vivait avec nous, ne parlait pas du tout français. Tous ces éléments nous ont conduit à venir habiter à la Chapelle

Gaudin. D'autre part, jouant au football à Breuil Chaussé, je me souviens que j'avais rencontré lors d'un match amical, Marcel Fuseau (un dirigeant du club de football de la Chapelle) qui m'avait proposé de venir jouer à la Chapelle. Mais le *championnato* était commencé ; alors je devais finir de jouer avec l'équipe de Breuil Chaussé. Arrivé à la Chapelle, ma femme ne voulait plus que je joue ; elle disait que j'étais trop vieux (rire).

J'ai quand même joué durant trois années à la Chapelle. Puis je ne me souviens plus ce qui s'est passé exactement ; vers 1975, j'ai commencé à entraîner les équipes. J'ai été entraîneur de l'équipe *première* pendant plus de dix ans. L'entraînement avait lieu tous les mercredis soirs. Le dimanche, lorsque le match était terminé, tout le monde venait à la maison. // Un de mes meilleurs souvenirs en football reste toutefois les deux années où j'ai gagné la coupe des corporations, avec l'usine BRM. C'était au stade Mallabry à Bressuire.

J'ai arrêté au moment de la fusion avec la commune voisine de Moutiers sous Argenton. Durant les dernières années, je m'occupais aussi avec les dirigeants de Coulonges Thouarsais, des équipes *minimes* et *cadets*. Maintenant, je vais comme spectateur voir le *championnato*. Tu sais la *vida* pour moi ici, c'est le boulot, la maison. Parce qu'ici, c'est triste la Chapelle. Tous les jeunes partent ; les gens comme vous ne restent pas. C'est normal ici, il n'y a pas de boulot. Nous sommes à l'extérieur de tout. Lorsque nous sommes arrivés à la Chapelle en 1973, il y avait une meilleure ambiance ; les jeunes étaient plus nombreux. Durant la période où je m'occupais des équipes comme entraîneur, il y avait trois équipes ! Chaque année, il y avait de nombreuses fêtes dont celle qui était organisée au château de Monfermier avec le méchoui. Maintenant il n'y a plus rien ; regarde la jeunesse, ça fait vraiment tout...

En 1992, lorsque les difficultés de l'usine ont commencé, *ils* m'ont poussé à prendre une *préretraite*. L'an prochain, en 2001, je serai en retraite. Je ne sais pas si je resterai là. Cela dépendra de D... qui est dans l'armée professionnelle à Angoulême. Je ne sais pas si je vais rester ici ; c'est triste la Chapelle. En Espagne, le village d'où je viens, ce n'est pas pareil. Il y a beaucoup plus d'habitants : 1 000 personnes environ, il y a trois cafés... Là-bas, c'est autre chose. Ici c'est plus familial. En Espagne, il y a un côté plus convivial avec les cafés que tu ne retrouves pas ici. Il y a beaucoup plus de fêtes.

En ce qui concerne l'accueil à la Chapelle, nous n'avons jamais rencontré de problème. Le football a vraiment été un moyen de connaître tous les gars, de rencontrer de nombreuses personnes. Au moment du décès d'Anita (au début des années 90), j'ai vraiment été très touché par le soutien des gens de la commune, du foot et de l'usine. Je ne pensais pas qu'il y aurait eu autant de monde à venir à la célébration qui a eu lieu dans l'église.

D. est retourné vivre en Espagne en 2001.

ENTRETIEN N°6 : MA. : DU SEJOUR ERASMUS A L'INSTALLATION

Je voudrais commencer par ta situation familiale, ton milieu d'origine en Espagne, d'où tu viens.

Je suis née à Séville, au sud de l'Espagne en Andalousie, d'une famille moyenne. Ma mère est prof, mon père est mort, il était prof aussi. J'ai un frère, qui est moins âgé que moi. J'ai fait mon bac, j'ai fait mon école, à Séville. J'ai passé ma jeunesse là-bas. J'ai commencé la Fac en 1995, des études de journalisme à la fac de Séville. En 4ème année, j'ai demandé une bourse Erasmus pour partir à l'étranger, pour partir concrètement en Angleterre à Londres, pour améliorer mon anglais. Ça ne s'est pas fait, comme j'ai voulu au départ, on m'a donné une bourse pour venir en France, à Paris. Là, je me suis posée la question de venir ou de ne pas venir, puisque je ne maîtrisais pas du tout la langue. Je n'avais pas d'intérêt particulier pour venir en France, mais ça s'est bien passé. J'ai fait mes valises et je suis venue en 1998. Ça va faire six ans maintenant. J'ai fait une année Erasmus à la fac de Villeneuve. J'ai pris les matières comme la communication. Voilà, ça s'est super bien passé. Je suis rentrée en Espagne à Séville, en 1999. J'ai passé trois semaines et j'y suis retournée et je suis encore ici. J'ai poursuivi mes études, j'ai fait un DESS à la même Fac en relations internationales. J'ai fini ça et par la suite, j'ai travaillé en tant qu'interprète pour une agence qui travaille pendant trois ans. J'ai eu aussi des petits boulots à droite à gauche, mais c'est la première expérience professionnelle on va dire et voilà.

Tu es d'une famille seulement de Séville, tes grands-parents ?

Pas sévillane, mon père était né dans un village près de Cadix, ma mère est d'un village proche de Séville. Je n'ai pas de parents ailleurs.

Ils se sont rencontrés là-bas ?

Oui, je crois, je ne connais pas trop l'histoire de mes parents.

Vous êtes nés là-bas toi et ton frère ?

Oui.

En quelle année ?

Moi en 1977 et mon frère en 1979.

Tu as passé ta jeunesse là-bas, parcours normal, études de journalisme. On t'a proposé une bourse Erasmus et donc a priori, tu n'avais aucune raison de venir en France ?

Non, aucune. En fait, ma mère est prof de français déjà, mais je n'ai jamais appris le français. Elle a essayé de m'apprendre un peu, mais je trouvais cela difficile et je n'avais pas un grand intérêt à apprendre le français. L'anglais est ma première langue étrangère et ça s'est passé par hasard. On m'a donné une bourse pour venir à Paris. Au début, je n'étais pas très motivée et ma mère m'a donné un coup de pouce pour venir et je trouve cela génial. C'est vraiment une occasion géniale pour faire bouger les gens et faire connaître les gens entre eux.

Ton frère fait quoi ?

En fait, il a fini des études de musique pour être prof, ce que l'on appelle maître assistant. Ce sont des études pour devenir prof de musique.

Il est toujours à Séville ?

Oui, mais en fait, il a vécu aux USA deux ans tout seul. Il s'est débrouillé tout seul. Il a toujours voulu partir à l'étranger et vivre ailleurs qu'en Espagne. Il est parti en 1999, il me semble, il est revenu, il a fait ses études et là, il pense venir en France.

Te rejoindre ?

Oui, parce qu'il ne veut pas être prof, il veut faire de la musique. Il trouve que Paris est la ville idéale pour faire ça.

Il ne supporte pas de rester longtemps dans un endroit, il trouve qu'il y a mieux ailleurs. Ce qui n'est pas faux.

Et ici, en France est-ce que tu avais de la famille ?

Non.

Tu n'avais aucun contact ?

Oui, je connaissais des gens qui étaient Erasmus l'année d'avant et qui étaient de Séville. C'était des gens que j'avais connus par d'autres gens. Ce n'était pas vraiment des copains et c'est par eux que j'ai eu des contacts à Paris quand je suis venue. En principe, quand je suis venue en France, je suis venue avec des gens de la Fac avec trois personnes. Donc ça s'est mal passé au début au niveau du logement. On était très loin, on ne connaissait personne. C'était un peu la galère. On va dire que j'étais toute seule.

Vous êtes arrivés à trois ici ?

On était 4, mais on a eu un petit problème de logement en arrivant. On avait réservé une chambre dans une résidence à Paris. Il y a eu un problème de compréhension, c'est à dire qu'on est arrivé un 30 septembre, le 1^{er} octobre on était dehors, parce que la fille à la résidence avait compris qu'on venait pour le mois de septembre. Et nous, on arrivait le 30 septembre, donc le 1^{er} octobre, on était à la rue. On a dû être hébergés par un copain, que je ne connaissais pas. On était à cinq dans 20m². Après, j'ai été à la Fac, j'ai demandé un logement et j'ai été placée à Sarcelles. C'était loin. J'ai passé deux mois là-bas et après tout s'est arrangé, c'était une question de temps.

C'était une chambre universitaire ?

C'était un foyer, mais c'était hyper loin et mal placé.

Tu es restée combien de temps là-bas ?

Deux mois, après j'ai bougé à Saint-Denis. En fait, j'ai fait presque toute la banlieue parisienne. J'ai été un peu partout et ensuite j'ai eu mon premier logement. Ce n'était pas facile du tout. Quand tu es étranger et que tu n'as pas de ressources et que tes parents sont à l'étranger, je dois dire que c'est compliqué pour avoir un logement. C'est déjà compliqué quand tu es français.

Tu cherchais quoi : un studio, une chambre ? Chez l'habitant ?

Oui, le minimum, pas vraiment chez l'habitant parce que j'avais des connaissances qui racontaient que ça ne c'était pas bien passé, l'histoire des "Au pair". Je voulais être indépendante, avoir mon espace, et avoir un minimum, avoir une chambre universitaire ou n'importe.

En résidence, il n'y avait pas moyen ?

Non parce qu'il y avait une liste d'attente et les étudiants français étaient placés en priorité. Quand tu es Erasmus, ce n'est pas la même chose que quand tu es au régime normal, on va dire. Tu n'es pas comme les Français. Bien sûr, ce n'est pas les mêmes droits, mais au niveau du logement, c'est pas pareil, après la réalité c'est autre chose.

Oui, j'ai été en colocation avec une amie, qui est maintenant une grande amie à moi, qui est Erasmus aussi. C'était une colocation à Saint-Denis. C'était jusqu'à la fin de mon séjour en juin 1999. Après, j'y suis retournée et j'étais à droite à gauche

De novembre à juin, tu as eu cette colocation ?

Oui, exactement. De décembre 1998 à juin 1999, j'ai eu cette colocation. Ça s'est super bien passé.

C'était une chambre ?

C'était une chambre commune, on partageait le même espace, mais ça s'est super bien passé.

C'était où ?

C'était à Saint-Denis, c'était une résidence privée pas cher.

C'était ta copine qui a trouvé ça ?

Oui, elle était déjà placée. En fait, elle était déjà avec une Erasmus qui allait partir au mois de février, moi j'allais partager l'espace avec une autre fille qui était au premier étage. Au total, on était 4 et quand la fille, la co-locatrice de ma copine est partie en Espagne, j'ai pris sa place. On s'est arrangé, je ne me souviens pas trop comment, mais je suis restée jusqu'en juin.

En juin, je suis rentrée, j'ai fait mes examens, j'ai fini la Fac, j'ai eu mon diplôme et puis je suis retournée l'été 1999.

Dans ta première expérience avec la France, j'ai l'impression que tu fréquentais beaucoup d'Espagnols ?

Au début, oui, à cause de la langue. Les deux premiers mois, c'était terrible. Il n'y avait pas d'Espagnols où j'étais placée et mon seul souhait était de rencontrer des Espagnols à la Fac pour pouvoir m'exprimer, pour m'éviter de parler anglais, avec les étrangers ça allait, amis avec les Français ce n'était pas une bonne idée.

Mais, comment as-tu appris la langue ?

J'ai fréquenté beaucoup de Français au bout d'un moment. J'allais à la Fac et après j'ai connu plein de Français. J'ai eu une relation pendant quatre ans avec un mec et c'est le contact qui m'a fait apprendre le français.

Tu n'as pas pris de cours ?

Non, je n'ai pas pris de cours à l'avance avant de venir et à la fac on avait des cours pour les étrangers de français débutant, mais c'était basique, c'était les bases. C'est pour cela que je suis très mauvaise à l'écrit. A l'oral, j'arrive à m'exprimer, mais à l'écrit je suis très mauvaise.

Tu as appris sur le tas.

Oui, sur le terrain.

Et donc, tu disais que ton frère allait te rejoindre. C'est un truc dont il parle depuis longtemps. C'est toi, qui lui a proposé ?

Non, en fait, lui a toujours envie de bouger et en même temps, il ne sait pas ce qu'il veut. Il a plein d'autres idées, il a plein de projets, mais il n'arrive pas à mettre en place un plan de vie. Moi, aussi, des fois, je me dit, je ne sais pas ce que je veux, mais lui, des fois, il dit, "j'ai envie d'aller en France, au Brésil". Il a envie de bouger un peu partout, mais moi, je ne le crois pas trop. En fait, il a envie de venir en France parce que je suis là. A la limite, je peux l'héberger pendant un moment, mais je ne sais pas si ça se fera vraiment. J'ai des doutes parce que je connais mon frère. Il a envie, mais vraiment, il lui manque une raison plus forte que le fait que je sois là. Il lui manque un contact. Oui, vraiment un plan, quelqu'un sur ce plan là qui lui dit "écoute, il y a quelque chose à faire, viens tel jour à telle date, à tel endroit". Il viendra c'est sûr, mais si dans sa tête c'est très vague, déjà, il ne sait pas trop ce qu'il a envie de faire et c'est pour ça qu'il ne se bouge pas.

Alors sinon, tu disais qu'en juin, tu retournais à Séville et tu dit que tu es repartie l'année d'après pour continuer tes études, pour faire un DESS. Quand tu es retournée en Espagne, tu avais dans l'idée de revenir en France ?

Oui, bien sûr absolument, j'avais déjà ce côté de ne pas rester un jour de plus à Séville. C'était terrible, ça s'est super mal passé d'ailleurs, je suis partie avec rien du tout, avec juste mon billet d'avion. J'ai continué mes études en 2000, c'était la promotion 2000-2001. Ce n'était pas tout de suite après. Cette année-là, entre 1999 et 2000, j'ai bossé, j'ai fait des petits boulots.

Ici ?

Oui, ici, en France. Et après, j'ai vraiment réalisé que je voulais continuer mes études dans les relations internationales. Et voilà, j'ai été acceptée en DESS à la même Fac.

Pourquoi cette envie de revenir ?

J'avais déjà vécu une super bonne expérience. Je voulais continuer à améliorer la langue et surtout j'étais avec quelqu'un. Je pense que c'était la raison principale, je voulais absolument rentrer en France. Pour moi, c'était comme si j'étais née là. Pour moi, c'était très court cette expérience-là et je voulais continuer. Il n'était pas question d'arrêter là, de continuer la vie à Séville alors qu'il s'était passé un an. Et en un an, plein de choses avaient changé. Je n'avais pas du tout envie de continuer sur la même voie que mes copains à la Fac, avec les mêmes projets. J'étais dans un autre monde.

En rentrant en Espagne, tu avais un sentiment d'inachevé ?

Oui, oui, Erasmus, c'était la dernière année. Heureusement parce que j'aurai pu demander ma bourse en troisième année, c'était la quatrième année, c'est la maîtrise ici, et je voulais continuer.

Quand tu es rentrée en France, tu avais l'équivalent d'une maîtrise espagnole ?

Oui, en fait là-bas c'est différent. Au bout des quatre ans ou cinq ans, ça dépend des carrières, des parcours, tu as un diplôme. Alors qu'ici, tu as un DEUG au bout de deux ans, une licence au bout de trois ans et une maîtrise au bout de quatre. Tu as un diplôme au bout de chaque année, alors qu'en Espagne, là-bas tu as un diplôme si tu finis tes quatre ans ou tes cinq ans.

Même si tu as passé une année en dehors de l'Espagne ?

Oui, parce que j'ai eu des équivalences. C'étaient des histoires de crédit un peu trop mathématique, c'est un peu prise de tête à la fin pour les équivalences, parce que l'emploi du temps est moins important en France que là-bas. On a eu pas mal de problèmes à ce niveau-là, mais après ça s'est bien passé.

D'accord, donc quand tu es retournée en Espagne, tu avais ton diplôme en poche ?

Il me restait une matière. C'est une matière que j'ai repassée en septembre en Espagne. J'ai passé ma matière et je l'ai ratée, j'ai eu ma deuxième convocation en décembre. J'ai fini mon diplôme en décembre 1999.

A ce moment-là, tu voulais retourner en France. Tu n'avais pas encore l'idée de reprendre des études ?

Non, j'ai passé un an en 2000 à travailler et petit à petit, j'ai eu envie de continuer mes études. J'ai demandé une bourse, j'avais justement demandé une aide auprès de la Cassa Madrid, qui monte des études de troisième cycle à l'étranger. J'ai passé l'entretien avec un projet de recherche et tout ça, mais je n'étais pas prise. J'ai décidé quand même de le faire, sans aide économique. En même temps, que je faisais mes études, j'ai bossé en tant qu'enquêtrice. J'avais deux jours par semaine de cours, et le reste j'allais travailler.

Quand tu es revenue en France, tu avais quand même un projet ?

Je ne savais pas trop, mais sur place, j'ai décidé de continuer mes études et j'ai demandé cette bourse que je n'ai pas eue.

Donc quand tu es revenue en France, tu as changé de logement ?

Non, j'étais hébergée par mon copain en résidence universitaire. On était à deux dans une chambre de 12m² pendant presque deux ans. C'était un peu dur, mais bon...

J'étais logée jusqu'à ce que je trouve un truc. Je ne sais plus quand, je mélange un peu les dates.

Donc si je récapitule en juin 1999 tu rentres à Séville et tu repars deux trois mois après ?

Non, deux trois semaines après je rentre.

Dès le mois de juillet, je suis là.

Tu as une période de transition, tu as préparé ton installation en France et tu es retournée définitivement en France.

Oui, je savais que j'allais rester en France.
Oui, en décembre, exactement.

Arrivée en décembre, tu te mets à chercher du travail ?

Attends que je me souviene. Non, je suis restée quand même trois mois en Espagne et c'est là que j'ai demandé mon truc, ma bourse auprès de la Cassa Madrid et la Caixa aussi qui donne des aides pour les troisièmes cycles. Je suis restée trois mois en Espagne, et puis je suis venue ici et c'est là que j'ai eu mon emploi d'enquêtrice. J'ai bossé aussi dans la restauration. Donc, quand même, je suis restée trois mois à Séville.

Donc tu reviens ici et tu trouves un petit boulot d'enquêtrice. tu l'as trouvé comment ?

Par un copain, qui était moitié espagnol. Il était traducteur français, espagnol. Il savait que je parlais l'espagnol. Il m'a donné les contacts et ils m'ont pris tout de suite. Je suis restée deux ans et demi dans ce boulot-là.

Tu as enchaîné les petits boulots ?

Oui, j'ai bossé là, en même temps, j'ai bossé à Europe 1, j'ai eu un petit boulot là-bas, mais c'était pas... oui, j'ai bossé pas mal d'heures pour rien du tout. C'était mal payé.

A Europe 1, comme pigiste ?

Non c'était assistant d'émission. C'est pas du tout par rapport à ce que je voulais comme le journaliste. Ce n'était pas intéressant.

Mais pour toi, c'était un moyen de rentrer dans ce milieu ?

Oui, en fait, je suis rentrée par une amie. On y rentre que par des contacts. Pour moi, c'était un moyen d'avoir des contacts, de pouvoir poursuivre dans ce chemin. J'ai vu que ça ne me plaisait pas beaucoup et que je n'avais pas beaucoup d'avenir.

Tu m'as dit que tu avais postulé pour une bourse ?

Oui, à l'époque, j'avais postulé pour plusieurs trucs. Il y avait un DESS à la Sorbonne qui s'appelait "développement et communication". Je n'étais pas prise. A la Sorbonne, c'était super compliqué. J'étais prise à Paris XIII, parce que j'avais déjà été étudiante là-bas et donc finalement, j'étais prise là-bas avec pas mal de difficultés, pas mal de commissions à cause de mon diplôme espagnol qui n'était pas reconnu en tant que maîtrise et donc voilà. J'avais postulé pour plusieurs trucs, en même temps que je bossais. Je savais que j'allais faire quelque chose à partir d'octobre 2000. Je voulais être à la Fac encore. Peut-être que j'avais peur de rentrer dans la vie active. Je ne sais pas. Paris se prête à ça aussi.

Et ensuite, tu as réussi à intégrer ce DESS ?

Oui, j'ai suivi les cours, j'ai eu un mémoire à faire sur "la gestion européenne et internationale dans les Balkans". J'ai soutenu mon mémoire en septembre 2001. J'ai eu mon DESS en octobre 2001.

Et donc en parallèle, tu continues tes petits boulots ?

En parallèle, j'étais encore à Europe 1 et enquêtrice.

Tu étais toujours dans ta chambre avec ton copain ?

Oui, j'étais là. J'ai eu mon diplôme et j'ai déménagé. A cette époque-là, j'étais à Montparnasse. J'étais en co-location avec une copine. Après j'ai été en banlieue encore, j'étais dans le 94 à Vincennes.

Quel type de logement ?

C'était des studios. Mais à partir de là, j'étais toute seule. Je ne faisais plus de colocations. J'en avais marre, quoi.

Et à l'issue de ton DESS, qu'est-ce que tu as fait ?

Je crois que j'ai continué à bosser en tant qu'enquêtrice, il me semble, après j'en ai eu marre. Et par hasard, j'ai décroché un CDI en tant qu'attachée de presse avec un consultant de

l'OMI SIDA. C'est le programme commun des Nations Unies de lutte contre le SIDA et c'était en banlieue parisienne. J'ai eu ça en 2002. J'ai quitté les deux boulots que je faisais. J'ai commencé à vraiment rentrer dans la vie active, on va dire. C'est vraiment super dur, parce que c'était hyper loin, c'était trois heures de trajets par jour allers-retours.

Tu l'as trouvé comment ?

Sur Internet. Complètement par hasard. J'ai appelé, j'ai insisté, j'ai voulu passer un entretien. Ca s'est bien passé et voilà. J'ai eu de la chance.

Donc, en fait, petit à petit, tu as réussi à t'installer ?

Oui.

Au niveau du logement, c'était un peu plus difficile ?

Non, même avant de trouver mon CDI, j'ai eu de la chance de trouver des propriétaires qui n'étaient pas trop exigeants, qui ont vu que j'étais plus ou moins sérieuse, que j'allais payer, que je n'allais pas avoir de problème. Mais après, une fois que j'ai eu mon CDI, ça facilite beaucoup les choses. Je n'ai pas eu de problème parce que j'étais étrangère, mais j'en connais qui ont eu des histoires à cause de leur nationalité.

C'est à dire une discrimination à l'embauche, au logement, des choses comme ça ?

Oui, parce que la personne qui se portait caution était à l'étranger. Le cautionnaire ne payait pas d'impôts en France. Après, certains propriétaires font des efforts et d'autres ne prennent pas le risque. Avec un CDI en poche, c'est beaucoup plus facile.

Au niveau administratif, tu as eu des problèmes ?

Oui, beaucoup, parce-que c'est très lourd, le fait de devoir faire des papiers à chaque démarche. Moi, je n'ai pas de carte de séjour, je n'en ai pas eu besoin pour travailler parce qu'avec un passeport c'était largement suffisant. Mais, oui, au niveau administratif, c'était un peu pénible de faire face à l'administration de remplir des papiers, des lettres. Bon c'était une impression personnelle. Les choses sont comme ça en France.

Tu as un exemple de difficultés ?

A la Fac, pour demander des bourses, il y a plein de trucs à demander, des démarches à faire, des déplacements. Après pour la CAF aussi, pour les allocations au logement, pour l'ANPE. J'étais vacataire et en même temps j'avais le droit de toucher des assedics quand je ne travaillais pas. Donc c'était un peu pénible, mais bon après, je me suis habituée. C'est une question d'habitude. On s'adapte. Je me sens espagnole plus ici que là-bas en Espagne, mais on s'adapte.

Tu te sens plus espagnole ici qu'en Espagne ?

Oui, ici j'apprécie beaucoup plus ce que j'ai là-bas que quand je suis là-bas. Oui beaucoup plus. Je défends à fond mes racines.

A quel niveau ?

Au niveau culturel. On a une culture différente. Les gens ne sont pas plus chaleureux là-bas, mais il y a moins de distance entre les gens. C'est peut-être particulier à la ville de Paris, mais ici je trouve que les gens sont distants. J'ai du mal à avoir des copains, vraiment des amis, comme j'ai en Espagne. Je sais que là-bas j'ai vraiment des amis et ici j'en ai quelques uns, mais ce n'est pas si fort que là-bas. Les liens sont très forts encore, même s'il y a la distance. Malgré la distance et le temps, ils sont toujours là.

Quelles sont les personnes que tu fréquentes ici ?

Il y a beaucoup de Latinos que je fréquente. J'ai une amie qui est du Vénézuéla, des Français.

Que tu connais comment, par le boulot ?

Oui, j'ai conservé des contacts avec des gens de la Fac. Même des gens qui sont partis, qui ne sont plus à Paris, des gens du travail que j'ai fait. C'est des contacts rares. Je ne les vois pas tous les jours. En Espagne, mes amis, je les vois tous les jours. A Paris, l'anonymat est plus fort qu'ailleurs. C'est ce que j'ai éprouvé. Ce n'est pas forcément vrai pour d'autres personnes. Pour moi, c'est compliqué, je suis bien toute seule, mais psychologiquement ça peut-être dur.

Est- ce que tu as des activités, tu fais partie d'associations en dehors de ton boulot ?

Non. Je suis des cours de flamenco à Paris et après, je suis des cours de langue auprès de la mairie. En fait, là, j'ai démissionné, depuis un mois je ne travaille plus, mais j'étais impliquée dans la lutte contre le Sida auprès des ONG qui travaillent sur le terrain en France et à l'étranger, sur ce milieu-là. Je connais pas mal de gens de la vie associative en France, il y a des milliers d'associations, mais je ne suis pas militante on va dire. J'ai mes idées, c'est vrai que je les défends à fond, mais je n'appartiens pas à un parti politique ou autre.

Depuis un mois, tu cherches du boulot, tu es au chômage ?

Oui, je suis au chômage. En fait, au mois de juin, je voulais changer de parcours. Je voulais m'orienter vers la traduction. A Séville, j'ai commencé à faire des études de journalisme, mais j'ai toujours voulu faire de la traduction, mais il fallait aller dans une autre ville, à Grenade. Je n'avais pas les moyens de m'installer là-bas, parce que ma mère était prête à m'aider, mais je voulais être indépendante. C'était compliqué de trouver un boulot sur place, donc voilà, j'ai laissé tomber. Ça m'a toujours travaillé, donc, je n'étais pas très motivée à ce moment-là dans mon travail et je suis tombée par hasard sur une école de traduction à la Fac à Paris IX, qui s'appelle l'ESIT (école supérieure des traducteurs et interprètes). Je me suis inscrite, j'ai passé deux épreuves. J'ai pris le français en deuxième langue et l'anglais en troisième langue. J'ai raté l'anglais, il fallait avoir la moyenne dans les deux épreuves. J'ai raté du coup, j'avais dit non à mon employeur, donc du coup, je cherche des stages en journalisme. Je pense retenter l'examen l'année prochaine pour rentrer dans l'école et m'orienter vers la traduction. En journalisme, les débouchés sont très rares et difficiles, surtout en étant étrangère. C'est compliqué, j'arrive à parler mais ce n'est pas ma langue maternelle, à moins que ce soit dans un média hispanophone.

Tu as quand même une idée assez claire de ce que tu veux faire.

Pour l'instant, je récupère le temps perdu parce que j'ai passé presque trois ans à faire des allers-retours. Ça m'a beaucoup fatigué dans la tête, physiquement pas du tout. C'est dur la vie à Paris.

C'est la raison pour laquelle tu as démissionné ?

Les conditions de travail étaient très spéciales, c'est à dire que je n'avais pas d'équipe, j'étais en pleine campagne. Je n'ai pas été augmentée en presque trois ans. Mon employeur n'avait pas non plus l'intention de le faire, et donc voilà, j'ai décidé, je me suis arrangée avec lui pour avoir un licenciement, pour pouvoir toucher ensuite les allocations chômage. Là, il a été vraiment sympa, il m'a licenciée.

Le fait que tu sois espagnole, ça te servait dans ton boulot ?

Oui, beaucoup. D'ailleurs, c'était une des raisons pour lesquelles il m'a embauchée, il avait l'idée de développer un projet avec les médias hispanophones. C'était une idée qu'il avait en tête et comme ma langue maternelle était l'espagnol, il trouvait que c'était un plus. J'avais un parcours dans la communication, mon profil était intéressant.

C'était un projet qui a été amené ?

Non, pas du tout. Je travaillais beaucoup dessus, mais ça ne dépendait pas de nous. Ça dépendait des partenaires, des gens qui étaient à Genève, pour lesquels on bossait, et qui décidaient des budgets.

Tu disais au niveau de tes relations quotidiennes, tes amis, que c'était très mélangé au tant au niveau des nationalités que des niveaux sociaux ?

Je connais beaucoup de Français, ce ne sont pas des amis, mais des connaissances. Ceux que je considère comme amis sont des Hispanophones, plutôt des Latinos et des Espagnols que des Français. Les Français, j'ai du mal, il y a toujours une distance, une barrière culturelle que je n'arrive pas à franchir. C'est psychologique, mais c'est culturel aussi. On a des façons d'entendre les choses différemment, j'ai du mal à m'adapter, mais il n'y a pas de problème.

Au quotidien tu continue à pratiquer les deux langues ?

Oui, des fois, j'ai des blocages, des interférences, mais oui.

Est-ce que tu as gardé des habitudes espagnoles ?

Oui, manger. Quand je travaillais non, parce que j'avais des horaires typiquement français, c'est à dire que je respectais les heures des repas à cause du rythme. Mais là, oui, c'est vrai surtout au niveau des horaires, j'ai des habitudes espagnoles on va dire. Et les sorties, ça me manque beaucoup le soir, parce que à Paris, la vie est chère. Les sorties comme j'en faisais en Espagne, ne me manquent pas plus que ça, mais quand je vais là-bas, j'apprécie beaucoup.

Est ce que tu as des fêtes ?

Des habitudes, en fait, non. Non, non pas vraiment. Je me suis bien adaptée aux habitudes françaises.

Est-ce que tu suis la vie politique espagnole, est ce que tu votes ?

Oui oui, par courrier, j'ai voté deux fois auprès du consulat.

Est ce que tu as voté en France au niveau des municipales, des européennes ?

Non, je n'ai pas le droit, je crois. Aux municipales, je ne me suis pas renseignée, parce que la vie politique en France, ça ne m'intéresse pas du tout, je dois le dire. Ça m'embête plutôt, c'est très médiatisé. C'est d'une lourdeur terrible. La vie politique espagnole aussi, mais je le vois avec plus de distance. Par exemple, l'année dernière et cette année avec le contexte international, c'est vrai que c'était intéressant de suivre dans la distance ce qui s'est passé là-bas et de voir les réactions des gens, des Français par rapport à ce qui se passe dans ton pays. J'ai suivi pas mal l'actualité espagnole, mais l'actualité française particulièrement, ça ne m'intéresse pas. J'ai développé un goût pour tout ce qui se passe dans le monde en général dans les relations internationales. Par là même, c'est normal si on s'intéresse à l'extérieur de connaître un minimum ce qui se passe là où on est. Mais bon après je ne rentre pas dans les discours et les débats qui ne m'intéressent pas du tout.

Par rapport à ce qui se passait en Espagne, tu faisais référence aux attentas ?

Surtout référence à l'enjeu qui s'est présenté en mars 2004 avec les attentats, surtout avec la guerre en Irak, les manifestations qu'il y a eu, aussi à Paris, mais surtout en Espagne. J'avais des copains là-bas et on échangeait des infos par mail, par Internet. C'était intéressant et moi, j'étais là très fière de mon pays par rapport à tout ce qui s'est passé en mars.

Comment tu restes informée de ce qui se passe là-bas ?

J'achète des journaux, tous les week-ends et sur Internet, surtout sur Internet, par des connaissances, par mail. J'envoie des trucs, des articles, des choses comme ça.. mais surtout par Internet.

Et donc tu disais avec tes amis en Espagne que tu continues à avoir des contact réguliers ?

Oui, par internet, par le mail et par téléphone de temps en temps, même si c'est rare.

Et avec ta famille ?

Oui, avec ma famille aussi. Avec ma mère, on est très proches, avec mon frère aussi. C'est comme si rien n'avait changé.

A quelle fréquence tu as des contacts ?

Euh, une fois par semaine on s'appelle. Sinon, deux fois par an, pendant les vacances, j'essaie d'y aller. Je vais chez moi à Séville, mais je voyage pas mal à Madrid. La plupart de mes copains sont là-bas et j'y vais pas mal, 4-5 fois par an en moyenne

Avec quelle durée ?

Trois jours, les week-ends, pas plus. Par exemple, l'année dernière, j'avais des horaires puisque je travaillais, mais maintenant, je ne sais pas comment ça va se passer, mais j'imagine que j'aurai l'occasion de bouger plus.

Quand tu rentres, tu y vas comment ?

En avion. J'y ai été plusieurs fois en car, je ne le ferai plus jamais et en train aussi, mais la plupart du temps en avion.

En résumé, tu rentres deux fois par an dans ta famille et le reste tu vas à Madrid.

Oui, l'année dernière, j'ai été trois fois pour des trucs ponctuels, parce que j'avais des ARTT, j'avais l'occasion de partir, il y avait des vols charter.

Et quand tu vas voir ta famille, tu y restes plus longtemps ?

Oui, c'est souvent pendant les vacances d'été. Quand j'avais des vacances à Noël, je cumulais les jours d'ARTT pour avoir deux semaines.

Donc tu fréquentes pas mal d'Espagnols, mais le fait de suivre l'actualité, est-ce que tu as déjà discuté avec des Espagnols qui sont d'autres générations ?

Oui, mais pas si vieux que ça. Des gens qui sont arrivés avant moi. Oui, avec des gens qui ont la quarantaine et qui ont vécu des choses différentes. Oui, j'ai des contacts. J'ai peut-être eu des contacts par hasard dans des discussions avec des gens qui sont là depuis trente ans et qui n'ont jamais appris la langue française, parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Ils avaient leur entourage espagnol et ils ont conservé des racines, ils ne se sont pas du tout adaptés.

Tu les as découverts ?

Je les ai découverts par hasard en allant au consulat. J'ai discuté avec des gens qui allaient voter, qui allaient prendre leur courrier, je ne sais pas, mais c'est le hasard. Sinon, j'ai des amis, qui ont presque la quarantaine qui vivent en France depuis dix - quinze ans.

Est- ce que tu connaissais un peu a vie des Espagnols en France ici, avant de venir ou est-ce que tu as appris à la connaître ? est- ce que tu as découvert des choses par rapport à eux ?

Non, on m'a raconté par comparaison, par rapport à comment ça se passe aujourd'hui, comment c'était il y a quelques années. Mais j'ai découvert des choses par moi même, je ne sais pas la vie en tant que telle. Après, on m'a fait connaître des endroits, des choses.

Par exemple ?

Des endroits, que je ne connaissais pas, des ambiances que j'ai fréquentées à une époque, quand j'étais Erasmus par exemple. On a connu des Espagnols qui étaient déjà installés. C'était une époque et je suis passée à autre chose et je n'y suis plus jamais retournée.

Ca ne t'intéresse pas ?

Non, on sortait beaucoup en boîte la première année. En Erasmus, on faisait la fête tout le temps et c'était assez poussé, mais après ça s'est terminé.

Et ton point de vue par rapport à l'Espagne, a t-il changé depuis que tu es là ?

Je crois que ça a beaucoup changé, oui. Quand j'y vais, je compare les habitudes et les tendances d'ici et de là-bas. Ça me fait rire parce que la plupart des fois, je me dis "tiens, je ne sais rien des modes ou des habitudes des sorties, comment les gens s'habillent, qu'est ce qu'ils regardent à la télé, des films qui sont là-bas et qui sont sortis ici depuis des mois et des mois". Des gens s'étonnent pour des films qui viennent d'arriver et qui ici sont déjà acceptés, cela me fait beaucoup rigoler. J'ai tendance à comparer ça, mais ce n'est pas pour autant que je pense que l'Espagne est en retard par rapport à la France. Mais ça a beaucoup changé depuis quelques années, je vois que c'est très modernisé, on parle d'un boom économique. Je le vois. Les gens vivent mieux, mais il existe aussi beaucoup de précarité, des gens ont du mal à s'en sortir et ça on ne le dit pas, on le voit quand on y va, quand on s'approche des gens, quand on fréquente certains endroits. C'est marrant de faire la comparaison entre Paris et Madrid par exemple, de voir comment les gens sont tous pareils, ils bougent tous pour les mêmes raisons.

Maintenant tu as un regard un peu distancé par rapport à l'Espagne, est-ce que tu as l'impression de mieux connaître l'Espagne ou au contraire de perdre pied ?

Non, je n'ai pas l'impression que je suis en retard ou quoi que ce soit. Non, non. Je suis pas mal ce qui se passe là-bas, mais c'est vrai que des fois, par exemple au niveau des modes, quand

j'arrive on me parle de quelqu'un, d'un chanteur ou des trucs ponctuels, je ne suis pas dans le contexte et je ne sais pas du tout de quoi il s'agit. je suis un peu dans mon monde. C'est pareil, quand les gens viennent ici, j'ai mes amis qui viennent me voir, ils voient qu'il y a un décalage, mais je ne me sens pas en retard, je rattrape à chaque fois. Ce n'est pas du temps perdu, je sais que si un jour je rentre, je n'aurai pas de mal à m'adapter, je pourrais continuer sans problème.

Par rapport à des problèmes plus généraux comme la question basque, à l'histoire espagnole, est-ce qu'il y a des choses qui ont évolué ?

Oui, au niveau de la situation basque, on est en stand-by. Les deux parties n'arrivent pas à s'entendre. Ça fait des années, qu'il n'y pas d'évolution dans le conflit, il y a de plus en plus de morts, il y a des attentats, mais je ne pense pas que ce soit un conflit qui va se résoudre prochainement. C'est vraiment une guerre latente qu'il y a là-bas. Je crois qu'en Espagne, les gens n'ont pas fait un exercice de mémoire par rapport à leurs morts et ce qui s'est passé pendant la guerre civile. On a voulu passer à autre chose très rapidement. Tout s'est plus ou moins bien passé. Il n'y a pas eu de morts, mais on ne s'est pas remis en question et cela affecte la vie politique, la vie de tout le monde. On dit toujours en Espagne, qu'il y a deux Espagne, l'Espagne qui a gagné la guerre et l'autre. Il y a des générations qui n'arrivent pas à s'entendre, cela affecte aussi les Basques, les Catalans et il faut repenser le problème d'une autre façon. Il ne faut pas écraser les intentions des nationalistes, je ne sais pas. Autrement, je n'ai pas la solution, si je l'avais...

Tu penses que la question de l'unité espagnole est liée au fait de tout ce travail de mémoire autour de la guerre civile de la période franquiste n'a pas été fait.

Déjà, je pense que L'Espagne n'est pas un pays comme la France. Pour moi, c'est un peu comme l'Allemagne. C'est un pays de pays. C'est un pays très varié. Il y a 17 régions du nord au sud. Il y a tellement de différences qu'on ne peut pas dire que c'est un pays unifié comme la France. Bien sûr, elle est comme la France d'un point de vue administratif. Il faut repenser le problème basque et les problèmes catalans de ce point de vue là, d'un point de vue de l'histoire. Ce n'est pas qu'ils ne sont pas Espagnols, c'est qu'ils veulent se sentir chacun du Sud, du Nord avec leurs particularités, leurs cultures. C'est comme ça, quoi. A partir de là, on pourra résoudre les problèmes, même si le problème basque est beaucoup plus compliqué que ça. L'ETA avait, il y a quelques années, une raison d'être, puisque né en plein franquisme, maintenant personnellement pour moi, c'est une mafia. L'idéologie n'a plus de raison d'être, mais le problème est toujours là. Il faut savoir pourquoi et voilà.

Est ce que le fait d'être en France, c'est un plus pour toi, pour comprendre tout ça, pour lire l'Espagne? Est ce que tu croises des informations différentes, des témoignages différents ?

Oui, parce que je trouve très curieux d'appeler l'ETA la bande séparatiste. Je trouve que c'est un tabou. La position française par rapport au conflit basque a été très vague, pas trop ferme. Il y a quelques années, on ne savait pas ce que pensait l'Etat français du conflit basque. Même aujourd'hui, j'entends parler à la radio de la bande séparatiste, alors que la plupart des gens en Espagne sait que ce n'est pas une bande séparatiste. C'est des terroristes qui tuent des gens, des civils, même si à une époque, comme je le disais, ils avaient une raison d'être, d'exister. C'était un mouvement politique avec une idéologie très concrète, marxiste, léniniste, ce que l'on veut. Mais, maintenant entendre parler en France du séparatisme basque, ça me fait rigoler. C'est vrai que ça peut faire mal, quand il y a des attentats. Pour faire changer le monde, il faut savoir dire les choses comme elles sont. Il y a des intellectuels, notamment Jorge Semprun, qui parlent des choses comme elles sont. Il n'y en a pas beaucoup qui ont le courage de dire les choses comme elles sont par rapport concrètement contre les Basques, parce qu'il y a beaucoup d'intérêt et qu'on ne veut pas mettre la main dessus.

Son prof, il te connaît ?

Non je ne l'ai pas vu. J'ai une copine qui le connaît personnellement parce qu'elle a fait un mémoire sur l'écriture et sur la mémoire, les déboires de mémoire par rapport au nazisme et les

camps de concentration. Je me suis intéressée. C'est vrai que lui n'est pas très médiatique, mais de temps en temps, quand il dit des choses.

C'est un type porteur d'une mémoire par rapport à l'enfermement nazi, mais aussi porteur de la mémoire républicaine. Ca c'est un pan d'histoire que tu connaissais avant de venir ici ?

Jorge Semprun, particulièrement je connaissais parce que c'était une référence, ministre de la culture, on venait de sortir du franquisme. Donc, c'était plutôt novateur d'avoir des personnalités intellectuelles dans l'administration, mais je ne le connaissais pas plus que ça. Je me suis intéressée par la suite par cette copine qui a fait ce travail-là.

C'est quelque chose qui t'a interpellée ?

Oui, parce qu'il y avait cette histoire derrière. C'était la lutte, la résistance républicaine qui avait aidé aussi à la libération de Paris, ensuite en Russie et pas seulement en Espagne.

Donc tu as fait cet effort d'aller voir ce que lui disait, de le lire. Est-ce que tu as prolongé cet effort par d'autres trucs ?

Non, j'étais déjà intéressée par l'histoire de l'Espagne avant de venir. Ce n'est pas ici que j'ai découvert. Je m'intéresse un peu à ce qui s'est passé dans mon pays, parce que je trouve qu'on ne connaît même pas la moitié de ce qu'il s'est passé. D'ailleurs, il y a une polémique en ce moment parce qu'on a enterré des gens dans des fosses communes et maintenant, ils se posent la question avec le changement de gouvernement. Ce renouveau, ça ne m'inspire pas. Ça m'inspire pour aller plus loin, mais je suis pas venue en France pour m'intéresser à mon pays. Je suis tombée dessus par hasard sur des infos à l'école, à la Fac, mais je ne suis pas du tout spécialiste de ce qu'il se passe vraiment là-bas.

J'essaie de comprendre ce que ta venue en France a changé chez toi dans ton rapport au monde, dans ton rapport à l'Espagne, et plus globalement ton rapport au monde. Je n'ai pas encore parlé de toi, de ton rapport à la France. On en a déjà un peu parlé par rapport aux gens que tu fréquentais. Qu'est ce que ça a changé chez toi ? est-ce que tu vois la France d'une façon différente ?

Avant j'avais des idées comme tout le monde, par ce que l'on voit dans les infos, ce que l'on a pu étudier plus ou moins à l'école ou dans les livres. Ensuite, moi personnellement, je me suis ouverte avant, pour moi c'était un peu loin de vivre à l'étranger, de vivre en dehors de ma famille, mais c'est vrai que la France, c'est un pays que je considère comme mon deuxième pays. Des fois, j'ai un peu du mal, j'ai pas la haine, mais des fois, je me dit, je ne sais même pas pourquoi je suis ici, si je veux finir ici. J'ai aussi des idées pour bouger ailleurs. J'ai eu la possibilité de partir en Italie et pourquoi la France, je ne sais même pas. C'est un pays qui me plaît, qui m'a toujours attiré par les livres, par la littérature, par ce que j'ai appris à la fac, mais je suis venue ici par hasard. Après, sur le terrain, je me suis adaptée. D'ailleurs, quand je vais en Espagne, on me dit que je suis parisienne.

On te considère française là-bas ?

Oui, mais quand là-bas on me dit que je suis française, c'est négatif. C'est comme si je n'avais rien fait dans mon pays. C'est comme si j'étais partie en exil, comme les gens partaient pour des raisons politiques, comme si je partais pour trouver une liberté qu'il n'y a pas ici. Je considère que c'est faux. Peut-être, que je voyais par la suite qu'être en France, c'était un symbole de liberté, d'indépendance. Pas en France, vraiment, c'est à Paris surtout. Je pense que la France et Paris, c'est différent. Paris, c'est en dehors de tout le reste.

Tu as eu l'occasion de bouger en dehors de Paris ?

Oui, j'ai visité en tant que touriste la Rochelle, Dijon, Grenoble, un petit peu le Sud. Je n'ai pas beaucoup bougé en France.

Alors, comment tu connais le reste de la France ?

Des fois, on partait en week-end en train, à l'aventure sur un coup de tête ou bien parce qu'on allait voir des gens en voiture avec des copines.

En fait, tu connais le reste de la France, par les médias ou ce qu'en disent les autres. Tu n'as pas expérimenté ?

Oui, il y a beaucoup d'influences dans ce qu'on dit. La plupart des gens me disent que Paris c'est Paris, c'est autre chose. La plupart des gens qui vivent à Paris ne sont pas des Parisiens, mais ils deviennent des gens à part. C'est quelque chose qui n'existe pas ailleurs. Tu vas en province, les gens sont différents. A Paris, la vie est différente, je ne sais pas si c'est parce que c'est la capitale, le fait que tout soit à Paris. A Marseille, je ne sais pas, je n'y suis jamais allée. Mais la plupart des gens, me disent cela, mais je n'ai pas pu constater ça parce que je n'ai pas vécu longtemps en dehors de Paris.

Est-ce que tu as des relations avec l'ambassade d'Espagne, le consulat ?

Le consulat quand je dois bosser, l'ambassade non. J'ai des contacts avec l'institut culturel de l'ambassade, j'ai ma carte de la bibliothèque. Je fréquente souvent cet endroit-là. Le consulat, c'est pour des questions administratives.

Le flamenco, ce n'est pas lié ?

Le flamenco, c'est un truc culturel qui fait partie d'un endroit qui s'appelle la Casa d'España. C'est une association des générations qui ont la soixantaine, des immigrants espagnols de je ne sais pas quelle année, mais qui habitent en France depuis des années. Là-bas, il y a des cours. C'est dans le 19^e.

Là-bas, tu disais qu'il y a un tas d'activités ?

C'est un lieu de rencontre, surtout entre les gens âgés. Il n'y a pas vraiment une ambiance jeune et à côté, il y a des cours de flamenco. Il y a aussi des cours de tango, mais bon c'est un endroit qui n'est pas très connu. Ce n'est pas très médiatisé, il n'y a pas beaucoup de publicité. J'ai connu ça par d'autres gens qui habitaient à côté et qui ont connu ça par hasard aussi. Ce n'est pas des écoles, comme l'école du Marais, comme les écoles de Paris très cher. C'est un lieu de rencontre et il y a quelqu'un qui donne le cours.

Que font les personnes âgées là-bas ?

Ils commentent, je pense que ce sont des retraités pour la plupart. En tout cas, ce sont des gens âgés. C'est un lieu de rencontre, ils boivent, ils mangent. C'est plutôt le soir. Ils font pas mal de repas, ils jouent aux échecs, ils regardent le foot.

Comment envisages-tu l'avenir ?

J'ai envisagé il y a quelques mois, quand je bossais encore, de partir en Italie. J'avais commencé des cours d'italien. J'avais ma meilleure copine, avec qui j'ai vécu au début en France, qui était revenue en France pour travailler et son copain est italien. Donc j'ai pris goût à la culture italienne et je voulais partir à Rome dans une agence de l'ONU qui a son siège à Rome. Cet été, j'ai été en Allemagne et dans ma tête, j'ai aussi envisagé de vivre en Allemagne. C'est à dire que je suis ouverte à tout. Pour l'instant, j'ai ma vie ici et je n'ai pas l'intention de rentrer en Espagne pour l'instant. C'est la question que l'on me pose toujours là-bas, "si je vais rester à vie ici, si je suis déjà naturalisée et adaptée", je réponds toujours que je ne sais pas. Moi j'essaie de vivre au jour le jour. Si je trouve un stage ou un travail qui me plaît je reste, sinon je pourrais partir sur un coup de tête parce que je peux en avoir marre aussi. Ça ne veut pas dire que je ne puisse pas revenir et refaire ma vie ici, mais pour l'instant, je ne pense pas repartir en Espagne.

TABLE DES MATIERES

SYNTHESE DES RESULTATS	3
INTRODUCTION GENERALE.....	6
PARTIE 1 : PARCOURS MIGRATOIRES	9
I. LES REFUGIES : UNE COMMUNAUTE D'EXIL	10
<i>A. Premiers exils au XIXème siècle</i>	<i>10</i>
<i>B. La guerre d'Espagne et le flot de réfugiés</i>	<i>11</i>
II. LA MIGRATION ECONOMIQUE DES ANNEES 1960.....	15
<i>A. Les filières migratoires.....</i>	<i>15</i>
<i>B. La diversité des motivations</i>	<i>18</i>
III. LES PARCOURS INDIVIDUELS DES JEUNES ARRIVES DEPUIS LES ANNEES 1980	21
<i>A. La circulation du personnel qualifié</i>	<i>21</i>
<i>B. Les étudiants.....</i>	<i>23</i>
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE.....	25
SECONDE PARTIE : INTEGRATIONS.....	27
I EVOLUTION DES MODES DE VIE DES ESPAGNOLS EN FRANCE.....	27
<i>A. Parcours résidentiels.....</i>	<i>27</i>
<i>B. Parcours professionnels</i>	<i>29</i>
<i>C. L'évolution de l'espace social des Espagnols en France.....</i>	<i>33</i>
II LA CONSERVATION DES LIENS AVEC L'ESPAGNE	37
<i>A. La politisation de la relation avec le pays d'origine chez les réfugiés.....</i>	<i>37</i>
<i>B. La migration de travail et la promesse du retour.....</i>	<i>38</i>
<i>C. Les enfants de migrants : l'hispanité réinventée.....</i>	<i>40</i>
III LES COMPROMIS DE LA DOUBLE APPARTENANCE : LE SYNCRETISME IDENTITAIRE A*	
L'ESPAGNOLE ?	42
<i>A. Le lien culturel : la pratique des langues.....</i>	<i>42</i>
<i>B. Le lien politique : le retour symbolique de la double nationalité.....</i>	<i>44</i>
<i>C. Sédiments de mémoire et ferments d'avenir.....</i>	<i>47</i>
CONCLUSION GENERALE	50
TABLE DES ANNEXES.....	52

<i>Entretien n°1 : L'hispanité de la seconde génération.....</i>	<i>66</i>
<i>Entretien n°2 : A. : Intimité des relations avec l'Espagne dans la deuxième génération.....</i>	<i>79</i>
<i>Entretien N°3 : P., La nouvelle vague migratoire : une vie construite entre ici et là-bas.....</i>	<i>96</i>
<i>Entretien n°4 :Monsieur et Madame N., destins d'exil.....</i>	<i>110</i>
<i>Entretien n°5 : D., l'immigration de travail pendant les trente glorieuses.....</i>	<i>115</i>
<i>Entretien n°6 : Ma. : du séjour ERASMUS à l'installation</i>	<i>118</i>